ALAIN FILLION

Lawrence d'Arabie au Moyen-Orient

le félin KIRON

REJETÉ
DISCARD

Lawrence d'Arabie au Moyen-orient

(pt. bleu)
2007/03

ALAIN FILLION

Lawrence d'Arabie au Moyen-Orient

le félin KIRON

BEACONSFIELD
BIBLIOTHÈQUE · LIBRARY
303 Boul. Beaconsfield Blvd., Beaconsfield, PQ

La collection
Aux sources des conflits
est dirigée par
Dimitri Casali et Antoine Auger

Pour obtenir notre catalogue, vous pouvez nous écrire à :
infolefelin@kiron-espace.com
Et consulter notre site :
www.editionsdufelin.com

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

© Éditions du Félin, 2005
10, rue La Vacquerie, 75011 Paris
ISBN : 2-86645-613-0

À mon fils
Laurent Fillion.

AVANT-PROPOS

« Le mérite n'est point une condition de la liberté[1]*. »*

En attendant l'onde vertueuse de paix qui devrait un jour, selon le président américain George W. Bush, ruisseler sur l'Irak et de là se propager à tout le Moyen-Orient, le chemin vers la démocratie reste semé d'épines. D'autres avaient caressé cet espoir dès 1920, après la chute et le partage de l'Empire ottoman entre l'Angleterre, la France et les Arabes. En témoigne cet extrait d'une lettre du colonel Thomas Edward Lawrence, rédigée après qu'il eut avec Winston Churchill installé à la tête de l'Irak Fayçal, l'un des quatre fils de Hussein, l'émir de La Mecque :

> *« J'ignore si les Arabes réussiront à faire de l'Irak un État moderne. Je pense qu'ils en ont le pouvoir. Nous nous devions à nous-mêmes de leur permettre d'essayer. Son succès poussera les peuples de Syrie à tenter la même expérience… Il faut que le lent travail des générations se fasse. »*

L'Angleterre qui occupait avec quatre-vingt mille soldats l'Irak (alors la Mésopotamie) en 1918 n'a-t-elle pas été chassée par une population qu'elle avait pourtant délivrée du joug turc[2] ? Dès 1920, Lawrence en tire une leçon magistrale, véritable mise en garde adressée aux chefs d'État européens : une hyperpuissance militaire ne peut convaincre les peuples qu'elle a humiliés de se ranger ensuite sous son administration. Il préconise même une série de mesures qui pourraient figurer telles quelles dans les recommandations du Conseil de sécurité de

1. T. E. Lawrence, lettre au *Times* du 22 juillet 1920.

2. « Le peuple anglais a été jeté en Mésopotamie, d'où il sera difficile d'échapper sans y laisser son honneur et sa dignité […] nous voilà au bord du désastre » (colonel Lawrence, *Sunday Times* du 22 août 1920).

l'Organisation des Nations unies. La relecture de ses exploits ainsi que de son cheminement politique et moral livre un enseignement précieux pour notre avenir, pour celui de la paix et de la démocratie dans la poudrière du Moyen-Orient et dans le monde. C'est la première des raisons qui m'ont poussé à écrire ce livre. Il y en a une seconde, certes plus matérielle mais combien importante : donner enfin des cartes aux lecteurs des *Sept Piliers de la sagesse*.

Archéologue, Lawrence était aussi un bon cartographe. Les éditions françaises actuelles des *Sept Piliers de la sagesse*, ou de la *Révolte dans le désert*, qui ne contiennent aucune carte précise, laissent le lecteur dans un doute permanent sur l'endroit où se situe l'action. Il en va de même des *Dépêches secrètes d'Arabie* et des rapports de l'officier anglais à ses supérieurs. Pourtant, le lieutenant, le capitaine, le commandant puis le lieutenant-colonel Lawrence, a passé deux ans et demi à dos de chameau, à travers l'Arabie, la Jordanie, puis la Syrie lors de sa dernière et glorieuse entrée dans Damas, le 1er octobre 1918, parcourant chaque jour soixante-quinze à cent kilomètres. « Pour les 12 derniers mois, déclare-t-il dans une lettre à ses parents datée du 14 décembre 1917, le nombre de lieux où j'ai dormi atteint peut-être les 200. » Et l'on nous sert depuis soixante-dix ans les récits épiques de ses raids glorieux en citant cinq à dix localités par page sans que le lecteur sache à aucun moment quel fut son trajet précis. Qu'on publie ou non son œuvre, peu lui aurait importé sans doute, mais qu'on la publie à moitié, voilà qui n'aurait pas, j'en suis intimement convaincu, eu l'heur de plaire à cet expert en cartographie.

Avant même la déclaration de guerre, chargé – sous couvert de fouilles archéologiques en Égypte – de dresser la topographie du nord-ouest de l'Arabie, Lawrence montre déjà son intérêt pour les cartes, son aptitude à se situer en pays inconnu. Il signale que les cartes d'alors sont bien peu utilisables : celle de la région de Maan au 1/500 000 du Bureau arabe de l'état-major de l'armée d'Égypte où il est affecté lui paraît truffée d'erreurs ; même celle du parcours de l'exploratrice Gertrude Bell, de Kaf à Seba Byar, lui semble succincte. Quant aux cartes au 1/200 000, il en dénie toute valeur[1]. S'il trouve à son entrée dans l'armée, le 26 octobre 1914, une fonction à sa mesure, au War Office, c'est grâce à son relevé topographique du Sinaï. Avant même

1. *Bulletin arabe*, Notes géographiques, 21 octobre 1917.

la fin de l'année, il devient, au Caire, sous-lieutenant au Bureau du renseignement, avec la fonction de cartographe.

Intellectuel, entraîné sa vie durant à une réflexion permanente sur toute son action, Lawrence est aussi un visuel, un esthète, un artiste. En témoignent les lettres du jeune archéologue qui, depuis Karkemish où il poursuit des fouilles pour le compte du British Museum, expédie ses dessins, ses photos, des éolithes de bronze, des céramiques, des sceaux hittites ou des scarabéidés en améthyste. Cet artiste, qui avait appris de son père l'art de la photographie, aime le travail bien fait. Animé par ce souci du beau chez l'homme comme dans la nature, il engage des imprimeurs afin de réaliser, une fois la paix revenue, des livres d'art, puis il fait imprimer l'édition illustrée des *Sept Piliers de la sagesse*. L'œuvre de Lawrence ne pouvait donc se concevoir sans cartes, sans dessins, sans photographies et sans portraits. D'ailleurs, pour cette tâche, c'est Lawrence lui-même qui nous vient en aide. Son récit est en effet un rapport de haute précision d'officier de renseignement : chaque lieu y est consigné ; mieux encore, une localité douteuse est située par rapport à des repères historiques, ruines romaines ou trous d'eau. Les dépêches secrètes et les rapports de mission de l'officier de renseignement du Bureau arabe, où seul un compte rendu détaillé pouvait intéresser l'état-major, constituent la trame des *Sept Piliers de la sagesse*. Hélas, si ces rapports étaient accompagnés de cartes au 1/500 000, celles-ci ne sont pas sorties des murs du Bureau du renseignement.

Aussi, à notre tour, avons-nous rassemblé des cartes d'Arabie au 1/500 000. Nous avons retenu les *Tactical Pilotage Charts* du ministère de la Défense du Royaume-Uni (édition de 1998) pour leur grande précision. Elles indiquent en effet les reliefs (djebels), les rivières, oueds *(wadis)*, les points d'eau, la structure du sol (lave, sable, grès, etc.), la végétation, les ruines gréco-romaines. Les résurgences de Wadi Rumm ou les puits de Baïr sont encore aujourd'hui tels qu'ils étaient en 1917. Pour certains itinéraires très longs comme le déploiement de Wejh à Akaba, nous avons été contraint d'utiliser des cartes au 1/3 000 000 afin de traduire les tracés d'abord repérés sur les cartes au 1/500 000.

Par moments, lors de notre recherche, les traces de Lawrence et de Wodheida, l'une de ses fougueuses chamelles de course, se perdaient dans les sables. Certains sites se sont révélés difficiles à localiser. C'est

le cas du quartier général d'Oumtaiyé où se rassemblèrent les Bédouins avant et après le raid manqué sur le pont de Tell el-Shebab dans la vallée du Yarmouk, le 14 septembre 1918. Mais, heureusement, Lawrence donne lui-même les trois paramètres nécessaires et suffisants pour localiser ce lieu avec précision, la distance à la voie ferrée, la distance de Deraa et un indice qui lève l'incertitude restante : Lawrence signale que le village de Tayibé, figurant sur nos cartes de 2003 sous le nom d'Attayyibah, faisait écran entre Deraa et son quartier général. Dès lors le quartier général est localisé au kilomètre près. Ainsi, cette quête ou cette enquête, si bien renseignée par les indices de Lawrence lui-même, a-t-elle pu aboutir à l'élaboration de sept cartes. Nous espérons qu'elles aideront les lecteurs et constitueront les « Sept piliers » d'une lecture ou d'une relecture de l'œuvre de T. E. Lawrence.

PREMIÈRE PARTIE

La jeunesse
(1888-1914)

Ned, le fils préféré

Le père de Lawrence, Thomas Chapman, un soldat anglo-irlandais propriétaire terrien près de Dublin, avait hérité de son propre père, le septième baronnet Chapman, un domaine du comté de Meath, comprenant un manoir à South Hill. Il avait épousé Edith Sarah Hamilton en 1873 et quatre filles étaient nées de cette union. Mais il ne supporta pas longtemps cette première compagne, bigote et acariâtre. Il se laissa séduire par Sarah Junner, la gouvernante écossaise de ses quatre filles, et quitta avec elle, en 1884, le domicile conjugal. Son épouse légitime n'acceptant pas le divorce, les deux amoureux, honteux, errent quelque temps au pays de Galles, à Kirkcudbright en Écosse, sur l'île de Man, à Jersey puis en France avant de se fixer en Angleterre, à Oxford, sous le nom du père illégitime de Sarah : Lawrence. Ils auront cinq enfants : Montagu Robert (né en 1885), Thomas Edward (né en 1888), William George (né en 1889), Frank Helier (né en 1893) et Arnold Walter (né en 1900).

Deuxième des cinq fils de Thomas et Sarah, Thomas Edward, bientôt surnommé Ned, naît au cours de cette errance, le 16 août 1888 dans les faubourgs de Tremadoc (Caernarvonshire) dans le Nord du pays de Galles. Sa constitution solide, il la doit à son père, un homme sportif pratiquant la bicyclette, la voile et l'équitation. De sa mère, une Écossaise énergique qui n'hésitera pas à participer à une mission chrétienne en Chine, lui vient ce goût prononcé du risque et de l'aventure. Sarah Lawrence veille avec autorité à la bonne éducation religieuse comme à la discipline la plus rigoureuse de ses enfants. Elle leur inculque les principes austères de la religion anglicane évangéliste, qui lui avaient été enseignés par un pasteur écossais de l'île de Skye, et participe activement, à partir de 1894, au renouveau religieux que connaît alors la ville d'Oxford sous l'impulsion du révérend Christopher. Enfant doué mais hypersensible, Ned ressent avec acuité la culpabilité chrétienne de cette mère qui se considère responsable d'un amour illégitime. Cette

éducation puritaine et rigoriste, où l'amour charnel est associé au péché, le tiendra éloigné de tout contact physique : la chasteté sera son lot toute sa vie. « Posez-lui la main sur l'épaule ou le genou, vous l'offensez. Il partage, pourrait-on croire, le sentiment oriental qui veut que, par un tel contact, un homme perde sa dignité[1] », remarque le poète Robert Graves qui fera la connaissance de Lawrence au collège All Souls et qui deviendra l'un de ses principaux biographes. Mais cette éducation donnera aussi à Lawrence cette volonté ascétique et spartiate de survivre dans le désert, comme les Bédouins eux-mêmes. Affectueux mais turbulent, Ned est à la fois l'un des enfants les plus aimés et les plus châtiés de la famille. Dévoué et intelligent, il est le fils préféré d'une mère passionnée et entière, parfois possessive, comme en témoigne cette lettre qu'il écrira de Karachi le 18 août 1927 à son amie Charlotte, épouse de l'écrivain George Bernard Shaw :

> *« Je n'ai jamais envoyé de lettres de ce genre à qui que ce soit d'autre depuis que je suis né. Jamais aucune confiance n'a régné entre ma mère et moi chaque fois que nous nous trouvions ensemble, chacun était jalousement sur son quant-à-soi. J'ai toujours eu le sentiment qu'elle m'assiégeait et emporterait la place, si je laissais la moindre brèche sans protection... »*

Cette autorité maternelle lui paraît tellement insupportable qu'il fugue à plusieurs reprises. Peut-être à la suite d'une dispute avec sa mère, il quitte en 1905 la maison familiale pour s'engager dans la Royal Garison Artillery de Falmouth, comme enfant de troupe. Mais l'adolescent n'y restera pas longtemps. Effrayé par l'extrême brutalité des recrues qui règlent leurs comptes à coups de poing, il demandera à être ramené à la maison par son père.

Sarah n'a pas seulement modelé la personnalité de son fils, elle a aussi profondément transformé la vie de son compagnon, Thomas Lawrence. En quelques années, cet homme dissipé et volontiers buveur s'est mué en bourgeois rangé, réservé même, qui se satisfait des joies domestiques, la voile, les promenades à bicyclette où à cheval dans la campagne répondant parfaitement à son besoin de dépense sportive, et la photographie, la lecture ou l'architecture des monuments

1. Robert Graves, *Lawrence et les Arabes*, Gallimard, 1933 ; rééd. Payot, 1990.

anciens occupant son esprit éclectique et curieux. Ned, qui admire son père et qui est tendrement aimé de lui, participe bientôt aux activités ou aux sorties paternelles.

« L'âme d'un moine médiéval »

Durant son enfance vagabonde au pays de Galles, en Écosse, en Bretagne puis à Oxford, Ned développe une véritable passion pour l'archéologie et notamment les poteries médiévales, domaine où rapidement il excelle. Cette vocation est probablement née lors du séjour de la famille Lawrence à Dinard, en Bretagne, entre 1891 et 1894, dans une petite maison louée, le Chalet du Vallon. À Saint-Malo, l'enfant découvre les fortifications médiévales, qui deviendront l'un de ses sujets de prédilection. C'est aussi l'occasion pour lui d'apprendre le français et de s'adapter aux mœurs d'un pays étranger, jusqu'à se fondre parmi ses habitants. À partir du printemps 1894, la famille rentre en Angleterre et, poursuivant son errance, s'établit successivement à Langley Lodge près de Southampton, puis à Oxford. Les trois plus jeunes frères de Lawrence – William George, Frank Helier et Arnold Walter – sont placés à la High School puis entrent dans les meilleurs collèges ; quant à Thomas Edward, tout comme son aîné Montagu Robert, il intègre le lycée de la ville d'Oxford, où très tôt, au dire de ses maîtres, il manifeste les aptitudes d'un esprit remarquablement doué. L'un de ses professeurs de quatrième, H. R. Hall, le décrit ainsi :

« J'ai trouvé que c'était un élève tranquille, très capable pour ce qui est du travail de classe, mais à qui faisait défaut l'enthousiasme que l'on attribue généralement aux garçons intelligents. Il n'avait pas toujours l'esprit au travail de classe, mais il ne causait aucun désagrément. De toute évidence, il se forgeait des résolutions relatives à la conduite ultérieure de son existence, car il avait déjà commencé à critiquer ses aînés, ce qui est une attitude inconvenante et gênante de la part d'un jeune garçon. [...] Il avait un solide sens de l'humour, qui a dû le sauver de nombreuses fois lors de journées d'école tumultueuses. Il ne connaissait pas la peur et nous nous demandions tous pourquoi il ne pratiquait pas de jeux. [...] Il éprou-

vait un fort penchant pour les stoïciens et une indifférence apparente vis-à-vis du plaisir et de la souffrance[1]. »

Passionné par l'histoire, Ned se lance dans de modestes fouilles et études d'architecture médiévale aux environs d'Oxford. Ce garçon déjà vigoureux parcourt la région à bicyclette à la recherche de sculptures du Moyen Âge dans les cathédrales et les châteaux, visitant les abbayes et les couvents, collectionnant les débris de verrerie et de poterie des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, déchiffrant les dalles funéraires, étudiant les manuscrits, réalisant les décalques des cuivres médiévaux des églises et dessinant les armures. En 1904, à l'âge de seize ans, il rencontre le conservateur adjoint de l'Ashmolean Museum, C. F. Bell, qui deviendra son ami. Trois ans plus tard, il est admis au Jesus College de l'université d'Oxford pour y préparer une licence d'histoire. Il cultive déjà un goût décidé pour les livres, la poésie et les belles éditions, tout en manifestant une sorte de désintérêt pour les cours. Pendant ses vacances, il poursuit ses visites de monuments historiques, relatées dans de longs rapports épistolaires adressés à sa mère, qui joue le rôle de confidente. En avril 1907, il accomplit la tournée des châteaux du pays de Galles (Crow Castle, Caernarvon, Harlech, Cheptstow, Caerphilly, Tintern Abbey et Raglan), véritable retour aux sources pour ce natif de Tremadoc. À Caerphilly, il écrit une longue lettre à sa mère, qui témoigne parfaitement de son sens du détail architectural et de son goût du pittoresque :

Chère Mère,

J'en suis à mon dernier château gallois, et, je pense, à bien des égards, mon plus beau. Caerphilly est superbe. L'ouvrage à cornes est extrêmement intéressant ; les ouvrages extérieurs sont insurpassables pour leur degré de préservation et leur beauté. Impossible d'avoir de bonnes photos, et je n'en ai jamais trouvé la moindre d'aucun des châteaux que j'ai visités. Ainsi que je ne cesse d'y penser de plus en plus fort, il me faudra explorer à nouveau cette région avec un appareil photo. Des détails qui m'intéressent, comme les moulures d'un manteau de cheminée, ou la forme de son conduit, ou même la façon dont sont construites les voûtes, sont toujours négligés par les professionnels des cartes postales. [...] Au bout de

1. H. R. Hall, « T. E. Lawrence », *Oxford High School Magazine*, Oxford, 1935.

dix jours passés dans les Galles, je devrais être à même de rendre compte du caractère, des habitudes, des particularités, des vertus, des vices et autres caractéristiques des Gallois. Je regrette de ne pas pouvoir encore le faire. Ils me semblent plutôt indiscrets, sales de surcroît, et terriblement laids. Je découvre enfin d'où me vient ma grande bouche, c'est une caractéristique nationale...

Au cours de l'année 1908, une nouvelle option universitaire intitulée « Histoire et stratégie militaires » l'incite à se consacrer à la polémologie. Il se plonge dans la lecture des traités de stratégie, notamment Napoléon, Clausewitz et Foch, étudie les campagnes d'Italie et reconstitue les batailles de Rocroi, Crécy, Azincourt, Malplaquet, Sedan et « l'ensemble des guerres de Marlborough ». Ces recherches ne sont pas sans rapport avec sa passion pour l'architecture médiévale : elles lui permettent notamment de mieux comprendre l'évolution historique des fortifications. C'est dans cet esprit qu'il sillonne la France, durant l'été 1908, effectuant à partir du Havre un voyage de plus de trois mille cinq cents kilomètres à bicyclette, par Rouen, Les Andelys, Gisors, Compiègne, Nevers, Avignon, Arles, Nîmes, en revenant par Chinon, Tours et Chartres. Lawrence s'intéresse de près aux châteaux, aux fortifications et aux églises médiévales : il admire la tour César et les enceintes de Provins, « le beau château du XII^e^ siècle » de Crussol, l'église d'Agde, les remparts de Carcassonne sans pour autant mesurer parfaitement l'ampleur des transformations apportées par Viollet-le-Duc, la cité médiévale de Cordes dont il décrit minutieusement l'architecture à sa mère, le château de Chalusset, les vestiges du château fort des comtes de Poitiers, à Niort, la cathédrale de Chartres, « le bâtiment le plus noble [...] que j'aie jamais vu ou m'attende à voir ». À chacune de ses étapes, il s'empresse de collecter photographies, cartes postales et prospectus, en notant ses propres considérations scientifiques et ses impressions esthétiques dans de longues lettres adressées à sa mère. À Aigues-Mortes, sur les traces de Saint Louis, Lawrence sent qu'il a « enfin atteint la voie du Sud et le glorieux Orient tout entier : la Grèce, Carthage, l'Égypte, Tyr, la Syrie, l'Italie, l'Espagne, la Sicile, la Crète... » À Chartres, il tombe en admiration devant la puissance esthétique et spirituelle de la cathédrale et de ses sculptures. Sa fascination pour le Moyen Âge est intimement liée à une conception mystique de la vie, comme en témoigne cette lettre datée du 28 août :

Ce que j'ai découvert, je ne peux le décrire – la cathédrale n'a absolument pas été touchée ni abîmée, elle est dans un état de conservation superbe [...]. Cette cathédrale doit être une des plus nobles œuvres de l'homme, de même que l'une des plus belles du Moyen Âge. Pour la décrire, on ne peut employer que des superlatifs, et ceux-ci paraissent si misérablement conventionnels que j'ai presque envie de biffer tout ce que j'ai écrit. Chartres, c'est Chartres – c'est-à-dire un musée construit par les sculpteurs pour contenir une collection plus belle que celle des marbres d'Elgin. J'y suis entré [...], avant le petit déjeuner, et j'en suis parti à la tombée de la nuit : j'ai passé toute ma journée à courir d'un portail à un autre, à trouver dans chacun quelque chose que je jugeais plus beau que dans celui que je venais juste de quitter [...]. Chartres a certainement de quoi remplir une vie entière, c'est un endroit où vraiment on peut adorer Dieu. Le Moyen Âge montrait plus de sincérité que nous dans cette direction, en dépit de son étroitesse, de sa dureté et de son ignorance de la vérité telle que la comprend notre autosatisfaction. La vérité ne vaut pas un cheveu, si seulement les hommes croient ce qu'ils disent ou acceptent de prouver qu'ils croient en quelque chose.

Au fil de ses nombreux voyages en France, Lawrence s'intéresse de près à la littérature française, celle des chansons de geste, de la « matière de Bretagne » (Wace, Chrétien de Troyes), des romans français de la chevalerie féodale du XV^e^ siècle, autant de lectures qui nourrissent la sensibilité littéraire, l'âme romantique et le caractère du futur écrivain. Elles développent en lui un idéal chevaleresque qui le pousse à défendre les plus faibles, et, associées à l'austérité naturelle de sa personnalité, à sa passion des armes et des guerres médiévales, suscitent chez lui un goût pour l'épopée. Cette lettre, tardive puisqu'elle a été écrite en août 1910 des Andelys, en Normandie, constitue presque une profession de foi littéraire :

Le livre que j'avais était le Petit Jehan de Saintré, roman de chevalerie du XV^e^ siècle – très bon – ça fait longtemps que je voulais le lire, mais l'exemplaire de l'Union était si mal imprimé que je n'en avais pas eu le courage. Maintenant j'ai trouvé (pour 1 F 25) une série très joliment éditée sur un papier à peu près convenable. Jusqu'à présent, je n'ai acheté que quatre volumes parce que ça fait pas mal de poids à transporter quant à l'argent, je l'ai économisé sur la nour-

riture : 6 F seulement (et j'avais prévu de débourser pour ça 3 F par jour). C'est absolument fantastique d'avoir trouvé de bons livres français. Maintenant, je peux lire Molière, Racine, Corneille et Voltaire : tout un monde nouveau. Tu connais, je pense, la joie de pénétrer dans un pays inconnu par la grâce d'un livre : à la maison, une fois ma porte fermée et la ville endormie – sachant que rien, et pas même l'aurore, ne me dérangera derrière mes rideaux. Rien que le lent écroulement des charbons dans le feu : ils rougeoient si fort, projetant sur l'Hypnos et les cuivres de merveilleuses petites lumières dansantes. Et il est aussi délicieux, après avoir erré à longueur d'heures par les forêts en compagnie de Perceval ou de Sagramors le désirous[1]*, d'ouvrir et de regarder, par-delà le Cherwell, les lueurs du soleil qui transperce les brumes de la vallée. Pourquoi n'a-t-on point de goût pour les choses lorsqu'on a des gens autour de soi ? Pourquoi ne peut-on donner la vie à ces livres que la nuit, une fois passées les heures de tension ? Et tu sais aussi bien que ces livres doivent être les tiens propres, et qu'il te faut les relire plusieurs fois. Je pense qu'ils captent quelque chose de ta personnalité, tout comme de ton environnement – tu sais qu'un livre d'occasion est parfois plus vivant qu'un livre neuf – et il est presque redoutable de penser que tes idées, que toi-même, dans tes livres, puisses animer des générations de lecteurs quand tu seras tombé dans l'oubli. C'est cela même qui crée en toi le besoin d'avoir de bons livres : des livres dignes de ce que tu y mettras. Que penserais-tu d'un grand sculpteur qui gaspillerait ses dons en modelant de l'argile ou du sable ? On devrait mettre l'imagination dans les coffrets les plus précieux, c'est pourquoi on ne peut vivre que dans l'avenir ou dans le passé, en Utopie, ou dans le bois par-delà l'univers.*

Passionné par les beaux livres, Lawrence ne se contente pas d'être lecteur. Avec ses camarades du Jesus College, notamment Vyvyan Richards, il tente d'acquérir une presse dans le but de fonder une petite imprimerie spécialisée dans les éditions d'œuvres médiévales (*The Book of Kells*, par exemple).

1. Héros de *La Mort d'Arthur* de Thomas Malory, que T. E. Lawrence transportera avec lui pendant toute la révolte arabe.

L'initiation à l'Orient

À son retour en Angleterre, le sujet de sa thèse de *bachelor of arts*, option « Histoire et stratégie militaires », est donc tout prêt : « *De l'influence des Croisades sur l'architecture militaire européenne, jusqu'à la fin du XII^e siècle.* » Alors qu'il imagine, sur les conseils de C. F. Bell, un voyage historique au Moyen-Orient sur la route des châteaux français, Lawrence est présenté, au début de l'année 1909, au docteur David George Hogarth, grand voyageur, archéologue, helléniste distingué, spécialiste du Moyen-Orient et collectionneur de sceaux hittites, qui vient d'être nommé conservateur de l'Ashmolean Museum d'Oxford. Lorsqu'il apprend que Lawrence prépare un circuit historique en Syrie dans le but d'étayer sa thèse, Hogarth lui demande de récolter des sceaux hittites pour le musée. Il lui suggère aussi d'écrire, avant son départ, à Charles Doughty, orientaliste, voyageur du Levant et auteur d'un livre intitulé *Travels in Arabia Deserta*[1], considéré comme une source indispensable pour qui veut voyager en Arabie. Cependant, la réponse de Doughty est peu encourageante :

> *« En juillet et en août, la chaleur est très éprouvante de jour comme de nuit, même en altitude à Damas (environ sept cents mètres), c'est une terre de misère sordide où un Européen ne trouve qu'un repos empoisonné… Il faut parcourir de très grandes distances. Vous ne pourriez puiser d'autres ressources que la petite marge d'énergie apportée d'Europe avec vous… »*

Lawrence qui ne se laisse pas décourager, prépare son voyage dans les moindres détails, apprenant l'arabe et suivant des cours de dessin afin d'être capable de représenter tous les monuments qu'ils ne pourraient pas aisément photographier. Grâce aux démarches du principal du Jesus College auprès de lord Curzon, il parvient même à obtenir, en mai 1909, un sauf-conduit dans l'Empire ottoman. Lawrence embarque le 18 juin 1909 à bord du *SS Mongolia*. Durant la traversée, il étudie l'arabe, relit *Travels in Arabia Deserta*, les récits des croisades – Geoffroy de Villehardouin, Robert de Clari et Joinville – ainsi que les précieux

1. Charles Doughty, *Travels in Arabia Deserta*, Cambridge University Press, 1888 ; Payot, 1947 ; rééd. 2001.

récits des romantiques du siècle précédent : Chateaubriand, Lamartine, Flaubert et Byron. Dans *Les Sept Piliers de la sagesse*, il décrit son escale prolongée à Port-Saïd. Pendant deux semaines, il aurait travaillé sur le port, passant des journées entières à charger du charbon sur les steamers. Il évoque aussi ses nuits sur les quais, dormant enroulé dans un drap parmi les autres dockers, « parias venus de trois continents ».

Après avoir débarqué à Beyrouth, il se rend dans le Sud, visitant Sidon, Nabatiyeh, les châteaux de Beaufort, de Banias et de Hunin, descend la vallée du Jourdain jusqu'au lac de Tibériade, puis, dans l'extrême canicule de juillet et d'août, remonte par Haïfa, Acre, Tyr et enfin Damas, étudiant au passage le krak des Chevaliers, « le plus beau château du monde » qu'il dessinera pendant trois jours, la forteresse d'Alep et la citadelle d'Urfa. Durant les quatre mois de l'été 1909, il traverse ainsi la « Grande Syrie[1] », parcourant à pied presque deux mille kilomètres, visitant trente-six châteaux des croisades, se nourrissant exclusivement de raisin et de pain, habitude spartiate qui lui sera salutaire quelques années plus tard. Il assimile les coutumes et les dialectes arabes en se fondant dans le paysage, couchant tantôt chez des familles syriennes pauvres, dont l'hospitalité le touche profondément, tantôt à la belle étoile. Bien que fier de sa nationalité, il n'incarne en rien le jingoïsme de ses compatriotes, cette arrogance de certains Britanniques à l'étranger, le plus souvent imbus de leur supériorité coloniale. Au cours de son voyage, Lawrence répond bien sûr à la demande de Hogarth. Dans le district de Tell Bashar à proximité de la frontière turque, il récolte pour lui une vingtaine de sceaux hittites. S'il ne peut en recueillir davantage, c'est faute d'argent pour les bakchichs : un vagabond l'a assommé avec une pierre et dépouillé de tous ses biens…

Un archéologue en Orient

À son retour, Lawrence obtient, grâce à sa thèse, son diplôme de première classe, ce que les Anglais nomment le *First Class Honours Degree*, l'équivalent de la mention « très bien ». En décembre 1910, il

1. Par « Syrie », on entend à l'époque tout ce qui s'étend entre la Palestine et l'Asie Mineure.

bénéficie, avec l'appui de Hogarth, d'une bourse *(junior research fellowship)* au Magdalen College, qui lui permet de participer à une mission archéologique à Karkemish, l'ancienne capitale hittite située sur la rive syrienne de l'Euphrate, donc en territoire ottoman. C'est dans cette localité, proche de Djerablous, qu'une expédition du British Museum a identifié, en 1872, un important site hittite. En 1879, les premières fouilles commencent sous la direction du consul britannique à Alep, Patrick Henderson. Mais comme ce dernier n'a guère le temps de s'y consacrer pleinement, le chantier qui a pourtant déjà permis l'exhumation de bas-reliefs et de dalles hittites est abandonné deux ans plus tard. Les fouilles archéologiques ne reprendront qu'en 1910 sous l'autorité de Hogarth. C'est en effet à cette date que le Musée impérial d'Istanbul autorise, pour une durée de deux ans, la mission archéologique. Mais cet accord informel est assorti de nombreuses conditions : les archéologues qui devront commencer les recherches trois mois après la délivrance du permis seront étroitement surveillés par des fonctionnaires turcs ; en outre, tous les vestiges découverts dans un rayon de quinze kilomètres reviendront, une fois qu'ils auront été dessinés, classés et photographiés, au Musée impérial d'Istanbul. Au-delà de cette zone, ils iront à l'Ashmolean, en vertu d'un accord passé avec le British Museum.

Lawrence quitte l'Angleterre le 10 décembre 1910, à bord d'un navire des Messageries maritimes. Plusieurs longues escales à Naples, Athènes, Smyrne et Constantinople lui permettent d'accomplir quelques visites touristiques. Dans une lettre à sa mère, il évoque avec admiration son séjour en Grèce :

> *« Au moment précis où nous sommes entrés dans le Pirée, le soleil s'est levé et, comme par magie, a transformé en or ce qui n'était que barres sombres, l'or merveilleusement vivant des piliers, des épistyles et des frontons, ressortant sur les pentes ombreuses de l'Hymette. C'était l'Acropole dans le lointain – un mélange de tous les rouges et les jaunes imaginables avec du blanc dans les rehauts et de l'or bruni dans les zones d'ombre… »*

Après avoir débarqué à Beyrouth le 21 décembre 1910, il se rend à l'École de la mission américaine de Djebail (l'ancienne Byblos) afin d'y perfectionner sa connaissance de la langue arabe. Pendant plusieurs semaines, il apprend, auprès de son professeur, Mlle Farida El-Akle,

le syrien du nord, dialecte qui lui servira à communiquer avec les ouvriers du chantier de fouilles de Djerablous. Dès son arrivée à Djerablous en mars 1911, le jeune archéologue découvre avec enthousiasme son métier et apprend le travail en équipe, auprès de ses collègues, notamment Hogarth, Reginald Cambell Thomson, spécialiste de l'écriture cunéiforme, et Gregorios Antoniou (« Gregori »), un Chypriote dirigeant les travaux archéologiques, et Mohammed ibn Cheik Ibrahim Hamoudi, ancien brigand du désert devenu contremaître. Fort de son travail de recherche universitaire sur les poteries médiévales et de son expérience de photographe amateur, il est chargé de répertorier, de photographier les poteries, les sculptures et les inscriptions, afin d'en dresser le catalogue. Il doit aussi assurer la direction des ouvriers sur le site, tâche facilitée par sa connaissance des dialectes locaux. Grâce à son ingéniosité technique, Lawrence n'a aucun mal à affirmer son autorité auprès des ouvriers du chantier, comme en témoigne cette lettre du 31 mars 1911 adressée à sa mère :

Deux hommes sur trois prétendent diriger les opérations, et personne n'écoute personne ; ils n'obéissent qu'aux ordres de Gregori, et leurs cris ne servent qu'à utiliser ce qui leur reste de souffle. Maintenant, ils hurlent le "talul", le gémissement étrangement vibrant et sonore des Bédouins. C'est un cri extrêmement pénétrant et très particulier ; il fait ressentir son appartenance à la vie du désert, avec les rezzous[1] *et le martèlement des chameaux en course…*

Grâce à mon aptitude à fabriquer et à réparer des objets, on vient d'apprendre à faire de la peinture (noire et rouge) pour marquer les antiquités, à protéger de la lumière un châssis négatif, à installer une camera obscura[2]*, à refileter une vis (chose difficile sans lunette à fileter), à réajuster un appareil de relevé de terrain, et remplacer le mécanisme rotatif d'une lampe à pétrole. J'ai également conçu un derrick, et un système compliqué de cric à base d'énergie humaine (avec des perches de peuplier, de la corde et des Arabes) qui ont réussi à remettre debout une Ishtar. Les Romains ou les Assyriens l'avaient brisée aux genoux, et les hommes n'arrivaient pas à replacer*

1. Raids à chameau contre une tribu voisine ou un parti turc.

2. Chambre obscure ou complètement close, munie d'un trou très petit percé dans une paroi, qui permet de projeter l'image d'un objet sur la paroi opposée de la chambre.

les dalles en douceur : M. Hogarth et moi-même nous y sommes donc mis, et en faisant travailler nos méninges avec quatre-vingt-dix hommes à l'appui, nous avons tout remis en ordre. Avant notre intervention, cent vingt hommes s'étaient affairés avec les cordes, sans le moindre résultat.

Lawrence n'en oublie pas pour autant sa passion pour la littérature et l'édition. Il reste même en relation épistolaire avec son ancien camarade du Jesus College, Vyvyan Richards, devenu enseignant à Chingford. Le 24 janvier 1911, il évoque dans une lettre adressée à sa mère son projet d'imprimerie. Il lui fait part aussi d'une idée de livre relatant « des aventures dans sept cités typiques orientales : Le Caire, Jérusalem, Bagdad, Damas, etc. ». Il achèvera en 1913 ce premier ouvrage intitulé *Les Sept Piliers de la sagesse*, peut-être en référence à la Bible, aux fameux cinq piliers de l'islam ou à l'ouvrage de John Ruskin, *Les Sept Lampes de l'architecture*. Mais un an plus tard, il détruira le manuscrit en conservant cet excellent titre pour un autre livre consacré cette fois à la révolte arabe.

Nous[1] *estimons tous deux (pour le moment) que le travail d'imprimeur est ce que nous pouvons faire de mieux, si nous le faisons de notre mieux. À vrai dire, toutefois (car il s'agit d'un art), nous le pratiquerons seulement lorsque nous en aurons envie. Il est très probable que parfois, pendant de longues périodes, je ne toucherai à une machine ni de loin ni de près. Richards, dont les autres activités sont moins intensives, fera probablement le gros du travail. Le déficit (si déficit il y a) nous le supporterons à deux, selon nos possibilités du moment (nous en viendrons pratiquement à faire bourse commune) : on fera main basse sur les bénéfices comme une occasion prestigieuse de réduire les coûts.*

Tu te rendras compte, je pense, que l'imprimerie n'est pas négoce, mais artisanat. Nous ne pouvons pas nous y mettre un nombre d'heures déterminé chaque jour, pas plus qu'on ne pourrait faire un tableau dans de telles conditions. Et par ailleurs, il est à peu près certain qu'un tel projet interromprait Les Sept Piliers de la sagesse *ou mon ouvrage colossal sur les croisades.*

1. Lui et son ami Richards.

En 1911, alors que Lawrence est à Djerablous, Richards accaparé par l'enseignement, piétine dans l'élaboration du projet commun d'imprimerie. Dans sa lettre datée du 11 avril, Lawrence est amer :

« Mais je crains fort que nous n'y arrivions jamais : auquel cas, j'en ai peur, j'aurai fort peu de chances de faire quelque chose de bon, et de marquant : du moins ne vais-je pas investir toute mon énergie dans des âneries, que ce soit d'écrire des livres d'histoire, ou bien de devenir archéologue. Je préférerais même, de beaucoup, écrire un roman, ou devenir correspondant de presse : on peut toutefois espérer encore que Richards finisse par s'en sortir : d'ici, je ne suis d'aucun secours, alors que lui va droit de l'avant avec double ratio… »

Le quotidien du chantier est parfois interrompu par des rencontres inoubliables. Le 14 mai 1911, Lawrence accueille à Karkemish Gertrude Bell (1868-1926), celle que les Arabes appellent la « dame de Bagdad ». Passionnée très tôt par les langues et l'archéologie, diplômée en histoire de l'université d'Oxford à l'âge de vingt ans, cette voyageuse, à la fois écrivain, archéologue, photographe et cartographe, spécialiste des Bédouins de Mésopotamie et d'Arabie, sillonne les routes de l'Orient, de la Perse jusqu'aux Indes. Lawrence qui a lu le récit de ses voyages en Syrie – *The Desert and the Sown* –, admire profondément cette femme. Il lui fait visiter, au pas de course, le chantier de Karkemish :

« Mademoiselle Gertrude Bell nous a rendu visite dimanche et nous lui avons montré les fruits de nos fouilles. On lui a fait parcourir (en cinq minutes) l'architecture de Byzance, des croisés, de Rome, des Hittites, de la France (ma contribution), le folklore grec, l'architecture assyrienne et l'ethnologie mésopotamienne (l'affaire de Thompson) ; la poterie préhistorique, les téléobjectifs, la technique des métaux à l'âge du bronze, Meredith, Anatole, les Octobristes (moi) : le mouvement Jeune-Turc, la construction de l'État arabe, le prix des chameaux de course […]. »

Au début de l'année 1912, le docteur David George Hogarth envoie Lawrence dans le désert du Fayoum en Égypte, pour un court stage afin de parachever, avec l'égyptologue sir Flinders Petrie, sa formation archéologique. Dans le cimetière antique de Kafr Ammar (au sud du Caire), Lawrence passe ses journées à exhumer des cercueils, fouiller

des momies à la recherche de précieuses amulettes, examiner des crânes. Le 23 janvier, il présente à Mme Rieder, professeur à l'université américaine de Djebail, le résultat de ses fouilles :

« nous sommes tombés sur ce qui est probablement le plus grand et le plus riche cimetière préhistorique d'Égypte et, au cours de notre première semaine, nous avons mis au jour une centaine de tombes : celles-ci contiennent des cercueils de bois, des bois de lits, de quoi remplir des caisses de jarres d'albâtre, des douzaines de pots de type nouveau ou déjà connu, quelques petites pièces d'ivoire (des cuillères, des pièces de jeux et des fragments de coffrets), bon nombre d'outils de bronze, de haches, de racloirs, ciseaux et autres babioles. Aussi une grande quantité de vannerie, de linceuls et de linges qui enveloppaient les corps... »

Si cette besogne, macabre et fastidieuse, le dégoûte rapidement, il n'en est pas moins intrigué voire amusé par l'ambiance qui règne sur le chantier, ainsi que par la personnalité originale de sir Flinders Petrie :

« Les fouilles dirigées par Petrie ont une saveur spéciale : des rognons en conserve se mêlent dans le potage à des amulettes... Et puis, lui seul a raison en toutes choses : ses subordonnés doivent tous prendre le même nombre de morceaux de sucre que lui dans leur thé, la même sorte de confiture, avec de la langue en conserve, ou être congédiés comme rétrogrades notoires et confirmés. De plus, il a bon caractère, est débordant d'humour, primesautier jusqu'à la bizarrerie (ô combien charmante !) et une source continuelle de joie et de divertissement dans son camp. »

À vingt-deux ans, Lawrence, outre son énergie débordante, partage plusieurs points communs avec le jeune Bonaparte : il dévore les livres (six volumes par jour) et une mémoire prodigieuse lui permet d'en conserver la substance à l'esprit. C'est aussi un meneur d'hommes. À Karkemish, où Leonard Woolley remplace en 1912 Hogarth au poste de directeur des fouilles, Lawrence est chargé du recrutement de la main-d'œuvre. Comme à son habitude, il est rapidement jugé et apprécié par la population arabe et kurde des terrassiers employés aux fouilles. Les Arabes du chantier admirent ses capacités d'adaptation et d'intégration. Brave, excellent tireur, amateur de café et de tapis, dormant parfois parmi les ouvriers, habile à pénétrer et déjouer

les rivalités entre ses hommes, il est devenu un frère et non plus un chef étranger :

> « *Nos gens sont très indiscrets et très frustes,* écrit-il le 18 juin 1911, à sa mère, *et pourtant le fond de leur caractère est tout bellement sans détour et respire l'humour des enfants. J'en vois un bout, car je dors sur la colline des fouilles et me mets au travail tous les jours au lever du soleil ; c'est ainsi que le choix des nouveaux retombe sur moi. Je fais cette sélection avec grand soin, refusant tous ceux qui se montrent cérémonieux ou exagérément polis, et malgré cela, nous ne cessons d'être empoisonnés par des histoires de vendetta lorsque nous mettons dans la même tranchée des hommes qui ont assassiné le parent d'un autre ou qui se sont enfuis avec leur femme. Ils se disposent d'emblée à régler leurs comptes en nature, et il nous faut descendre au milieu des vociférations pour en envoyer un ailleurs, dans une autre fosse. On ne cherche pas à tuer, et l'opinion publique ne pousse pas à la vengeance, s'il y a quinze mètres de terrain entre l'offenseur et l'offensé.* »

Bien plus difficiles sont les relations avec les ingénieurs allemands du chantier voisin, qui poursuivent la construction du *Bagdadbahn*, cette ligne de chemin de fer stratégique reliant Constantinople à Bagdad, destinée à acheminer vers l'Irak les soldats turcs et allemands, ainsi que leurs armes et leur logistique. Ces contremaîtres n'hésitent pas à louer les services des ouvriers du chantier archéologique. Les incidents se multiplient. Les ouvriers du *Bagdadbahn* vont même jusqu'à piller le terrain de fouilles en emportant des vestiges de grande valeur, de sorte que les rapports entre les deux groupes ne tardent pas à se dégrader. Après qu'un ouvrier kurde eut été battu à la suite d'une réclamation, la situation devient quasi insurrectionnelle : les travailleurs du *Bagdadbahn* sont sur le point de massacrer les entrepreneurs allemands lorsque Lawrence réussit à rétablir le calme. Bientôt, ce sont les ouvriers des deux chantiers qui s'opposent. Grâce à son sens profond de la diplomatie, Lawrence parvient à obtenir l'appui du ministre turc de l'Instruction publique qui lui donne raison dans cette affaire.

D'aucuns suggéreront que Lawrence et Woolley, sous couvert d'activités archéologiques, avaient pour mission, dès 1911-1912, d'espionner les Allemands et les Turcs, alors qu'il n'existait encore aucun service officiel de renseignement au Foreign Office. En fait, c'est de sa propre

initiative que Lawrence a informé Hogarth des progrès du *Bagdadbahn* et qu'il a recruté, avant les ingénieurs allemands, des ouvriers arabes. « Pouvez-vous dire à D. G. H. [Hogarth] de la part de M. Contzen ici, écrit-il à Leeds, son ami et collègue de l'Ashmolean Museum, que la construction de la gare à l'est de Harran est suspendue, au moins temporairement, et que les hommes sont renvoyés chez eux. Et qu'hier, j'ai traversé le pont de bois, et suis entré en Mésopotamie à pied sec ? Et qu'ils sont en train de s'attaquer aux piliers métalliques du pont permanent ? Il ne cesse de poser des questions au sujet du chemin de fer de Bagdad... » Cependant, comme l'écrira plus tard le colonel Newcombe à Ronald Storrs, il n'y a là aucune mission secrète pour l'Intelligence Service.

Dahoum, « l'Arabe intact »

Entre les périodes de fouilles, pendant les récoltes de juin à septembre, Lawrence s'évade pour explorer les châteaux de la région (Alep, Urfa, Biredjik et Roum Kalek) et recueillir des sceaux hittites destinés à Hogarth et à l'Ashmolean Museum. C'est au cours de l'une de ces tournées d'exploration qu'il se lie d'amitié avec un jeune ânier nommé Ahmed mais que tout le monde appelle Dahoum. De Karkemish, il décrit son petit protégé à sa mère, dans une lettre du 24 juin 1911 :

> *« Le petit ânier dont je t'ai parlé plus haut (Dahoum)*[1] *a une personnalité attachante : il peut déchiffrer quelques mots (le seul dans le district excepté le roi de la réglisse) en arabe, et il est doué de bien plus d'intelligence que la masse des gens. Il parle d'aller à l'école à Alep avec l'argent que nous lui aurons fait gagner. J'essaierai d'avoir l'œil sur lui pour voir ce qui se passe. Il serait mieux à la campagne, n'était l'affreux tourniquet grinçant du travail forcé permanent, et la médiocrité intellectuelle des villageois. Par chance, il n'y a pas encore d'influences étrangères dans ce district : si tu avais vu les dété-*

1. Les spécialistes estiment que le jeune Arabe est à l'origine du mystérieux « S. A. » (« Salem Ahmed »), auquel est dédicacé le livre des *Sept Piliers de la sagesse*, et cela malgré les assertions voilées de Lawrence lui-même qui veut manifestement garder le secret.

riorations causées par l'influence française et à un moindre degré par l'influence américaine, tu ne souhaiterais absolument pas son extension. La vulgarité totalement irrécupérable des Arabes à moitié européanisés est effarante. L'Arabe intact vaut mille fois mieux. Les étrangers viennent toujours ici pour enseigner, mais ils seraient bien mieux avisés d'apprendre car en toutes choses, hormis la jugeote et le savoir, l'Arabe est en général le meilleur des deux. »

Aux yeux de Lawrence, ce jeune ânier de quatorze ans, « sang mêlé de Hittite et d'Arabe », personnifie le Bédouin moralement pur. Plus intelligent que les autres, il apprend aisément tout ce que Lawrence lui enseigne, comme la photographie ou des rudiments d'écriture arabe. Cette admiration hellénistique de l'archéologue anglais pour la beauté du jeune éphèbe scandalise les autochtones qui crient à tort à la pédérastie, malgré les démentis de Woolley, le directeur des fouilles.

En 1913, à l'issue d'une campagne marquée par la découverte d'un obélisque et d'un cimetière hittites, Lawrence et Woolley emmènent Dahoum et le cheikh Hamoudi, à Oxford, en récompense de leur dévouement. Peu avant de rentrer, Lawrence décrit à sa mère les trésors accumulés :

« et nous voilà à Djerablous comme des princes, puis de retour chargés de pierres précieuses babyloniennes, de monnaies grecques, de bronzes romains, de tapis persans et de terres cuites arabes... le tout destiné à un navire de guerre, moderne outil d'efficacité et de destruction... Que dira le commandant devant leurs sacs pleins à craquer ? Maintenant, tout est paisible, et j'ai erré ici et là... rassemblant une fort belle collection de sceaux hittites... restreinte, mais très choisie, flanquée de quelque jolis spécimens de bronzes romains et de poterie vernissée... je suis aussi en train de négocier d'autres tapis dans les villages. En attendant, je passe la journée à mettre de la toile goudronnée sur nos toits, qui fuient. »

De l'archéologie au renseignement militaire

Mais les paisibles années de jeunesse ne dureront guère. L'année 1914, et l'approche de la guerre, cette terrible période d'angoisse pour le monde que l'immense Churchill résume en trois mots : « l'orage

approche », vont soudain plonger Lawrence dans une tout autre activité : le renseignement militaire. À la demande de Horatio Kitchener, vice-roi d'Égypte et du Soudan, une opération de relevé cartographique, placée sous la direction du capitaine Stewart Francis Newcombe, est organisée dans le Sinaï, territoire ottoman sous administration britannique. Cette expédition se double d'une mission archéologique à laquelle participent Leonard Woolley et Lawrence. Elle vise à repérer les traces archéologiques de certains épisodes de la Bible, notamment l'Exode. Les archéologues doivent photographier des édifices et autres points intéressants, prendre des empreintes et des photos des inscriptions, recueillir des spécimens géologiques et des outils anciens en pierre et en silex, enregistrer soigneusement les toponymes.

« Un tour de passe-passe pour donner une teinture archéologique à un travail politique », résume Lawrence dans une lettre à sa mère, du 4 janvier 1914. Sous couvert d'une mission scientifique, il s'agit en fait d'étudier une zone qui n'avait pas encore été correctement cartographiée. Ce travail répond parfaitement aux intérêts stratégiques britanniques de cette région située entre Suez, Akaba et la mer Morte, futur théâtre des opérations des armées de Sa Majesté dans leur offensive contre les Turcs. Lawrence et Newcombe poussent jusqu'à Pétra et Maan, sites qui vont jouer un rôle capital dans la guerre. Le sens aigu de l'orientation et l'art des relevés topographiques que Lawrence a acquis au cours de sa jeunesse fournissent une aide précieuse aux services de renseignement de l'armée.

La mission est un véritable succès, elle permet notamment la localisation précise du site de Kardesh Barnea, où, selon la tradition, Moïse fit jaillir l'eau du rocher. Le relevé topographique nécessitant des repérages complémentaires à Akaba, port de la mer Rouge occupé par les forces turques, Lawrence demande une autorisation d'accès que les Turcs refusent. Mais il ne se décourage pas : il se fait fort de pénétrer seul à Akaba, puis de visiter, à bord d'un petit radeau, l'île de Geziret Faraun (l'antique Graye), connue pour ses ruines médiévales. Il poursuit sa route et découvre presque par hasard l'une des pistes historiques de l'Exode. « Nous avons eu de la chance, écrit-il à Leeds, conservateur de l'Ashmolean Museum d'Oxford, le 28 février 1914, car nous avons retrouvé les deux grandes routes transversales à travers les collines de l'Arabah, qu'empruntent les rezzous modernes pour pénétrer dans le Sinaï et qui avaient servi aux Israélites un petit

peu plus tôt. » Quelques jours plus tard, il parvient sur le site de Pétra : « Pétra, ô Leeds, est l'endroit le plus merveilleux du monde. À cause non pas de ses ruines – une affaire tout à fait secondaire –, mais de la couleur de ses rochers, tout rouges, noirs et gris avec des striures de vert et de bleu en petits tortillons… et de la forme de ses falaises, de ses rochers escarpés ; de ses pics, et sa merveille de gorge où coule sans arrêt une eau de source profonde – gorge remplie de lauriers-roses, de lierre et de fougères, et juste assez large pour laisser passer un chameau à la fois, sur environ trois kilomètres de long. » Après un dernier voyage à Alep et à Beyrouth, d'où il envoie des sceaux hittites à Hogarth, la dernière saison de fouilles s'achève en mai 1914. Lawrence rentre en Angleterre pour rédiger son rapport sur le Sinaï. Le 28 juin, l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche et son épouse sont assassinés à Sarajevo. Quelques semaines plus tard, la Première Guerre mondiale éclate.

Un « Hercule de poche »

Lawrence est alors un jeune homme vigoureux de taille médiocre (1, 56 m), mais sa robustesse, la droiture de son corps, son teint sanguin lui confèrent une allure énergique. La douceur de ses yeux bleu-gris, intenses et francs, et de ses cheveux dorés ne laisse nullement deviner son étonnante force physique. Lawrence est capable de soulever une carabine par le bout du canon et la maintenir parallèle au sol. Son agilité est telle qu'il peut sans effort « sauter d'un chameau au trot et bondir de nouveau en selle, fusil en main[1] ». En outre, il est admirable tireur.

Il n'en est pas moins songeur et réservé, passant des heures immobile à réfléchir, et plus tard à observer l'ennemi. S'il sourit souvent, il ne rit jamais aux éclats, et son discours se résume à des phrases brèves mais fortes. Spartiate, Lawrence ne boit pas d'alcool, ne fume pas, mange des fruits, n'aime ni les repas prolongés, ni les relations sexuelles d'un jour ou d'une nuit, ne dort jamais à des heures régulières. Bien

1. Robert Graves, *Lawrence et les Arabes* : suivi d'une sélection de lettres de T. E. Lawrence, trad. Jeanne Roussel, préf. et chronol. Roger Stéphane, Paris, Payot, « Voyageurs », 1990 ; « Petite bibliothèque Payot. Voyageurs », 2002.

qu'économe, il ne prête guère attention à l'argent et se contente pour vivre du minimum que lui apportent les traductions. Il ne traite jamais les autres avec condescendance et méprise sa propre supériorité. Partisan du « vivre et laisser vivre », il se moque des fanatiques, y compris religieux, mais se montre intransigeant et coléreux envers les menteurs, les sadiques, les imposteurs et les individus sans parole, préférant se lier avec les gens modestes, les gueux, les ruffians. Chevalier sorti des lais médiévaux, il se dévoue à la cause des faibles. Son attitude romantique, détachée, voire sceptique ne manquera pas de susciter la méfiance de l'état-major anglais et la suspicion des gouvernants français.

Un certain regard sur le Moyen-Orient

Très tôt, Lawrence s'intéresse à la vie politique internationale. Persuadé que l'alliance germano-ottomane risque de compromettre la paix, il considère le *Bagdadbahn* comme la première étape d'un projet beaucoup plus ambitieux qui vise à établir, avec l'appui des Turcs, l'hégémonie allemande sur tout le Moyen-Orient. La situation en Perse et en Afghanistan suscite en effet les plus vives inquiétudes du gouvernement britannique. Au cours d'un entretien, Lawrence en vient même à alerter Kitchener quant aux dangers de l'occupation allemande d'Alexandrette, ce port syrien qui commande l'Asie Mineure et la Syrie. Parfaitement conscient du danger, le vice-roi d'Égypte et du Soudan qui prévoit la guerre avant trois ans a lui-même averti le Foreign Office à plusieurs reprises, en précisant que l'Angleterre n'est pas la seule concernée : la France, soucieuse de préserver ses intérêts séculaires en Syrie, doit s'inquiéter elle aussi de la montée en puissance de la menace allemande au Moyen-Orient. Mais, en Angleterre, la politique pacifiste de sir Edward Grey empêche toute initiative. Ce ministre britannique des Affaires étrangères refuse catégoriquement de mettre en avant Hussein, le grand chérif de La Mecque, craignant des complications d'ordre religieux. Kitchener achève son entretien avec Lawrence sur ce conseil troublant : « Alors poursuis ton chemin, jeune homme, et creuse avant qu'il ne pleuve. »

DEUXIÈME PARTIE

Archéologue et agent de renseignement au Moyen-Orient (1914-1916)

Au quartier général du Caire

Le 4 août 1914, Lawrence, qui est alors à Oxford, éprouve une immense déception lorsqu'il apprend que la Grande-Bretagne vient de déclarer la guerre à l'Allemagne. Il n'est plus question pour lui de participer à des fouilles à Karkemish. Pourtant, le mystère demeure concernant ses relations avec l'armée. Lawrence confiera en 1934 à son biographe Basil Liddell Hart : « je n'ai pas essayé de m'engager. » Graves, quant à lui, signale dans sa biographie que Lawrence a tenté par deux fois de s'engager comme élève officier, sans succès. Les raisons de cet échec sont, elles aussi, particulièrement troubles. Lawrence a-t-il été jugé inapte ? Il aurait dans ce cas délibérément menti pour cacher cette honte. À moins, comme l'indique Graves, qu'il n'ait pas été incorporé en raison d'une surabondance de recrues dans l'armée. Les autorités britanniques n'ont en effet intégré que les jeunes hommes dont la taille dépassait six pieds soit 1,82 m. Toujours est-il que le patriotisme de Lawrence n'est absolument pas mis en cause, comme le prouvera en 1922 son engagement dans la Royal Air Force, et ce jusqu'à sa mort. Grâce au relevé cartographique du Sinaï auquel il avait participé de façon informelle, Lawrence est recruté, avec l'appui de Hogarth, au General Staff, Geographical Section (GSGS), la division géographique des Renseignements militaires du War Office. Le 24 octobre 1914, il reçoit un brevet de sous-lieutenant en affectation spéciale et, neuf jours plus tard, lorsque l'Empire ottoman entre en guerre aux côtés de l'Allemagne et de l'Empire austro-hongrois, il est envoyé par Kitchener, devenu ministre de la Guerre, au quartier général du Caire, placé sous la haute autorité de sir Henry McMahon, haut-commissaire en Égypte. Il est affecté au service de renseignement civil et militaire arabe que commande Gilbert Clayton, homme clairvoyant, calme et détaché, qui exerce sur les membres de son équipe une autorité souple et naturelle, la seule qui soit supportable à des hommes aussi indépendants.

Lawrence parmi les « intrus »

Après avoir suivi d'octobre 1914 à février 1915 une formation en cartographie à la section géographique de l'état-major de Londres, Lawrence est finalement nommé capitaine d'état-major. Il est désormais chargé de dresser un rapport périodique et secret sur la situation et les effectifs des forces ottomanes. Au quartier général du Caire, il travaille en étroite collaboration avec les autres membres du Bureau de renseignement, parmi lesquels Philip Graves, Aubrey Herbert, le capitaine Newcombe et l'historien Hogarth, leur mentor à tous, ainsi qu'avec une personnalité extérieure à l'organisation militaire : Ronald Storrs, le secrétaire oriental du haut-commissaire britannique en Égypte, esthète, mélomane et fin lettré. Ces hommes brillants et originaux, bien décidés à faire irruption dans la politique traditionnelle arabe, se sont donné un surnom : les « intrus ». Lawrence les présente à sa mère dans une lettre datée du 12 février 1915 :

Bureau de renseignement, Le Caire.

Tu me poses des questions sur les autres membres du Bureau. Eh bien, il y a Newcombe et Woolley, dont tu as déjà entendu parler. Il y a Hough, ex-consul à Jaffa. Aimable, sans plus : il y a Lloyd, membre du Parlement (si je ne me trompe, probablement conservateur, mais on ne sait jamais), directeur d'une banque, autrefois consul à Constantinople. Il est Gallois et le déplore : petit, basané, très amusant... parle bien le turc, le français, l'allemand et l'italien : un peu l'espagnol, l'arabe et le hindi... aussi un peu le russe. Il est plutôt agréable, mais terriblement bruyant. Puis il y a Aubrey Herbert, qui est un farceur, mais très gentil dans sa catégorie : il est trop myope pour lire ou identifier quoi que ce soit : parle bien le turc, l'albanais, le français, l'italien, l'arabe, l'allemand... il a présidé un temps la ligue des Balkans, le comité Union et Progrès et le comité de la Révolution albanaise. Il a fait toutes les guerres du Yémen et des Balkans du côté turc et il est en bons termes avec tous. Puis il y a le Père Jaussen, un dominicain français, de Jérusalem. Il parle merveilleusement l'arabe ; ses randonnées dans le Sinaï ont précédé les nôtres. Dans le Désert de Sin, nous faisons très grand cas de ses travaux. Il est très divertissant, et très futé :

et fort utile comme interprète... Il y a aussi Graves, le correspondant du Times, qui en sait un bout sur l'organisation de l'armée turque. Je crois que c'est à peu près tout.

Lawrence est chargé d'évaluer la répartition des forces turques et de fournir à l'armée des cartes du Moyen-Orient : « des cartes, des cartes et des cartes, des centaines de milliers de cartes à dessiner, imprimer, emballer, expédier – mon boulot – aussi les relevés des déplacements de l'armée turque... », écrit-il à son ami C. F Bell. En dépit de son esprit brillant et de son ardeur au travail, le jeune capitaine de l'Intelligence Service du Moyen-Orient irrite parfois ses supérieurs. Ses cheveux longs, son débraillé peu militaire et le ton ironique avec lequel il indique aux généraux ce qu'ils ont à faire sont rachetés par sa compétence scientifique et technique. Ses rapports, admirables, sont cependant émaillés de remarques soit trop érudites soit peu usitées dans les armées de Sa Majesté comme : « C'est un bon officier, mais aussi une belle fripouille... »

L'année 1915 est pourtant douloureuse pour Lawrence qui vit deux drames en quelques mois. Le 9 mai 1915, il apprend la mort au combat de son jeune frère de vingt-deux ans, le sous-lieutenant Frank Lawrence, sur le front français : « pour ce qui est de Frank, garde vaillamment la face aux yeux du monde. Par ces temps d'effroyable tension, dans notre pays, le devoir de chacun est de se montrer vigilant, de crainte que parmi les plus faibles, quelqu'un ne soit choqué : et tu sais que nous avons toujours compté parmi les plus forts, et si on te voit abattue, ils se mettront tous à craindre pour ceux des leurs qui se trouvent au front. La dernière lettre de Frank est très belle[1]. » En décembre, il perd son frère préféré, William, tué lui aussi sur le front français, à Richebourg-l'Avoué.

1. « J'écris cette lettre en la fondant sur l'hypothèse que j'ai été tué, et je la traiterai donc sous cet angle. Je suis heureux d'avoir été tué, pas tant pour mon pays que pour les torts nombreux responsables de la déclaration de cette guerre et également pour ceux qu'elle a inspirés. Je ne pense pas que nous puissions apprécier son but global dans cette vie, mais il y a tout de même un but. »

Carte du Moyen-Orient en 1914

L'héritage de l'Empire ottoman

Au cours de ses années passées à parcourir le Moyen-Orient, Lawrence avait noté les nombreux signes de la décadence ottomane. L'Empire, vieux de six cents ans, commençait à se fissurer ; son poids devenait trop lourd pour les Turcs, dont les ressources étaient diminuées et qui étaient incapables de faire évoluer les techniques, la société et les modes de gouvernance. Dès 1876, il traversa l'une des plus graves crises de son histoire, subissant coup sur coup une lourde défaite face aux armées russes en 1877-1878 et de graves amputations territoriales (Serbie, Monténégro, Bosnie-Herzégovine, Dobroudja, Bulgarie septentrionale) au cours de l'année 1878, lors du traité de San Stefano puis au congrès de Berlin. Souverain d'un ensemble territorial désormais rétréci et affaibli, Abdülhamid II (1876-1909) avait abandonné la constitution libérale de 1876 et renvoyé le Parlement, préférant s'appuyer sur les musulmans des différentes provinces, afin de freiner les aspirations nationales des Albanais, des Arabes et des Kurdes. Mais cette politique autoritaire se heurta à l'émergence du nationalisme arménien et aux nombreuses révoltes antifiscales qui agitaient l'Arménie. La réaction du sultan fut effroyable : les régiments de cavalerie ottomans massacrèrent, entre 1894 et 1896, près de deux cent cinquante mille Arméniens. Au début du XX^e^ siècle, la crise politique s'amplifia. Le mouvement des Jeunes-Turcs, réuni au sein du comité Union et Progrès, organisa une série de soulèvements militaires. En 1908, le putsch de certains officiers de l'armée de Macédoine, inquiets de la démilitarisation des provinces balkaniques, permit le rétablissement de la constitution et la convocation du Parlement, transformant ainsi l'autocrate en monarque constitutionnel. Après une vaine tentative de contre-révolution intégriste menée en avril 1909, Abdülhamid II fut destitué et remplacé par le faible Mehmed V, totalement soumis à l'autorité du comité Union et Progrès. Les vieux dirigeants illettrés qui avaient gouverné à la force du bras passaient le pouvoir aux Jeunes-Turcs, descendants de Grecs, de Juifs, d'Arméniens ou de Bulgares. Cette seconde monarchie constitutionnelle ne dura que cinq ans : la victoire politique des unionistes, autoritaires et « pan-turquistes » du comité Union et Progrès favorisa la formation en 1912 d'un triumvirat (Djamal Pacha, Enver Pacha et

Talaat Pacha) puis, deux ans plus tard, l'instauration d'un régime dictatorial à parti unique.

Dans le même temps, les provinces assujetties (Syrie, Mésopotamie, Albanie, Hedjaz, Yémen...) qui formaient 70 % de la population de l'Empire ne cessaient de se développer tout en aggravant le déficit budgétaire de l'État central. Les révolutions de 1908 et 1909 ne firent qu'accélérer le démantèlement de l'Empire : la Bulgarie proclama son indépendance en 1908, l'Autriche-Hongrie annexa la Bosnie-Herzégovine la même année. Quatre ans plus tard, l'Albanie devint à son tour indépendante et la Libye fut occupée par l'Italie. Quant à l'armée turque, elle traversait une crise profonde. Elle était formée de conscrits lents et obéissants, manquant d'initiatives, victimes toutes désignées de leurs officiers levantins, vicieux et sadiques, pour qui le soldat n'est qu'un instrument que l'on peut épuiser à mort ou utiliser aux fins les plus viles. À la veille de la Première Guerre mondiale, le besoin impérieux de renouveau politique et social de l'Empire ottoman apparaissait donc clairement aux observateurs occidentaux, dont les efforts au Moyen-Orient avaient cependant été désastreux. L'alliance avec l'Allemagne puis les ambitions territoriales franco-anglaises n'avaient fait qu'accentuer le déclin de l'Empire.

L'alliance germano-ottomane

Préoccupée par la situation géopolitique au Moyen-Orient qui peut ruiner ses intérêts pétroliers, la Grande-Bretagne a donc choisi de se tourner vers les Arabes pour les inciter à se soulever contre le péril germano-ottoman. La position stratégique des puissances occidentales au Moyen-Orient est en effet directement menacée par l'alliance entre l'Allemagne et l'Empire ottoman, conclue depuis la fin des années 1870. Les Allemands n'ont pas été les premiers à s'intéresser à l'Empire turc. En 1866, les Français avait obtenu le droit de construire une voie ferrée entre Smyrne et Cassaba. La mission militaire française à Istanbul jouissait même jusqu'en 1870 d'une grande influence sur la marine et l'enseignement militaire ottomans. Mais, rappelée lors de la guerre de 1870, elle ne fut jamais renouvelée. En 1880, Bismarck consulta Vienne au sujet d'une mission d'assistance militaire en Turquie, projet accueilli avec enthousiasme par l'Autriche. Le sultan

Abdülhamid II pria donc l'empereur d'Allemagne de lui faire parvenir des officiers supérieurs d'infanterie, d'artillerie, d'état-major, de cavalerie, d'intendance militaire, ainsi qu'un haut fonctionnaire des finances. Puis il demanda instamment l'envoi d'un officier supérieur de gendarmerie, ainsi que la création d'écoles militaires et navales. Bismarck veillait ainsi aux intérêts allemands en cas de menaces internes ou externes, et voyait là le moyen d'inculquer le modèle, la culture et « l'esprit » allemands à l'armée ottomane. Mais cette offre apparemment généreuse d'assistance militaire, à laquelle Napoléon avait déjà rêvé quatre-vingt-trois ans auparavant, n'était que l'amorce d'une stratégie d'influence beaucoup plus étendue sur la politique générale de la Sublime Porte. En 1889, Abdülhamid II accorda à Guillaume II le droit de construire une ligne ferroviaire entre Istanbul et Konya. Après une série d'accords conclus entre 1899 et 1903, un consortium allemand fut autorisé à réaliser une voie ferrée entre Konya et Bassorah, le fameux *Bagdadbahn*. En vertu de l'article 22 de l'accord de 1903, il obtint même le droit exclusif de rechercher du pétrole dans un rayon de vingt kilomètres autour de la voie ferrée, notamment dans la région de Mossoul. Cette pénétration militaire et industrielle préparait l'entrée en guerre, en novembre 1914, de l'Empire ottoman aux côtés des puissances centrales – Allemagne et Autriche-Hongrie. L'appel à la révolte arabe lancé par Hussein ibn Ali, le chérif de La Mecque, aurait des conséquences plus profondes encore…

Hussein, chérif de La Mecque

Issue du prophète par sa fille Fatima et de la dynastie hachémite, la famille Hussein qui compte près de deux mille représentants exerce le pouvoir dans le Hedjaz[1], depuis neuf cents ans. Le destin de cette lignée s'inscrit parfaitement dans l'histoire de la péninsule Arabique qui a longtemps été une région à part au sein du monde musulman et de l'Empire ottoman. Au VII^e^ siècle, les souverains omeyyades ayant fait de Damas la capitale du monde musulman, l'Arabie perd son importance politique et se trouve reléguée pour longtemps à la périphérie de l'Islam. À partir du XVI^e^ siècle, l'Empire ottoman étend sa domina-

1. Massif montagneux qui borde la mer Rouge depuis La Mecque jusqu'à Akaba.

tion sur une grande partie de la péninsule. Le Nadjd est alors constitué d'une mosaïque de cités rivales, gouvernées par des seigneurs. En 1745, la tribu des Saoud, guidée par Muhammad ibn Saoud, signe un pacte avec un théologien réformateur, puritain et très orthodoxe, Muhammad ibn Abd al-Wahhab : il s'engage à combattre pour la défense de l'islam et pour la stricte application, dans la société, de la charia islamique. Cette alliance permet à la doctrine rigoriste du wahhabisme d'être diffusée dans presque toute l'Arabie à mesure que s'étend un premier État saoudien, de 1803 à 1814. Sa destruction par Méhémet Ali, vice-roi d'Égypte, n'empêche cependant pas la tribu des Saoud de poursuivre la lutte pour l'unification de la péninsule.

Pourtant, le Hedjaz a toujours cultivé son indépendance par rapport au reste de l'Arabie. Les tribus bédouines de cet émirat n'ont cessé d'exprimer leur profonde aversion pour Ibn Saoud et les autres adeptes du wahhabisme. Quant aux sultans, révérencieux mais méfiants, ils ont régulièrement confirmé à son poste le chérif des chérifs. Abdülhamid II a même accordé en 1908 un statut spécial à l'émirat du Hedjaz au sein de l'Empire ottoman. Mais bien décidé à assurer sa domination sur ce territoire pour étendre leur politique panislamiste, il a fait construire, entre 1901 et 1909, une ligne de chemin de fer reliant Damas à Médine, à travers la chaîne montagneuse du Hedjaz, afin de renforcer leur présence aux portes de La Mecque. Dès 1910, le gouvernement turc a dissocié La Mecque du reste du Hedjaz, déposé et emprisonné Hussein Ibn Ali, chérif jugé trop puissant. En captivité pendant dix-huit ans, Hussein a donné à ses fils, Ali (né en 1879), Abdullah (né en 1882), Fayçal (né en 1883) et Zeid (né en 1896), l'éducation moderne des classes turques aisées, qui fera d'eux les vainqueurs de la révolte arabe. Plus tard, les Jeunes-Turcs, moins avisés, renvoyèrent Hussein à La Mecque, en lui rendant son titre d'émir. Abdullah et Fayçal exerçaient déjà des fonctions importantes au sein de l'État ottoman, le premier comme vice-président du Parlement à Constantinople, et le second en tant que député de Djeddah. À la déclaration de la guerre, les fils de Hussein rentrèrent à La Mecque, dont la survie dépendait du bon vouloir des Turcs, qui pouvaient l'approvisionner ou l'affamer en fermant la ligne de chemin de fer du Hedjaz. Hussein, homme pieux et sagace qui trouvait absurde de guerroyer aux côtés des Turcs et des Allemands, se tourna vers les Alliés. En réaction, Constantinople imposa immédiatement le blocus du Hedjaz.

Dès le début de l'année 1915, la Syrie et la Mésopotamie incitent Hussein, le père de tous les Arabes, à brandir l'étendard de la révolte afin de les délivrer des sinistres desseins de Djemal Pacha, ministre de la Marine et commandant de la IV[e] armée ottomane qui exerçait un pouvoir implacable en Syrie, au Liban et en Palestine. Dans une lettre adressée à sir Henry McMahon, commissaire de Sa Majesté au Caire, et datée du 14 juillet 1915, Hussein demande à l'Angleterre, en échange d'une préférence pour leurs entreprises pétrolières dans le développement économique du pays, d'approuver la proclamation d'un califat arabe, de soutenir l'indépendance des États arabes, comprenant le Hedjaz, la péninsule Arabique, la Grande Syrie et la Mésopotamie. Le 30 août, McMahon répond au chérif que Sa Gracieuse Majesté partage les mêmes intérêts que les Arabes et qu'elle approuvera le califat dès qu'il sera proclamé. Toutefois, en ce qui concerne les limites territoriales, il paraît prématuré de perdre son temps en discussions tant que dureront la guerre et l'occupation turque. Après une seconde demande de Hussein, le haut-commissaire britannique en Égypte répond, le 24 octobre, que Sa Majesté reconnaîtra et défendra l'indépendance arabe à l'intérieur de la zone demandée par le chérif de La Mecque, à l'exception toutefois des territoires syriens situés à l'ouest de Damas, Homs, Hama et Alep :

Les deux districts de Mersine et d'Alexandrette et les parties de la Syrie s'étendant à l'ouest des districts de Damas, Homs, Hama et Alep ne peuvent pas être dits comme étant purement arabes, et doivent être exclus des limites demandées. [...] En ce qui concerne les régions qui se trouvent à l'intérieur de ces frontières proposées, là où la Grande-Bretagne est libre d'agir sans porter tort aux intérêts de son alliée la France, j'ai le pouvoir, au nom du gouvernement de la Grande-Bretagne, de vous donner les assurances suivantes [...] :

1. [...] la Grande-Bretagne est prête à reconnaître et à soutenir l'indépendance des Arabes dans toutes les régions à l'intérieur des limites demandées par le chérif de La Mecque.

2. La Grande-Bretagne garantira les Lieux saints contre toute agression extérieure et reconnaîtra leur inviolabilité.

3. Quand la situation l'impliquera, la Grande-Bretagne donnera aux Arabes ses conseils et les assistera dans l'établissement de ce qui peut apparaître comme les formes les plus appropriées de gouvernement dans ces territoires variés.

4. D'un autre côté, il est compris que les Arabes ont décidé de rechercher l'avis et la direction de la Grande-Bretagne seule, et que les conseillers européens et les fonctionnaires qui peuvent être nécessaires pour la formation d'une bonne forme d'administration seront britanniques.

5. En ce qui concerne les vilayets de Bagdad et de Basra, les Arabes reconnaîtront que la position établie et les intérêts de la Grande-Bretagne nécessitent des arrangements administratifs spéciaux afin de protéger ces territoires de toute agression étrangère, de promouvoir le bien-être des populations et de sauvegarder nos intérêts économiques mutuels [...][1].

Rassuré par les lettres de McMahon, Hussein envoya alors son fils Ali à Médine avec l'ordre de lever discrètement des troupes parmi les Bédouins. Fayçal fut dépêché à Damas afin de faire un rapport sur l'état d'esprit des Syriens, tandis qu'Abdullah fut chargé de sonder la réceptivité des Britanniques à une révolte arabe. Mais cette belle promesse des Anglais, qui apportait l'espérance au cœur du vieux chérif, n'était qu'une chimère. Le 16 mai 1916, des accords secrets, connus sous le nom d'accords Sykes-Picot, signés par la France, l'Angleterre et la Russie, prévoient les conditions du partage des restes de l'Empire ottoman entre deux sphères d'influence française et anglaise. Lawrence aura connaissance entre mai et octobre 1916 de ces dispositions contraires aux promesses de McMahon. Cette tromperie provoquera chez lui une crise de conscience, d'autant plus profonde que le soulèvement des Arabes a été obtenu grâce à une garantie qu'il leur a personnellement donnée : l'indépendance en échange de leur contribution à la guerre contre les Turcs.

Les intérêts britanniques et français au Moyen-Orient

À la veille de la Première Guerre mondiale, les intérêts stratégiques britanniques au Moyen-Orient sont d'ordre territorial et économique : défendre le canal de Suez et protéger l'Égypte et les Indes. Ces priorités vont déterminer le démantèlement de l'Empire ottoman. Les

1. Lettre de H. McMahon au chérif de La Mecque, 24 octobre 1915.

diplomates anglais souhaitent en effet obtenir un mandat dans le Sud de l'Irak, entre Bassorah et Bagdad, zones naturellement placées sous protectorat du fait de la domination anglaise dans le golfe Persique. En Palestine où la question judéo-arabe s'envenime, ils entendent aussi favoriser l'implantation de colonies juives tout en conciliant les revendications sionistes et les préventions des intellectuels arabes. Sur le plan économique, enfin, le gouvernement de Sa Majesté cherche à préserver ses intérêts pétroliers dans la Turkish Petroleum Company, firme à capitaux turcs, britanniques et allemands, créée en 1911. En même temps, Londres soutient l'accès des Arabes à leur autonomie, raison pour laquelle les diplomates anglais poursuivent des pourparlers avec le chérif Hussein. La correspondance échangée de juillet 1915 à mars 1916 entre Henry McMahon et Hussein pose l'avenir des provinces arabes de l'Empire ottoman et marque clairement les aspirations de la nation arabe à acquérir son indépendance. McMahon confirme ainsi le désir sincère du gouvernement de Sa Majesté d'œuvrer dans le sens des ambitions nationales de ses amis. Les Anglais promettent aux Arabes leur indépendance et leur protection après la guerre, à condition que ces derniers entrent dans le conflit au côté des Alliés. Ils demandent cependant que la Grande-Bretagne conserve un « contrôle administratif » sur les *vilayets* de Bagdad et de Bassorah, et que les intérêts de leur alliée, la France, soient pris en compte…

De son côté, la France, soucieuse de limiter la perte de prestige et de puissance que lui infligerait le partage de l'Empire ottoman, souhaite vivement participer aux pourparlers anglo-arabes. Les dernières nouvelles d'Égypte font craindre au président du Conseil Aristide Briand que les Anglais ne se contentent pas de protéger le canal de Suez, mais décident de le traverser pour attaquer les Turcs, ce qui leur laisserait l'occasion d'agir seuls en Palestine et en Syrie. Tout l'édifice laborieusement construit en Turquie – écoles, hôpitaux, installations portuaires et moyens de transport, diffusion de la langue et de la culture françaises, influence économique et morale – sombrerait avec la chute et le démantèlement de l'Empire ottoman. C'est pourquoi les diplomates français désirent obtenir en compensation une garantie sur la Syrie et la Cilicie, et participer à la délimitation de la frontière arabo-syrienne. En outre, ils souhaitent la restauration territoriale du Liban spolié par les empiétements turcs, dans ses limites historiques de 1860-1862, celles de l'antique Phénicie. L'indépendance du Liban consacrée

par les grandes puissances en 1860 lui garantissait en effet l'exonération de tout impôt ou service militaire à l'égard de la Turquie, ainsi qu'un régime représentatif. La France cherche donc à exercer son mandat sur le Liban, en respectant son indépendance, en assurant sa défense et en protégeant les intérêts de la minorité chrétienne.

En novembre 1915, Aristide Briand confie le dossier brûlant du Proche-Orient à son délégué auprès de l'ambassade de France à Londres, François Georges-Picot, qui entend bien imposer aux Anglais son assentiment à toute délimitation de la frontière arabo-syrienne. Picot part donc pour Londres avec mission d'obtenir la reconnaissance officielle et formelle des droits de la France sur la Syrie. Il n'est pas hostile à un royaume arabe auquel pourraient se rallier les Arabes soumis à l'allégeance du calife (les soldats arabes de l'armée turque, par exemple). Il fait toutefois remarquer que la France et la Grande-Bretagne ne sont pas dans la même situation géopolitique. Si les Britanniques ne prennent que peu de risques à Bagdad et à Bassorah, puisqu'ils sont maîtres du golfe Persique, les Français, au contraire, auront la plus grande difficulté à protéger la Syrie. Jules Cambon, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères, fait ainsi savoir, le 11 décembre 1915, à son frère, Paul Cambon, ambassadeur de France à Londres, qu'il convient de réserver les droits français sur la Syrie. Le partage de l'Empire ottoman doit être envisagé le plus tôt possible pour prévenir les menaces qui pèsent sur les intérêts français depuis le début de la guerre. Les Anglais sont en position de force à Bassorah et dans le golfe ; les Russes réclament la préservation des droits internationaux sur le Bosphore, seule voie reliant l'Europe et l'Asie ; enfin l'Italie qui vient d'entrer dans le conflit voudra sa part du Moyen-Orient. La Syrie risque d'être ainsi noyée dans la région, au milieu des intérêts étrangers. Arguant de ce que le traité de 1840 désignait la Palestine comme la « Syrie méridionale », Aristide Briand demande à Georges-Picot de défendre les limites de la Syrie jusqu'à la frontière égyptienne. Son territoire comprendrait les *vilayets* de Jérusalem, Beyrouth, le Liban, Damas, Alep. Mossoul et Kirkouk pourraient être englobés dans ce domaine, à moins que les Anglais ne s'y opposent. Dès qu'il est informé par l'Angleterre des pourparlers McMahon-Hussein, Georges-Picot entame, sous la direction d'Aristide Briand, une bataille diplomatique extrêmement difficile…

En ce qui concerne le sort du Liban, une réunion à Londres en décembre 1915 avec Sykes et Picot aborde la question des frontières

du Liban avec la zone d'influence française qui sera laissée sous la souveraineté arabe. Picot déclare d'emblée de la façon la plus péremptoire que son gouvernement n'acceptera jamais que le Liban, avec son régime privilégié, soit fondu dans le nouvel État arabe. Aucune puissance chrétienne d'Occident ne saurait admettre la suzeraineté du chérif de La Mecque sur la Palestine, ce qui apparaîtrait aux chrétiens libanais comme une déchéance. La France ayant consenti d'autre part à abandonner sa tutelle directe sur les quatre villes de Damas, Homs, Alep et Hama, qui étaient donc dans la zone sous suzeraineté arabe, estime obtenir des compensations à ce sacrifice. Le négociateur anglais accepte que le Liban conserve son régime actuel, mais il maintient qu'il serait souhaitable qu'au moins Beyrouth, Tripoli et la plaine de la Bekka soient intégrés à l'Arabie. Déjà les Turcs, en réduisant le territoire du Liban, avaient poussé trois cent mille Libanais à émigrer aux États-Unis, ce qui rend d'autant plus indispensable au Liban la possession de Beyrouth, de Tripoli et de la Bekka. Après d'âpres négociations à l'ambassade de France, les Anglais cèdent devant la prétention des Français en janvier 1916. La France devra cependant s'arranger avec le chérif pour lui garantir un droit de passage jusqu'à Tripoli pour son commerce maritime.

Les accords Sykes-Picot

En 1916, l'administration britannique est profondément remaniée. Sir Archibald Murray (1860-1945) est nommé général en chef de la Force expéditionnaire égyptienne (FEE). Un Bureau arabe est même créé au sein du service de renseignement. À la fin du mois, Lawrence est envoyé en mission spéciale en Mésopotamie, où le commandant turc Khalil Pacha a contraint à la retraite l'armée anglo-indienne du général Charles Townshend, assiégée dans Kut al-'Amara[1]. Il est chargé par l'état-major du Caire de trouver avec Khalil Pacha un « arrangement » financier, auquel le général turc pourrait être d'autant plus sensible que les armées ottomanes sont harcelées sur les autres fronts. Sa mission est double : négocier, contre une rançon, le rapatriement des soldats britanniques blessés et pousser à la révolte les combattants

1. Ville située sur le Tigre à cent vingt kilomètres au sud-ouest de Bagdad.

arabes de l'armée ottomane. Mais Lawrence arrive en Irak comme un chien dans un jeu de quilles. Ce pays est sous la tutelle du gouvernement des Indes, lequel s'oppose à une entrée en guerre des Arabes aux côtés des Britanniques par crainte de les voir ensuite proclamer leur indépendance et rejeter le protectorat britannique sur l'Irak. Comme le gouvernement de Sa Majesté préfère encore laisser l'Irak aux Turcs plutôt qu'aux Arabes, la mission de Lawrence se solde par un échec. La conférence avec Khalil Pacha est sur le point de s'achever, lorsque ce dernier déclare : « Après tout, messieurs, comme constructeurs d'Empires, nos intérêts sont les mêmes et rien ne doit nous rendre hostiles les uns aux autres. » Ce à quoi Lawrence rétorque : « Rien qu'un million d'Arméniens assassinés par vous[1]. » Finalement, les Britanniques se rendent sous conditions à Kut et la situation en Irak se dégrade, en raison de la résistance des tribus arabes à l'avancée des armées britanniques qui n'atteindront Bagdad que deux ans plus tard.

En mars et avril 1916, tandis que Lawrence échoue à Bassorah dans sa médiation pour une reddition honorable de l'armée britannique à Kut, les pourparlers entrepris à Londres aboutissent à un premier accord. L'adhésion du gouvernement russe est sollicitée dans un mémoire remis le 10 mars à Sazonov, ministre russe des Affaires étrangères, à Londres. Les limites territoriales du partage de l'Empire ottoman sont tracées sur des cartes secrètes établies par Georges-Picot et sir Mark Sykes, membre du Parlement et spécialiste des questions arabes, avec l'assentiment des parties anglaises, françaises et russes. Le 9 mai 1916, l'ambassadeur de France Paul Cambon adresse à sir Grey, le secrétaire d'État britannique aux Affaires étrangères, une lettre résumant les accords arrêtés :

> *À la suite des conférences qui ont eu lieu à ce sujet à Londres et des pourparlers qui se sont poursuivis à Petrograd, un accord s'est établi. J'ai été chargé de faire connaître à Votre Excellence que le*

1. En 1915, la Turquie connaît une série de revers. En avril, le gouvernement décide la déportation massive d'Arméniens, considérés comme des ennemis intérieurs potentiels. Pendant plus d'un an, le peuple arménien est déporté et massacré avec une violence et une barbarie qui choquent les observateurs étrangers présents sur place. Si le total des morts oscille entre 800 000 et 1,5 million de personnes, il semble désormais établi que deux tiers de la communauté arménienne ont disparu durant cette période.

gouvernement français accepte les limites telles qu'elles ont été fixées sur les cartes signées par Sir Mark Sykes et M. Georges Picot, ainsi que les conditions diverses formulées au cours de ces discussions.

Il demeure donc entendu que :

1. La France et la Grande-Bretagne sont disposées à reconnaître et à soutenir un État arabe indépendant ou une confédération d'États arabes dans les zones (A) et (B) indiquées sur la carte ci-jointe, sous la suzeraineté d'un chef arabe. Dans la zone (A) la France et dans la zone (B) la Grande-Bretagne auront un droit de priorité sur les entreprises et les emprunts locaux. Dans la zone (A) la France et dans la zone (B) la Grande-Bretagne seront seules à fournir des conseillers ou des fonctionnaires étrangers à la demande de l'État arabe ou de la confédération d'États arabes.

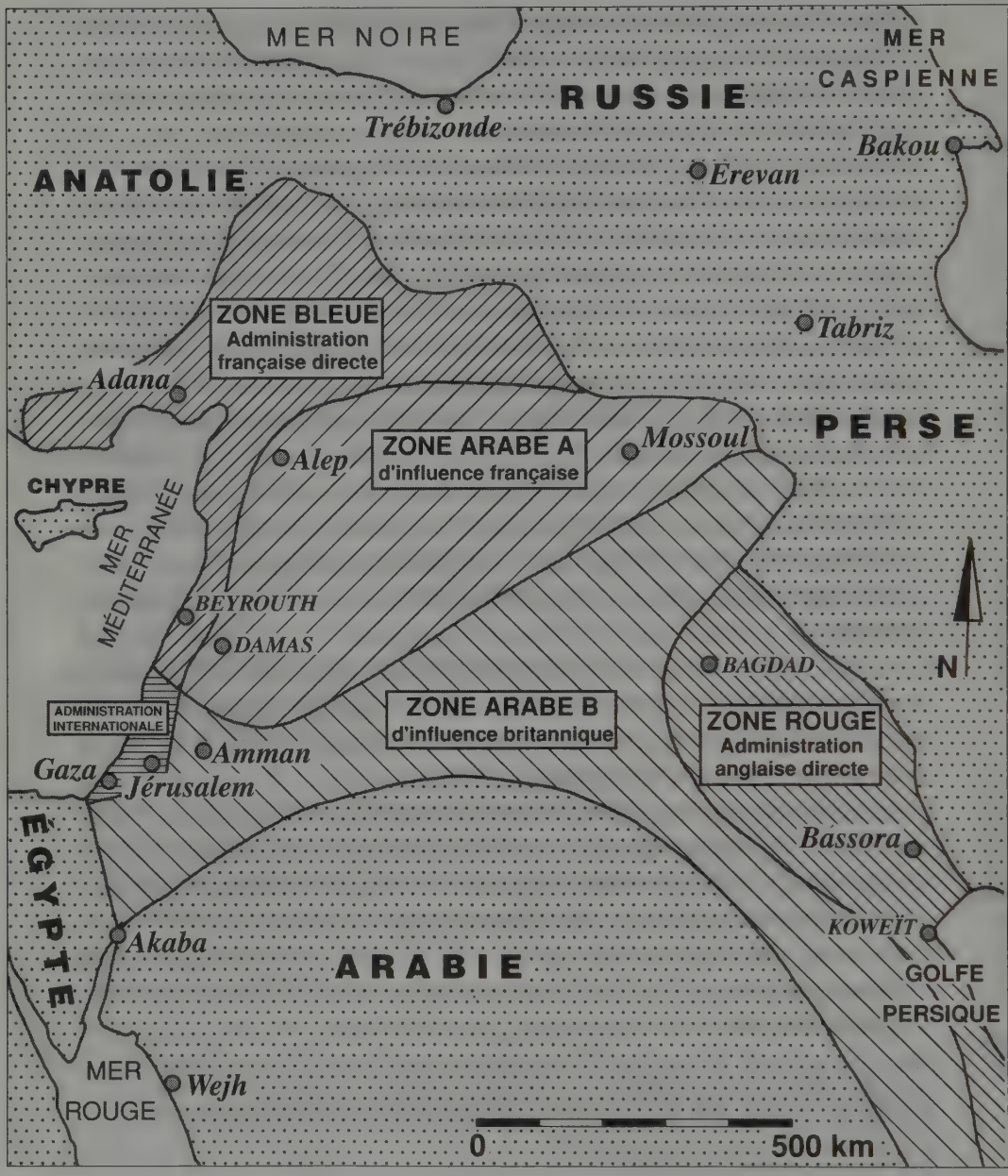
2. Dans la zone bleue la France et dans la zone rouge la Grande-Bretagne seront autorisées à établir telle administration directe ou indirecte ou tel contrôle qu'elles désirent et qu'elles jugeront convenable d'établir, après entente avec l'État ou la confédération d'États arabes.

3. Dans la zone brune sera établie une administration internationale dont la forme devra être décidée après consultation avec la Russie et, ensuite, d'accord avec les autres alliés et les représentants du chérif de La Mecque.

4. Il sera accordé à la Grande-Bretagne 1° : les ports de Haïfa et Acre, 2° la garantie d'une quantité définie d'eau du Tigre et de l'Euphrate dans la zone (A) pour la zone (B). Le gouvernement de Sa Majesté, de son côté, s'engage à n'entreprendre à aucun moment des négociations en vue de la cession de Chypre à une tierce puissance sans le consentement préalable du gouvernement français.

Une clause prévoit que ces accords ne pourront être appliqués qu'à la condition que les Arabes de Syrie et de Mésopotamie participent à la guerre aux côtés des Alliés :

« Il est bien entendu que l'application de ces propositions dépend de l'appui fructueux que les Arabes et leurs chefs apporteront à l'édification d'un État arabe ou d'une confédération d'États arabes sous la protection de la France et de la Grande-Bretagne ; et aussi de leur coopération active avec les Alliés. »



Le traité Sykes-Picot (mai 1916)

Ces accords secrets Sykes-Picot, sanctionnés par l'accord de Grey du 16 mai, sont donc en contradiction totale avec la promesse faite par McMahon à Hussein, de donner, après la guerre, au peuple arabe sa pleine indépendance et la libre possession des territoires s'étendant entre La Mecque, Damas, Kirkouk et Bassorah. Le texte, à l'exception toutefois de la clause concernant la participation des Arabes aux côtés des Alliés, est transmis à la fin d'avril à certains membres du Bureau du Caire, qui accueillent la nouvelle avec une certaine méfiance. Quant à Lawrence, il a très probablement été informé des accords Sykes-Picot, entre mai et octobre 1916.

Le *Bulletin arabe*

Pendant ce temps, au quartier général du Caire, le capitaine T. E. Lawrence est chargé de collaborer au bulletin d'informations confidentielles, le *Bulletin arabe*, qui vient d'être lancé le 6 juin 1916. Quatre jours plus tard, le chérif Hussein appelle les Arabes à la révolte contre les Turcs. Plongé au Caire dans les livres et les rapports, Lawrence enregistre, grâce à sa mémoire exceptionnelle, tout ce qu'il peut glaner sur la naissance et l'origine de la révolte arabe. Par inclination personnelle, il rédige des comptes rendus hebdomadaires secrets sur la politique au Moyen-Orient. Cette initiative est heureuse ; elle le prépare, à son insu, au rôle central qu'il va jouer dans la politique arabe et dans la guerre du Hedjaz, événements qui vont bouleverser à tout jamais le Moyen-Orient. Chaque jour, il écrit des rapports confidentiels éclairant au mieux la situation militaire et politique. Il note ainsi que l'autorité du chérif Hussein est reconnue par tous les cheikhs qui constituent les meilleurs intermédiaires entre le pouvoir de La Mecque et les tribus nomades. Il remarque que l'une des premières conséquences de la révolte est l'abolition du Code ottoman remplacé par la loi islamique, la charia, même si dans les tribus, c'est la coutume des Bédouins qui prédomine, avec l'accord de Hussein. Il tente aussi d'évaluer les rapports de force militaires. Le chérif Fayçal garde sur le pied de guerre huit mille hommes sur les quinze mille à vingt mille mobilisés par son père Hussein. Le chérif Ali dispose quant à lui de trois mille hommes à Rabegh, et Abdullah en a autant de son côté. Ces fantassins accompagnés de chameliers représentant le dixième des effectifs sont tout

à fait aptes à la guérilla : chaque homme, armé d'un fusil à répétition et de cinquante cartouches, est capable de parcourir des distances immenses. La seule peur des Arabes, c'est le canon et l'aviation turque.

Appelé à donner son avis devant un parterre de généraux, Lawrence expose la tactique de combat qui lui paraît la meilleure pour les Arabes. Il reconnaît qu'une seule compagnie turque convenablement abritée dans une tranchée en terrain découvert viendrait à bout de l'armée du chérif lancée en masse. En revanche, si les Arabes appliquent une tactique de guérilla, ils vaincront grâce à leur parfaite connaissance des collines arides du Hedjaz, véritable colonne vertébrale de l'armée turque qui joint Damas à Médine. Dans tous les cas, tout butin sera de bonne prise. Lawrence rappelle que les forces turques sont enfermées dans leurs casernes qui s'étendent de Damas jusqu'à Maan et Akaba, et, plus au sud, sous la forme de petites garnisons défendant les gares et les points d'eau tout au long de la longue ligne de chemin de fer du Hedjaz. Les Turcs se sont assuré les services de trois cents hommes des tribus Chammar du Nedj et de cinq cents chameliers arabes mais Lawrence est convaincu que ces derniers fraterniseront avec les autres tribus au premier contact. Réduits à se cramponner à la voie ferrée, ils ne se risquent jamais dans les collines. En outre, comme le terminus de la ligne du Hedjaz est alors Médine, ils hésitent à marcher sur La Mecque qu'ils estiment impossible à reprendre. Lawrence note dans le *Bulletin arabe* qu'au premier jour de la révolte, le 10 juin, ne stationne à Médine qu'une partie d'un régiment turc (le 129^{e}) des services de surveillance, avec quelques groupes du train et les canons de la forteresse.

La révolte dans le désert

Au début de juin, les tribus arabes s'emparent de La Mecque, puis de son port, Djeddah, grâce à l'appui de la marine britannique. Fayçal et ses hommes assiègent Médine mais ils sont rapidement repoussés par des garnisons bien supérieures en nombre et dotées d'une redoutable artillerie. La réaction turque ne se fait pas attendre. Un message radio est intercepté le 25 juin : « De Djemal Pacha au Gouverneur de Médine : le détachement pour le Yémen porte 5 000 livres en or anglais. Changez immédiatement cette somme pour du papier monnaie et dépensez l'or à votre convenance. » Le commandant allemand Stotzingen

qui passe par Médine mais avec la mission d'aller jusqu'au Yémen afin d'établir des communications entre Berlin et l'Afrique orientale allemande via Constantinople, est chargé d'acheminer cette somme. À Médine, il installe son matériel de radiotélégraphie qui permettra désormais de relier Constantinople au front Médine-La Mecque.

Quelques jours plus tard, Lawrence apprend que Stotzingen est suivi par une colonne mobile de trois mille cinq cents hommes et une batterie à tir rapide, commandée par Khairi Bey. Il ne s'agit donc plus d'une poignée d'aventuriers allemands essayant de se faufiler entre les patrouilles arabes, mais d'un corps expéditionnaire ottoman en route pour le Yémen. Première force turque à ce jour traversant l'Arabie du nord au sud, cette expédition commandée par un officier supérieur de l'état-major allemand traduit parfaitement la volonté des Turcs de renforcer leur emprise sur la péninsule arabe. Arrêtée à Médine, elle peut à tout moment grossir encore par l'arrivée de renforts le long du chemin de fer du Hedjaz. Lawrence estime que les Turcs ne renonceront pas à La Mecque tant que leur cordon ombilical, la voie ferrée du Hedjaz, ne sera pas coupé. C'est donc à cette ligne ferroviaire qu'il faut s'attaquer en priorité. En septembre 1916, il devient urgent de rencontrer les chefs arabes. Le 12 octobre, Lawrence obtient de sa hiérarchie d'accompagner sir Ronald Storrs, secrétaire du service oriental du Caire, qui doit rencontrer en personne le chérif de La Mecque afin d'évaluer la situation. Il doit se faire une opinion sur les dirigeants de la révolte arabe, le chérif Hussein et ses quatre fils, et mesurer le potentiel militaire des tribus.

La rencontre avec Fayçal

La traversée de Suez à Djeddah s'effectue à bord du *Lama*, un petit paquebot converti. À l'entrée du port de Djeddah, la ville blanche lévite entre le ciel flamboyant balayé par des vagues de chaleur et son mirage dans la lagune. L'Arabie se révèle dans une vapeur de four. Autour des maisons blanches et des bouches noires des ruelles s'étend à perte de vue une plaine de sable éblouissant. Au-delà, des collines basses se devinent dans la brume de chaleur qui semble manger tout l'horizon. Les voyageurs s'immergent dans le vieux marché où des nuages de mouches s'infiltrent au cœur des échoppes par les déchi-

rures des auvents, comme dans un bain turc. Enfin, voici le consulat britannique où, dans une pièce ombragée ouvrant sur le front de mer, les voyageurs sont reçus par le colonel Cyril E. Wilson, chef de la mission militaire britannique à Djeddah.

Abdullah, le fils aîné du chérif Hussein, est présenté à Lawrence et à Storrs. L'homme, de petite taille, le visage rieur mangé par une barbe brune, se révèle ouvert et habile politique mais ambitieux aussi. La rumeur fait de lui le cerveau de la cause arabe. Mais plus Lawrence observe ce prince et plus s'affirme en lui la conviction qu'il n'est pas le chef charismatique dont les Arabes ont besoin. Dans la révolution, il faut des prophètes dont le magnétisme peut susciter la dévotion et le sacrifice. Les Bédouins du désert sont les seuls combattants sur lesquels la révolte peut compter et le chérif Hussein, qui a rétabli l'ancien ordre tribal, paie bien leurs services. Au contraire, les villes et notamment La Mecque, sont peuplées d'étrangers qu'ils soient égyptiens, indiens ou africains, pour la plupart indifférents aux aspirations du peuple arabe. Quant à Médine, à peu de distance de la Ville sainte, elle est un bastion de l'armée turque. Les tribus arabes campées autour, dans les collines, ne sont jamais parvenues à couper la voie ferrée du Hedjaz (voir carte p. II). Parce qu'ils manquaient de mitrailleuses pour affronter les colonnes mobiles turques, Fayçal, le second fils du chérif, et ses hommes viennent même d'être repoussés de Médine. Ils semblent assister impuissants à l'avancée des colonnes turques sur Rabegh. Pour organiser correctement l'aide britannique en matériel, Lawrence est autorisé par Hussein à se rendre au camp de Fayçal, dans le djebel Subh. Le 18 octobre 1916, il envoie cette dépêche secrète au brigadier général Gilbert Clayton :

Je suis en train de recueillir quelques détails sur la nature des dépenses que fait le chérif. Le vieillard tient les cordons de sa bourse effroyablement serrés, et sa famille désagréablement à l'étroit.

Le chérif Hussein est de toute évidence, d'après ce que tout le monde en dit, très habile, plutôt méfiant, et il se mêle de tout. Mais c'est un adorable vieillard, de sorte qu'on le critique en riant à moitié. Il reçoit de façon princière, est accessible à tous, est physiquement très vigoureux et connaît les usages à la perfection. Il est trop clément envers ses ennemis, mais on l'en respecte d'autant plus. Il semble qu'il soit quelque peu en passe de vieillir, et considère ses fils comme

des gosses point tout à fait capables d'agir par eux-mêmes. Abdullah se soumet à ses caprices, et il essaie de l'entortiller politiquement. Fayçal se montre un peu impatient.

Parvenu à Rabegh à bord du *Northbrook*, Lawrence rencontre le fils aîné du chérif Hussein. Mince, la bouche triste et tombante, la barbe rare, Ali souffre de consomption. Cet homme, aimé des Bédouins et sans arrière-pensée, doit à sa faiblesse physique autant qu'à son honnêteté de rester en deçà de ses frères dans la révolte arabe. Zeid, son demi-frère cadet qui le seconde à Rabegh, est un garçon imberbe, pâle et timide, que son éducation toute turque ne prédispose pas naturellement à s'enflammer pour la cause. Plus encore qu'Abdullah ou Ali, il n'a pas le profil idéal pour diriger la révolte. Ali reçoit les ordres de son père, lui demandant d'accompagner le capitaine Lawrence auprès de Fayçal. Les deux hommes partent donc à la rencontre de Fayçal qui campe avec ses hommes entre Médine et Yenbo, le port dont dépend toute la région. Ils effectuent une première longue marche à dos de chameau, le long de la route côtière qui relie Djeddah à Yenbo, en passant par Rabegh. Cet axe suit la bande sablonneuse qui court vers le nord entre la plage et les collines surchauffées, que les Arabes appellent le Téhama. Le lendemain à midi, la caravane atteint le Wadi Fouras, où coule de temps à autre, après l'orage, quelques filets d'eau. Mais le plus souvent à sec, le lit de graviers sert de piste pour relier Rabegh à Médine. L'étape suivante, Mastourah, offre un puits où hommes et bêtes se désaltèrent enfin après la chaleur du Téhama. Bientôt, on distingue au nord le pic du Rudhwa, derrière Yenbo, qui émerge peu à peu de la brume, et la caravane oblique à droite en quittant la route côtière, l'ancienne voie des pèlerins. Au sable uni et plat de la côte succède un terrain montant où affleurent quelques crêtes de basalte entre des étendues de genêts, d'un gris-vert reposant. Au hameau de Bir el-Sheikh, à la nuit tombante, on peut acheter de la farine pour confectionner des galettes et les faire cuire sous la cendre. Le lendemain, après une chevauchée soutenue dans un paysage majestueux planté d'acacias et de tamaris entre les deux murs de porphyre brun formés par de hautes collines, Lawrence débouche dans le Wadi Safra. Le village qu'il recherche, Wasta, est accroché à flanc de colline de part et d'autre du torrent. Plusieurs fois dévastés par les crues subites du torrent, les maisons de boue, les jardins, les palmeraies ont été

reconstruits avec courage. À Kharma, le village suivant, le lit du torrent s'élargit entre deux parois de roche rouge tranchant sur la verdure où broutent les chameaux. Voici enfin le campement de Fayçal. Entre Hamra et Kharma, chaque bouquet de palmiers constitue un abri pour les Bédouins de Fayçal, le chef lui-même occupant une maison de Kharma. Au fond d'une cour bordée de jardins ombreux, la silhouette élancée du chef arabe apparaît en longue robe de soie blanche, les mains croisées sur sa dague ornée d'or. Après le salut, Lawrence est invité à entrer dans une pièce obscure où siègent les collaborateurs de Fayçal. On parle du voyage, de la chaleur éprouvante pour un Européen. Fayçal demande au jeune officier s'il consentirait à porter des vêtements arabes durant son séjour dans le camp. Lawrence accepte bien volontiers, car l'uniforme de l'armée britannique est très inconfortable dès qu'il s'agit de monter à chameau ou de s'asseoir sur le sol. Aussitôt, Fayçal fait apporter les vêtements de mariage en soie blanche, brodée d'or, qu'il avait reçus de sa grand-mère de La Mecque. En portant ce nouvel habit adapté à la vie arabe, Lawrence montrera de plus aux Bédouins qu'il veut être des leurs. Il espère ainsi que ses allées et venues dans la tente de Fayçal n'attireront plus l'attention. Pendant qu'il se promène, ainsi vêtu, aux côtés du prince Fayçal au milieu des palmeraies de Moubarak, le chef arabe observe :

« Et notre position à Wadi Safra vous plaît-elle ?
– Beaucoup ; mais c'est loin de Damas. »
Fayçal levant les yeux :
« Dieu soit loué, il y a des Turcs plus près de nous que cela ! »

Un début catastrophique

Tout près en effet, il y a les Turcs de Médine. L'assaut de Fayçal contre cette ville avait été une affaire désespérée car les Arabes, peu habitués à l'artillerie, furent pris de terreur. Les Ageyl et les Ateibah refusèrent de continuer la lutte et se mirent à l'abri du tir des canons. Les Beni Ali firent savoir au commandement turc qu'ils étaient prêts à se rendre si on épargnait leur village. Le chef turc Fakri s'était alors joué d'eux. Il avait ensuite mis à sac et incendié les villages des Bédouins, violant et égorgeant les femmes et les enfants. Au cours d'une attaque surprise,

les Turcs mirent en déroute l'un des principaux éléments de l'armée de Fayçal, les recrues de la tribu des Harb, et poussèrent à la fuite la force, plus réduite, placée sous le commandement du plus jeune frère de Fayçal, Zeid, qui fut contraint d'organiser une retraite confuse en direction de Yenbo. Cette guerre à la turque avait jeté la panique parmi les Arabes pour lesquels femmes et enfants sont intouchables. Lawrence résume la situation au directeur du Bureau arabe, le 5 décembre 1916 :

> *« La position de Fayçal devient difficile. Il est coupé du Hedjaz lui-même par l'Oued Safra, et la possibilité qu'il a de couper la voie Sultane s'éloigne. La retraite de Zeid a été pour lui un coup dur et il s'est parfaitement rendu compte que ceci ruinait ses six mois de travail ici, dans les collines qui reliaient les tribus les unes aux autres, et fixaient chacune d'elles dans son territoire respectif. Néanmoins, en public, il a tout pris comme s'il s'agissait d'une farce, raillant les gens à propos de la façon dont ils s'étaient sauvés, les taquinant comme des enfants, sans les vexer le moins du monde, et faisant sentir aux autres que peu de choses s'étaient passées qui ne puissent être redressées. Il est splendide, car dans mon for intérieur je le savais terriblement bouleversé, au-delà de toute expression. »*

Dès lors, abandonnant Médine, les insurgés s'étaient retirés dans les montagnes, tandis que Fayçal envoyait des messagers à Rabegh, leur base maritime, d'où ils attendaient des vivres, des armes et de l'argent pour reprendre sérieusement une lutte que le vieil Hussein avait lancée au hasard des circonstances. Fayçal qui se trouvait seul, isolé dans l'intérieur et en mauvaise posture, reçut en août quatre canons Krupp, portant à trois mille mètres, avec des servants égyptiens. Mais il ne put inquiéter les Turcs dont les pièces de campagne françaises portaient à neuf mille mètres. Découragé en voyant ses hommes tomber sous la mitraille ou succomber de fatigue, il se replia sur Hamra. Sa retraite n'était pas un recul devant l'ennemi, mais un geste de lassitude devant son impuissance.

Fayçal, qui paraît plus fatigué que ses trente et un ans ne le laisseraient supposer, malgré sa démarche vigoureuse et la dignité royale émanant de sa personne, est une idole pour ses partisans. Son éducation turque et ses activités parlementaires l'ont familiarisé avec les questions et les coutumes européennes. Est-il le prophète tant espéré qui pourra insuffler l'élan et la foi indispensables à la cause arabe ?

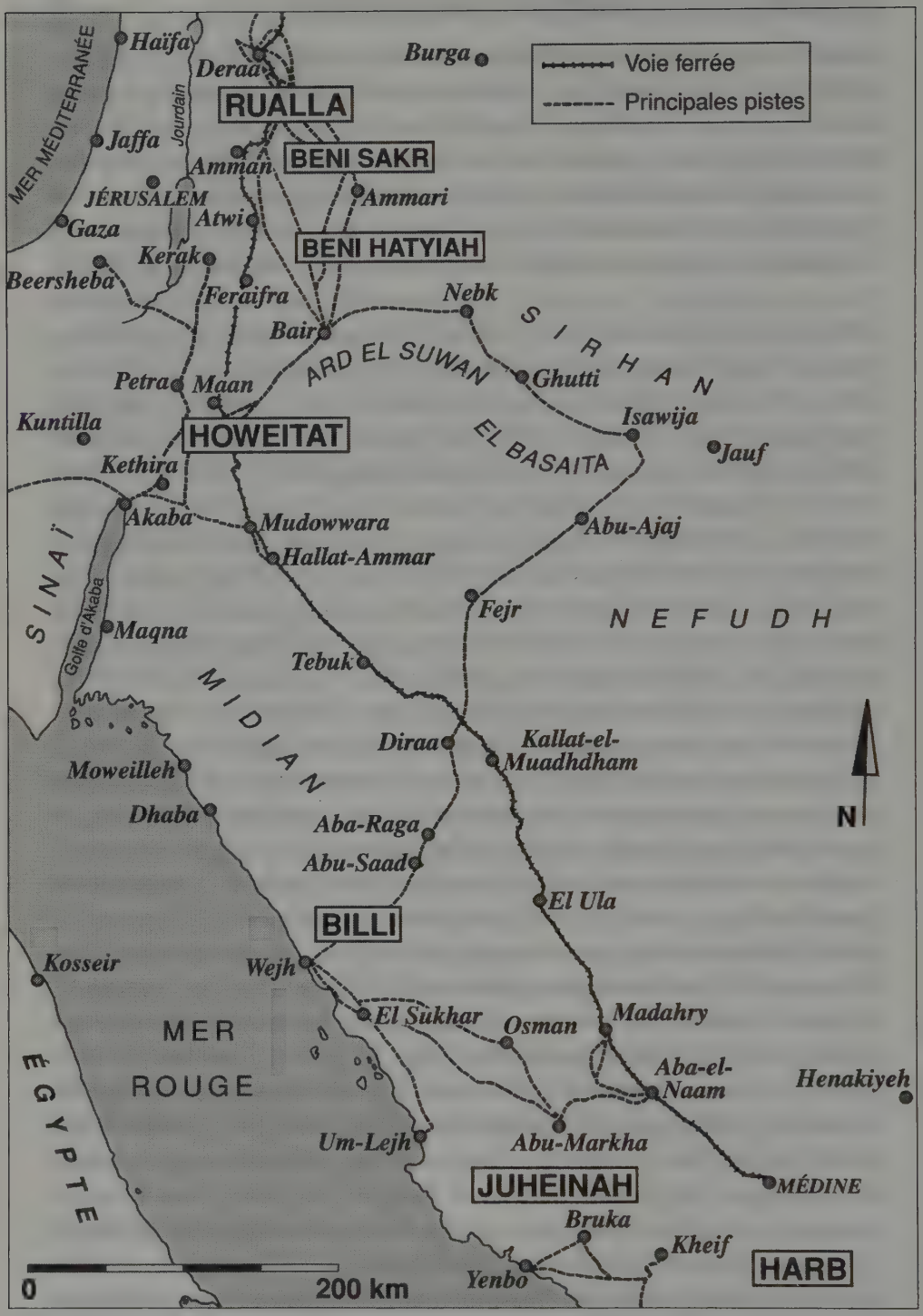
Lawrence ne remarque aucune trace de fanatisme religieux chez cet homme dont la foi militante se résume au nationalisme arabe. Fayçal est prêt à combattre des musulmans comme les Turcs, et cela avec l'aide des chrétiens d'Occident, pour fonder un gouvernement arabe autonome à Damas, à Bagdad, à Médine et à La Mecque. La réponse ne fait donc plus de doute, c'est tout ce qu'avait espéré Lawrence dont le but du voyage est maintenant atteint. Il lui reste à rédiger son rapport au quartier général du Caire.

Mais pour combattre, il faut des soldats, et Lawrence tente d'évaluer les forces dont dispose ce prince. Il remarque que les huit mille hommes de Fayçal sont des méharistes pour un dixième, le reste étant formé de Bédouins des collines. Ces hommes jeunes et sveltes parcourent le désert sur de longues distances. Vêtus d'une chemise ample, d'un short de coton et d'un turban rouge, ils escaladent pieds nus les rochers brûlants avec l'agilité des chèvres. Bardés de cartouchières, les jeunes Bédouins tirent des coups de feu en l'air dès qu'ils veulent exprimer leur joie. L'armée de Fayçal constitue en fait un agglomérat d'individualités et de tribus parfois rivales qui règlent sur le terrain leurs différends ou leurs haines ancestrales. Sans cohésion, sans discipline, les hommes des tribus se prêtent mal à une guerre offensive organisée. En revanche, ils sont les plus à même de mener la guérilla, des raids surprises visant à désorganiser les arrières de l'ennemi. Trop lourdement équipés par les Allemands, les Turcs perdent en effet leur avantage dans une guerre d'embuscades, où les Arabes excellent, parmi des gorges profondes et les collines abruptes qui constituent leur environnement naturel. Ils n'osent s'aventurer dans les vallées du Hedjaz, abîmes de vingt à deux cents mètres de large, profonds de trois cents à mille cinq cents mètres, flanqués de falaises acérées de granit rouge ou de porphyre. Leur force majeure tient dans leur artillerie qui suscite l'effroi parmi les populations arabes. Il faudra donc – c'est le sentiment de Lawrence – que les tribus disposent à leur tour d'une artillerie bruyante, qui soit cependant légère et maniable afin de ne pas annuler leur seul atout, la mobilité.

Les tribus arabes

L'armée de Fayçal traduit parfaitement l'organisation si particulière de la société bédouine, structurée en clans, régulièrement en

conflits, dont l'unique principe de régulation est la loi du talion. Chaque tribu repose sur un système patriarcal strict : chef traditionnel d'un clan ou d'une tribu, le cheikh (« l'ancien ») se doit, en vertu de la noblesse de son sang et du prestige de son titre, de perpétuer l'idéal bédouin qui s'appuie sur la tradition médiévale, mélange de chevalerie et de courtoisie. Les différentes tribus vivent essentiellement du commerce, du transport des marchandises, du pillage et de l'esclavage, même si, progressivement, l'économie bédouine s'est diversifiée, les tribus nomades pratiquant de plus en plus l'élevage ovin, la culture saisonnière du palmier dattier et des céréales. Ce système patriarcal n'empêche pas les femmes de jouer un rôle majeur dans société bédouine. Bien que soumises en principe à leur père puis à leur époux, elles possèdent, en propre, certaines parties de la tente et des bagages, de même que la totalité des troupeaux de moutons. Si ce sont les hommes qui discutent du prix des bêtes au cours de longues palabres, leurs compagnes surveillent de près les transactions et doivent donner leur accord pour que le marché soit définitivement conclu. L'armée arabe est donc un assemblage hétéroclite de tribus, de groupes et de clans, parmi lesquels les Billi, les Harb, les Juheinah, les Ageyl, les Ateibah – avant que les Howeitat, les Abou Tayi et les Rualla ne viennent s'agréger à l'ensemble –, tous profondément méfiants les uns à l'égard des autres. Les trois premières tribus enrôlées sous la bannière de Fayçal, les Billi, les Harb et les Juheinah sont des ennemies jurées, toujours prêtes à régler une querelle de famille. Les Billi, qui vivent dans la région d'El Wejh, vouent une haine farouche aux Juheinah du Wadi Yenbo. Rassemblés pour le temps de la guerre, ils ne servent que sous les ordres de leurs chefs de tribus, des cheikhs qui dirigent chacun une centaine d'hommes, et sont eux-mêmes placés sous l'autorité d'un chef suprême : le chérif. Leur union provisoire est motivée par une même volonté de résister aux Turcs et un même appât du gain. Cependant, la lutte pour l'indépendance nationale, sous l'autorité du chérif, ne signifie nullement qu'ils aspirent à un gouvernement panarabe. C'est ainsi que les Billi se méfient de Hussein, jugé trop favorable aux Anglais. Seule compte leur propre indépendance tribale. D'ailleurs, le sentiment national varie selon les tribus et paraît s'intensifier dans les régions les plus septentrionales. Au sein de cette nébuleuse, les Ageyl et les Ateibah jouent un rôle particulier. Ces méharistes rapides et ces chameliers professionnels sont souvent employés comme gardes du corps (notam-



Les principales tribus arabes

ment dans la garde personnelle de Lawrence) ou lors des raids les plus dangereux. Les Ageyl n'appartiennent pas aux tribus des collines du Hedjaz, mais sont recrutés dans les villes. Originaires du Hedjaz, les Ateibah ont émigré vers l'est, dans le désert du Nedj, lequel dépend d'Ibn Saoud qui est devenu leur chérif suzerain. Ils sont cependant convoités par le prince Abdullah qui est chargé de les faire passer sous l'autorité de son père, le chérif Hussein.

Yenbo

Après un tour complet des bivouacs jusqu'aux portes de Kheif, Lawrence, qui a désormais un aperçu clair de l'état des forces arabes, peut entreprendre son voyage de retour vers Yenbo. Quittant Hamra à la tombée de la nuit, il descend le Wadi Safra dans l'obscurité, jusqu'à Bir el-Murra, un petit fort en moellons se découpant sous la voûte étoilée. Le lendemain dès l'aube, il chevauche à travers d'étranges collines de lave rouge, bizarrement tordues avant la solidification de la lave. Puis les crêtes se font plus basses, peu à peu ensablées jusqu'à disparaître sous les dunes d'une plaine aveuglante. Méhariste débutant car ses séjours d'études en Syrie avaient été effectués à pied, Lawrence, épuisé par la chaleur, débouche sur le Wadi Yenbo. Le 5 décembre, il expédie de Yenbo une nouvelle dépêche secrète au directeur du Bureau arabe :

> *« Comme préliminaire, je devrais dire que j'ai voyagé sur ma monture toute la nuit du samedi, affronté des harcèlements toute la nuit de dimanche, et que j'ai à nouveau chevauché toute la nuit dernière, si bien que mon total d'heures de sommeil a été seulement de trois au cours de ces trois dernières nuits, et je me sens plutôt pessimiste. En tout cas, les choses vont mal. Désormais, une bonne partie des Harb devra être éliminée. [...] Il n'y a rien maintenant pour empêcher les Turcs de descendre vers le Sud, excepté la force anémiée d'Ali à Rabegh même... »*

La ville de Yenbo est formée de murailles et de tours dominant un récif corallien surélevé de six mètres. De là, Lawrence, à bord du *Suva*, met le cap sur Djeddah, puis, à bord de l'*Euryalus*, rejoint le Caire où siège sir Reginald Wingate, successeur de McMahon au poste de

haut-commissaire du Bureau arabe du Caire. Dès son premier entretien avec lui, il souligne la nécessité de nommer auprès des Arabes des conseillers techniques anglais arabophones. Il rencontre aussi le colonel français Édouard Brémond, chef de la Mission militaire française à Djeddah, considéré comme un expert en guerres indigènes[1]. Brémont se propose de former, sous les ordres du général Wingate, une brigade franco-britannique. Mais Lawrence estime qu'une brigade serait insuffisante pour vaincre les Turcs dans le Hedjaz. Sur la base de son rapport, il est finalement désigné comme conseiller et officier de liaison auprès de Fayçal. Pendant ce temps, le chef arabe commence à se replier vers la mer d'où peut lui parvenir une aide des Anglais. Retranché sur Yenbo depuis le début de novembre 1916, Hussein se réjouit de la nouvelle mission de Lawrence…

1. En dépit de leurs relations difficiles dues aux antagonismes des gouvernements français et anglais sur le Moyen-Orient, Lawrence admire ce vieux combattant de la Somme. Se référant à lui au début des *Sept Piliers*, il le présente, avec une sincérité mêlée d'humour, comme « le seul vrai soldat du Hedjaz ».

TROISIÈME PARTIE

Le début de l'offensive
(janvier-mai 1917)

« Nous ne sommes plus des Arabes mais un peuple ! »

Lawrence descend à Rabegh où il rencontre une nouvelle fois Brémond. Favorable au débarquement d'une forte brigade anglo-française à Rabegh, le chef de la mission militaire française à Djeddah soutient que les Arabes ne sont pas nécessaires pour prendre Médine : la lutte contre les Turcs doit rester l'affaire de la Grande-Bretagne et de la France. Il refuse en effet de voir appliqués les accords Sykes-Picot de 1916 entre la France et l'Angleterre, qui stipulent l'établissement d'États arabes indépendants à Damas, Alep et Mossoul, afin d'éviter, dans l'esprit de l'Anglais Sykes, que la France ne prenne le contrôle de la Syrie. Lawrence pense, au contraire, que si la cause de la liberté est défendue avec vigueur par les Arabes eux-mêmes, si le joug ottoman est brisé conjointement par les armées britanniques et arabes, alors les vieilles volontés coloniales de la France et de la Grande-Bretagne pourront être vaincues. Il propose non seulement d'utiliser l'armée arabe contre Médine, mais encore de la déployer vers le nord en s'emparant du port de Wejh. Dans son esprit se dessine alors la feuille de route de l'armée de libération arabe contre le joug ottoman. Pour prendre Damas, il faut harceler la ligne de communication turque qui remonte de Médine vers Damas, sur mille cinq cents kilomètres de désert hostile en plein Hedjaz. Maintenant que la route est tracée et que Rabegh peut être défendue grâce à sa garnison appuyée par la flotte britannique, l'armée de Fayçal peut entreprendre sa longue remontée sur le chemin de Damas. Le premier objectif est le port de Wejh.

Avec ce vaste mouvement vers le nord des armées d'Abdullah et de Fayçal, au 1er janvier 1917, la forme et la conception stratégiques de la guerre du Hedjaz changent radicalement. En ce début d'année, six mille hommes montés sont campés dans le Wadi Yenbo autour des palmeraies. La force de ces guerriers, sans esprit de corps ni discipline, ne repose pas sur leur nombre, mais sur leur capacité à se dissocier en petits groupes de raids capables de détruire dans une embuscade

des troupes turques quatre fois plus nombreuses. En 1798, Napoléon avait ainsi opéré, de façon occasionnelle, contre les beys d'Égypte en leur opposant les mamelouks, ces fameux cavaliers du désert, invincibles en combats singuliers. Ce vaste mouvement d'ensemble vers le nord qui entraîne plusieurs tribus arabes – les Juheina de Fayçal, auxquels se joignent les Harb, les Billi, les Ateibah et les Ageyl – doit montrer au monde arabe que le temps de la révolte nationale a sonné et que celui des luttes entre clans et tribus est révolu. Les Ageyl s'ébranlent dans la première semaine de janvier vers le Wadi Messarih où les pluies de décembre ont tapissé les creux, aussi loin que porte le regard, d'une herbe vert pâle qui tranche sur le roc brun-rouge. Pour accompagner cette marche éclatante et sauvage des longues colonnes de méharistes, Fayçal a fait battre les tambours, et chanter sa gloire par mille gorges enthousiastes. Vêtu de blanc, il chevauche dignement en tête, avec à sa gauche Lawrence qui a adopté le costume arabe, blanc et écarlate :

> « *La marche devint en quelque sorte splendide et barbare. En tête chevauchait Fayçal, vêtu de blanc, puis Sharraf à sa droite avec un couvre-tête rouge, une tunique et un manteau teints au henné, moi-même à sa gauche en blanc et écarlate, derrière nous trois bannières de soie cramoisie passée, avec des fers dorés, derrière elles les tambours jouant une marche et, derrière eux encore, la masse sauvage des douze cents chameaux exubérants de la garde du corps, l'ensemble étant si serré qu'il pouvait tout juste bouger, les hommes dans toute la variété de leurs vêtements colorés et les chameaux presque aussi éclatants dans leurs harnachements. Nous remplissions la vallée bord à bord de notre torrent brillant*[1]. »

Au moment d'aborder l'embouchure du Wadi Messarih, Lawrence est appelé à Yenbo pour fournir au commandant du *Dufferin*, chargé d'emmener Zeid, certains détails sur la situation locale. De là, quelques jours plus tard, il est emmené avec le capitaine William H. D. Boyle qui commande la patrouille de la mer Rouge, à bord du *Suva*, jusqu'à Um Ledj. C'est dans cette ville que Lawrence retrouve le 16 janvier Fayçal et ses Bédouins. Avec Boyle et le commandant Charles Vickery, membre de la mission militaire au Hedjaz, ils mettent au point l'at-

1. *Les Sept Piliers de la sagesse*, Gallimard, 1992, p. 193.

taque combinée, la « guerre de course », selon l'expression de Lawrence, qui permettra la prise de Wejh. Avec une flottille de six navires et cinquante canons, Boyle occupera le nord de la ville. Sur l'un des vaisseaux, le *Hardinge*, plus de cinq cents soldats arabes seront embarqués. Pendant ce temps, les méharistes de Fayçal marcheront le long du rivage en espérant arriver à Abou Zereibat, à l'embouchure du Wadi Hamdt, vers le 20 janvier 1917. Abdullah sera envoyé avec cinq mille guerriers à Aïs dans l'intérieur du Hedjaz. Après l'arrivée de Fayçal à Wejh, les soldats arabes du *Hardinge* seront débarqués et, couverts par le feu des navires, occuperont le nord de la ville afin de bloquer la fuite des Turcs.

Le lendemain, à l'aube, Fayçal, Lawrence, les cinq mille cent méharistes suivis de cinq mille trois cents fantassins transportant quatre canons de montagne Krupp et dix mitrailleuses poursuivent leur longue route jusqu'à Wejh. Ils traversent le Wadi Aïs, une vallée sauvage parsemée de sources et de palmeraies, passent la voie ferrée du Hedjaz, qui franchit les collines imprenables des tribus Juheinah, et se dirigent vers Semna. Chacun attend le signal de Fayçal :

« Après le déjeuner, la tente fut démontée. Nous nous approchâmes de nos chameaux, là où ils étaient couchés en cercle, sellés et chargés, chacun tenu court par un esclave qui avait le pied sur la patte avant repliée. Le timbalier, attendant à côté d'Ibn Dakhil qui commandait la garde du corps, fit entendre sept ou huit roulements de tambour, et tout s'immobilisa. Nous regardions Fayçal. Il se leva de son tapis, sur lequel il disait un dernier mot à Abd el-Kérim, prit en main les pommeaux de sa selle, mit le genou sur le côté et dit à voix haute : "Faites de Dieu votre agent." L'esclave relâcha le chameau, qui se dressa. Quand il fut sur ses pieds, Fayçal passa son autre jambe sur son dos, tira sous lui ses robes et son manteau d'un geste ample du bras, et s'installa en selle.

« Au moment où son chameau avait bougé, nous avions bondi vers les nôtres, et la foule entière se leva ensemble, certaines des bêtes mugissant, mais la plupart tranquilles, comme devrait l'être une chamelle bien dressée. Seul un animal jeune, mâle ou insuffisamment entraîné, grommellerait en route, et un Bédouin digne de ce nom n'en montait pas de tels puisque, de nuit ou lors d'attaques surprises, le bruit pourrait trahir leur présence. Les chameaux firent

leurs premiers pas abrupts et nous, les cavaliers, dûmes en hâte nous accrocher les jambes aux arçons de devant, et tirer sur les rênes pour modérer l'allure. Nous regardâmes alors où se trouvait Fayçal : nous fîmes à petits coups tourner la tête de nos montures, et appuyâmes de nos pieds nus sur leurs épaules jusqu'à ce qu'elles s'alignent à côté de lui. Ibn Dakhil s'avança et, après un coup d'oeil jeté aux alentours et dans la direction de la marche, il donna aux Ageyl l'ordre bref de se déployer en ailes, à notre droite et à notre gauche, sur deux ou trois cents mètres, chameau contre chameau marchant en ligne, autant que les accidents du terrain le permettaient. La manœuvre fut proprement exécutée[1]. »

Tous les Bédouins se précipitent sur leurs montures entraînées à ne pas mugir afin de rester indécelables durant les raids nocturnes. Les Ageyl, citadins du Nedj, forment la garde. Éduqués, catholiques, ces jeunes de seize à vingt ans, parfois maniérés, connaissent les routes du désert que leurs pères, négociants, empruntent depuis toujours. Pour l'heure, déployés en lignes de front de trois cents mètres sur les ailes, ils se lancent, de gauche à droite et de droite à gauche, des chants stridents, composés en marchant par les poètes de chaque aile, qui rugissent sous leurs bannières cramoisies et dans le roulement des tambours.

Ayant rattrapé l'armée sur un cheval poussif, Newcombe, le visage rouge et pelé, est présenté par Lawrence à Fayçal, au moment où la caravane aborde Ghowashïa, chétive palmeraie à l'orée d'un vaste champ de lave. Puis, dévalant une falaise de sable aux pentes abruptes, la caravane débouche sur une large vallée tapissée de galets arrondis : c'est Semna. Là, Fayçal arrête sa chamelle ; on s'installe sur le tapis autour d'un café. De ce paisible village aux huttes de roseaux éparpillées dans les bosquets de palmiers, Fayçal expédie des courriers à tous les chefs de tribu pour leur annoncer son arrivée prochaine à Wejh. Dans cette nuit du 18 janvier à Semna, des milliers de feux de bivouacs éclairent la plaine. Chaque Bédouin peut se dire avec fierté : « Nous ne sommes plus des Arabes mais un peuple. » Le 20, la caravane traverse une dépression, que borde une pente de graviers noirs s'étendant jusqu'à la mer à huit milles vers l'ouest. C'est le grand

1. *Les Sept Piliers de la sagesse*, Gallimard, 1992, p. 202.

delta (à sec) du Wadi Hamdt, la plus grande vallée d'Arabie, large de quinze milles, surplombée par les collines jumelles du Djebel Raal.

« *Pleins d'attente, nous descendîmes les pentes de gravier sur lesquelles les touffes d'herbe devenaient de plus en plus fréquentes, jusqu'à ce que nous entrions à trois heures dans le Wadi lui-même. Il s'avéra être un lit d'un mille de large environ, rempli de massifs de buissons d'asla autour desquels s'accrochaient des monticules sablonneux de quelques pieds de haut chacun. Leur sable n'était pas pur, mais couturé de lignes d'argile sèche et cassante, dernière indication de vieux niveaux de crues. Ces lignes divisaient nettement les tertres en couches pourries de boue salée, s'écaillant, si bien que nos chameaux s'enfonçaient jusqu'aux boulets avec un craquement comme celui d'une pâtisserie qu'on brise. La poussière s'élevait en nuages épais, encore épaissis par la lumière solaire qu'ils retenaient ; car l'air mort du creux était éblouissant. Les hommes, derrière, ne pouvaient pas voir où ils allaient, ce qui rendait leur marche difficile, tandis que les monticules se rapprochaient les uns des autres, et que le lit de la rivière se fendait en un labyrinthe de canaux peu profonds, le travail de crues partielles année après année. Avant que nous n'atteignions le milieu de la vallée, tout était recouvert de taillis qui poussaient latéralement des tertres et s'entrelaçaient par leurs brindilles emmêlées, aussi sèches, poussiéreuses et cassantes que de vieux os. Remontant les franges de nos fastueuses sacoches de selle, pour qu'elles ne soient pas arrachées par les buissons, serrant nos manteaux sur nos vêtements, penchant la tête pour nous protéger les yeux, nous fonçâmes au milieu comme une tempête parmi des roseaux. La poussière était aveuglante et étouffante, et le bris des branches, les grommellements des chameaux, les cris et les rires des hommes en faisaient une aventure rare*[1]. »

Au pied du Djebel Raal, au nord-ouest d'une immense plaine de sable et de silex, les méharistes assoiffés découvrent les mares de crue de l'Abou Zereibat où, après la longue marche, il est doux d'aller patauger (voir carte p. II). Puis, après la détente, dans la nuit d'encre sans lune, de blanches écharpes de brouillard submergent les tentes. Lawrence dit au vieil Aouda : « Ce n'est pas une armée, c'est un monde

1. *Les Sept Piliers de la sagesse*, Gallimard, 1992, p. 217.

qui va à Wejh. » Ce soir-là arrive le chérif Nassir auquel Fayçal réserve l'accueil le plus chaleureux. Frère de l'émir de Médine, Nassir est un chiite, fidèle de Kerbala, qui vient au second rang, juste après les émirs de La Mecque. Précurseur et courageux, cet homme de vingt-sept ans a été l'un des premiers à lever la bannière de la révolte arabe.

La prise de Wejh (25 janvier 1917)

Mais l'armée de Fayçal a pris beaucoup de retard. Le 23 janvier, elle quitte Abou Zereibat et parcourt les cinquante derniers milles sans nourriture, avec seulement un demi-gallon d'eau. Les Bédouins avancent à six milles à l'heure et franchissent les dernières crêtes sans tirer un coup de feu (voir carte p. II). Dans le port de Wejh, l'amiral Rosslyn Wemyss s'impatiente. Finalement, il décide le débarquement des troupes. Appuyés par les canons de marine, les cinq cent cinquante combattants arabes occupent rapidement le nord de la ville de Wejh et forcent les deux cents fantassins turcs à abandonner précipitamment toutes leurs positions défensives. Lorsque les Bédouins de Fayçal parviennent à Wejh, la ville est déjà prise. Certaines tribus arabes, notamment les Bishas, se livrent alors au pillage de quartiers entiers, saccageant les boutiques égyptiennes, fracassant portes et armoires, éventrant chaque matelas à la recherche de trésors cachés. Pendant ce temps, Lawrence rencontre le capitaine William H.D. Boyle qui lui apprend que la garnison turque de Wejh a fui vers l'est, avec l'espoir, sans doute, de gagner le chemin de fer du Hedjaz. En se rendant auprès du commandant Vickery, il est informé des conditions du siège. Il apprend notamment que le combat a fait une vingtaine de tués parmi les Arabes. Cette nouvelle l'attriste profondément : pour Lawrence, la mort de chacun des siens est un drame personnel. Dans son esprit, tout combat doit être engagé avec le souci premier du risque en pertes humaines.

Lawrence se rend alors au Caire pour faire le point et recevoir à la fois des ordres et des armes, notamment ces canons de montagne qui lui manquent cruellement. L'armée britannique n'en possède pas mais le colonel Brémond dispose, à Suez, de quelques excellents 65 Schneider servis par des canonniers algériens. Cependant, il refuse de les prêter, par crainte de voir l'armée arabe prendre trop de pouvoir.

Les canons resteront donc inactifs pendant un an à Suez. Cette attitude témoignera de la méfiance française à l'égard de Lawrence, ce dangereux « arabomane ». Si le colonel Brémond ne prête pas ses canons, il propose toutefois ses idées. Selon lui, une brigade anglo-française pourrait enlever le port d'Akaba, puis remonter le Wadi Itm, dont le cours encaissé monte d'Akaba vers la grande passe de Nagb el-Shtar, avant de redescendre le plateau de Maan vers la plaine rouge de Gouweira (voir carte p. VI). Elle s'emparerait ensuite de la forte garnison turque de Maan, qui contrôle le trafic vers le sud. Si Lawrence est convaincu qu'il faut prendre Akaba, il ne croit pas à une attaque venant de la mer, en raison du feu plongeant dont disposent les Turcs du haut des collines qui dominent le port. Seule une offensive de l'armée bédouine descendant le Wadi Itm sur les arrières d'Akaba aurait des chances de réussite. Quelques jours plus tard, le plan de Brémond présenté à Fayçal par le colonel n'a guère plus de succès. Le chérif de La Mecque lui montre aisément les difficultés d'approvisionnement de la route Akaba-Maan.

Premier raid contre le chemin de fer du Hedjaz (10 mars au 14 avril 1917)

Durant tout le mois de février, Fayçal et Lawrence préparent à Wejh le grand mouvement vers Akaba. Ils doivent d'abord convaincre et enrôler les chefs des tribus des territoires qu'ils traverseront. Grâce au charme de prédicateur déployé par Fayçal, Nouri Shaalan, l'émir des tribus Ruwalla et des Shéarat, l'un des plus puissants princes du désert, est acquis à la cause. Même s'il entretient des relations commerciales avec les Turcs, à Damas ou à Bagdad, il autorise Fayçal à emprunter ses routes et à circuler librement dans la vallée du Sirhan, nécessaire pour atteindre les tentes des Howeitat de l'Est, les Abou Tayi (voir cartes p. III et IV). Seule l'aide de leur chef Aouda permettra de prendre aux garnisons turques les collines situées entre Maan et Akaba. En février, les routes menant à Wejh fourmillent d'envoyés qui viennent s'asseoir sur le tapis de Fayçal pour lui baiser la main en signe d'allégeance et prêter serment sur le Coran. Depuis déjà deux ans, Fayçal a établi son autorité sur les nomades éparpillés dans le désert de Médine à Damas. Sa patience et son savoir ont éteint les

querelles de sang qui agitaient les tribus. En ce mois de février 1917, les Arabes sont enfin rassemblés en un mouvement national cohérent et prêt à l'action.

Le 17 février, une dépêche urgente de Clayton annonce que l'état-major allemand à Constantinople, craignant d'être encerclé par l'armée arabe déjà parvenue à Wejh, a ordonné l'évacuation de Médine. Dès qu'ils apprennent cette nouvelle, Fayçal et Lawrence décident de désorganiser l'évacuation de Médine vers Damas en minant la voie de chemin de fer. La section cible qui semble la plus propice à un raid traverse les montagnes sauvages du Wadi Aïs où Abdullah a établi ses tentes. Malgré une crise de furonculose, Lawrence se met en route vers l'est, le 3 mars, accompagné d'une dizaine de méharistes. Le 11, la petite caravane atteint la grande mare d'Abou Zereibat, traverse le delta de Hamdt puis longe une plaine couverte de coloquintes d'où surgissent, à quinze kilomètres vers le nord-est, les deux étranges pics volcaniques appelés Sukhur. Après l'escalade de corniches de pierres rugueuses entre des pans inclinés de roches rouges gravées d'inscriptions tribales anciennes, Lawrence débouche dans une vaste vallée boisée et montante. Au sommet de celle-ci, il emprunte de nouveaux sentiers à flanc de montagnes aux marches polies par les années, qui l'obligent à marcher devant le chameau, puis d'autres vallées tourmentées, d'autres zigzags rocheux jusqu'au Wadi Hanbag, un affluent du Wadi Hamdt, orienté du sud au nord. Le lit blanc est joliment tapissé, au bas des pentes sableuses, par une herbe verte et des graminées dont les chameaux font leurs délices. Une fois la vallée traversée, il parvient sur les rives d'un nouvel affluent orienté vers l'est, le Wadi Khitan, surplombé au nord par le Djidhwa, un djebel de granit rouge escarpé. Durant ce bivouac, Lawrence est pris d'une forte fièvre, causée par les crises de dysenterie qui le tourmentent depuis le départ. Pendant qu'il se repose, un coup de feu éclate. Éveillé par un Ageyl, il est prié de rendre la justice dans une querelle entre tribus. Il est conduit près d'un homme étendu, la tempe transpercée par une balle. Le coupable est Hamed le Maure et les Ageyl réclament le sang pour le sang. Lawrence, désespéré mais contraint de rendre la justice, conduit Hamed à l'écart dans un ravin proche et, tremblant d'émotion et de fièvre, lui tire une balle dans la poitrine.

Le lendemain à l'aube, Lawrence reprend la route vers le Wadi Amq qu'il traverse pour attaquer une rampe, sorte d'escalier naturel de granit

qui monte vers l'est. La piste, exécrable, débouche dans le Wadi Marakh entourée de montagnes de mille cinq cents mètres formées de lave bleue. Exténué par l'air étouffant, il s'effondre dans l'ombre d'un bosquet d'épineux. Les yeux enflammés, le visage brûlant, la gorge trop sèche pour parler, il respire par la bouche en haletant. Les chameaux ayant, jusqu'à la nuit, brouté les touffes d'herbe tendre, viennent s'allonger près de lui. Bien nourri d'une gazelle abattue par ses hommes, Lawrence reprend la piste douloureuse qui remonte un flot de lave. Le 13 mars, la caravane tourne à l'est pour franchir le Wadi Gara. Cette vallée bombée en son centre par le retrait des laves solidifiées est séparée des collines par un large fossé, utile déversoir en cas d'orage. Rendue instable et dangereuse en raison des nombreux fragments de roches éparpillés, cette piste est interdite de nuit, sous peine d'estropier les bêtes. Plus loin, apparaissent des paysages volcaniques de cratères, de cendres noires, de scories, de champs de lave entrecoupés d'herbe luxuriante. Après une nuit peuplée de cauchemars, Lawrence encore fiévreux se remet en selle au matin jusqu'à la crête, puis bifurque de quatre-vingt-dix degrés à droite dans une vallée latérale descendante, le Wadi Nourmiya, au sol couvert de lave. Il y a là des pelouses parsemées de fleurs, tranchant sur les veines bleutées de la lave. Mais ici la lave est formée de mille-feuilles de roches métallifères coupantes comme des couteaux.

Le large bassin du Wadi Aïs est enfin atteint le 14 à Tleih, où la caravane s'arrête pour son dernier bivouac. Toujours souffrant, Lawrence parvient le lendemain au puits d'Abou Markha, où Abdullah arrive justement de son camp de Bir el-Hamri. Il expose alors à Abdullah le plan arrêté avec les Anglais et Fayçal, qui consiste à attaquer le plus vite possible la voie de chemin de fer, afin d'isoler Médine. Après avoir délivré son message, il s'écroule sous une tente, où il restera allongé dix jours. C'est l'occasion pour lui de réfléchir à la révolte arabe, ce que l'action journalière ne lui a pas permis jusqu'ici. À Oxford, il s'était intéressé à la stratégie militaire, avait parcouru les œuvres de Napoléon, Clausewitz et Foch, en retenant les aspects métaphysiques de la guerre. Au cours d'un de ces accès de fièvre où baignant dans la sueur il chasse les nuages de mouches, il s'interroge sur l'utilité de la prise de Médine. La guerre du Hedjaz n'est-elle pas gagnée dès lors que les Arabes occupent les montagnes situées entre Wejh et Akaba ? Tant que les Turcs seront bloqués dans Médine, ils resteront inoffensifs. La doctrine

de la guerre arabe s'échafaude lentement dans son esprit bercé par le bruit des bêtes autour de sa tente…

« Les coups de feu distants avaient crû et s'étaient liés en longues volées irrégulières. Elles cessèrent. Je tendis l'oreille aux autres sons qui, je le savais, suivraient. Assurément, un bruissement comme une robe traînée sur les pierres traversa le silence, autour des minces parois de ma tente. Une pause, pendant que les méharistes s'arrêtaient, puis le tapotement pâteux des cannes sur la base épaisse du cou des bêtes pour les faire s'agenouiller.

« Elles s'agenouillaient sans bruit, et je marquai le temps de mémoire : d'abord l'hésitation, quand les chameaux regardant vers le bas tâtaient le sol d'un pied pour trouver un endroit mou ; ensuite le son mat, étouffé, et la soudaine expiration comme ils tombaient à genoux, puisque cette troupe venait de loin et qu'ils étaient fatigués ; puis le frottement de pieds quand ils pliaient les pattes arrière, et le balancement comme ils oscillaient de côté et d'autre, poussant avec leurs genoux qu'ils enterraient dans le sous-sol plus frais, sous les cailloux brûlants, pendant que les cavaliers, avec un doux sautillement rapide de pieds nus, comme des oiseaux au sol, étaient d'office conduits au foyer à café, ou bien à la tente d'Abdullah, selon leur affaire. Les chameaux se reposeraient là, battant les galets de la queue avec inquiétude, jusqu'à ce que leurs maîtres soient libres de prendre soin d'eux[1]*. »*

Convié un matin sous la tente d'apparat d'Abdullah, un endroit ombragé couvert de tapis épais et criards, Lawrence trouve le chérif s'amusant avec le bouffon de la cour. Profitant de l'arrivée de Lawrence, le chef arabe prêche la bonne parole à l'intention des cheiks présents, opposant la servitude passée à la liberté qui sera au bout de leur route.

Les jours suivants, sa furonculose s'étant aggravée, Lawrence dans une demi-somnolence se perd en réflexions stratégiques. Si les Turcs veulent défendre chaque mètre carré d'Arabie, il leur faudra six cent mille hommes pour faire face aux quelque cinquante mille Bédouins rangés ou prêts à se ranger sous l'étendard de la révolte arabe. Les irréguliers arabes offriront aux Turcs, hommes lents et méthodiques, la menace silencieuse d'un vaste désert. L'attaque surprise, le raid, sur

1. *Les Sept Piliers de la sagesse*, Gallimard, 1992, p. 266.

un point inattendu d'une portion déserte de voie sera préférable à une offensive de front contre les garnisons turques. Une telle tactique exige un réseau de renseignement parfait, ne laissant aucune place au hasard. Les tribus rebelles ont pour elles l'autonomie, la rapidité, la ruse, le temps et l'espace plutôt que la force d'impact et la puissance traditionnelle des armées. Au bout de huit jours, la fièvre de Lawrence tombe enfin, et il se souvient de la raison de son voyage : empêcher les Turcs d'évacuer Médine. Le camp d'Abdullah offre hommes, canons, mitrailleuses et explosifs. Chérif Shakir, le cousin d'Abdullah et commandant en second, réunit un détachement de vingt-cinq à trente hommes pour attaquer la gare d'Aba el-Naam.

Le 26 mars à 7 h 50, la caravane s'ébranle[1] en direction du nord, en descendant le cours du Wadi Aïs, et s'avance jusqu'à Bir el-Amri, étendue d'eau saumâtre que l'on atteint en milieu de matinée (voir carte p. IV). Les hommes campent sous un arbre entouré de fleurs, avant de quitter vers 16 heures le Wadi Aïs en bifurquant à quatre-vingt-dix degrés vers l'est, avec en vue sur la droite, le Djebel Serd. Le lendemain, levé à 5 h 35 du matin, Lawrence chemine sur des sentiers escarpés qui le mènent à un col encaissé suivi d'une descente abrupte dans le Wadi Toura qu'il atteint à 7 h 45. Cette plaine sablonneuse plantée d'arbres où l'abondance des mares attire ici beaucoup de tribus mène directement à Yenbo située au sud-ouest, à deux jours de chameau. Les méharistes remontent au contraire cet oued vers l'est pour déboucher, le 28, dans une plaine fertile et sauvage limitée par des collines surplombant le cours du Wadi Hamdt qui coule ici du sud vers le nord. Au-delà de l'oued, le long de sa rive droite, il aperçoit la voie ferrée du Hedjaz et la gare d'Aba el-Naam, à six kilomètres de là.

Lawrence, « l'émir dynamite »

Lawrence escalade la colline de pierre brûlée parsemée d'éclats rouges et scintillants. Une fourrure blanche semble couvrir la colline pour la protéger du vent froid venu de l'est. À plat ventre au sommet de la colline, à l'abri d'un pli rocheux, il peut apercevoir la voie ferrée à une

1. Raids contre la voie ferrée, *Bulletin arabe*, 13 mai 1917 ; dans *Dépêches secrètes d'Arabie*, Robert Laffont, 1992.

portée de fusil. À six kilomètres au sud, il reconnaît dans ses jumelles la gare d'Aba el-Naam, deux bâtisses entourées de tentes, environ trois cents soldats mais pas d'artillerie, ni de chameaux. Vers le nord, la voie franchit un grand pont de pierre formé d'une vingtaine d'arches, qui enjambe le Wadi Hamdt. Vers 16 heures, un train venant du sud s'arrête et repart en direction du nord. Le lendemain, le vent froid matinal chante dans les grands arbres qui entourent le camp en contrebas, faisant onduler les grandes touffes d'herbes rudes, les épineux à l'ombre épaisse, les tamaris, les genêts et des tapis de fleurs en abondance. Lawrence expédie des dynamiteurs au nord de la gare pour détruire les rails. À 17 heures, Shakir arrive avec le reste des trois cents chameaux et les deux mitrailleuses. Trois heures plus tard, Lawrence part avec un groupe d'Ateibah poser des charges entre Aba el-Naam et Istabl Antar, en un point qu'il atteint avant minuit. La mine, rapidement posée, fait exploser plusieurs portions de rails. De retour à l'aube auprès du gros de la troupe, il ordonne un feu nourri d'artillerie sur la gare qui entraîne la destruction des bâtiments, de la pompe et des wagons de produits inflammables. La locomotive, séparée des wagons, commence à s'ébranler vers le sud, roule sur les mines puis déraille. Peu après cependant, les Turcs parviennent à la remettre sur les rails et à rouler péniblement vers le sud. Pendant ce temps, les Turcs de la partie nord se sont rendus à Lawrence. Pour quarante-deux blessés et neuf tués côté turc, on ne compte qu'un seul blessé parmi les Arabes.

Les conséquences de ce premier raid ne tardent pas à apparaître. Tout le long de la ligne, les Turcs abandonnent les avant-postes et blockhaus isolés, pour concentrer leurs garnisons dans les gares. Le 30 mars, le rezzou revient vers Wadi Toura, Bir el-Amri et Abou Markha d'où Lawrence va lancer un second raid sur la voie ferrée, au nord d'Hedia. Avec quarante Juheinah et une mitrailleuse, il vise cette fois l'attaque d'un train à la mine. Parti le 2 avril, à l'aube, la caravane descend vers le nord le cours du Wadi Aïs, pour atteindre Al Murraba, où l'oued s'élargit en une petite plaine de toute beauté. Vers la mi-journée, le Wadi Aïs débouche dans une vaste plaine, parsemée de monticules peu élevés, qui forment les lits réunis du Wadi Aïs et du Wadi Hamdt, et de quelques autres oueds, pour atteindre El-Fersha dans la soirée du 3 mars. Parti à dos de chameau le 4 avril, à 5 heures du matin, Lawrence atteint vers midi le Wadi Hamdt, où la chaleur interdit la marche pieds nus dans le sable. Vers le sud, il devine le

Djebel Serd à travers un brouillard jaune qui se transforme en un épais nuage ocre. C'est bientôt une muraille rouge, de plus de cinq cents mètres de haut que le vent roule en grondant vers le bivouac. Des tourbillons secouent violemment hommes et chameaux. Lawrence raconte cet épisode dans les *Dépêches secrètes d'Arabie*[1] :

« Quand le nuage s'approcha, le vent (en provenance du nord-est qui nous avait brûlés) changea tout à coup, devint humide et d'un froid intense, en provenance du sud-ouest. Sa violence augmenta considérablement et la lumière du soleil disparut en même temps. L'air s'épaissit et devint d'un jaune ocre. Environ trois minutes plus tard, la muraille brune qui avançait (je pense qu'elle avait environ cinq cents mètres de haut) nous frappa et se révéla être une épaisse couche de poussière et de gros grains de sable qui se balançait et se retournait sur elle-même avec une force immense et se déplaçait en même temps vers l'est à une soixantaine de kilomètres à l'heure. Les tourbillonnements intérieurs de vent avaient l'effet le plus bizarre. Ils nous arrachaient nos manteaux, faisaient parfois décrire un tour complet à nos chameaux, et parfois les happaient dans un tourbillonnement général ; de gros buissons, des touffes d'herbe et de petits arbres étaient arrachés net avec leurs racines, au milieu du dense nuage que formait la terre qui les entourait. Ils étaient projetés contre nous, ou précipités par-dessus nos têtes, avec une violence parfois dangereuse. Nous ne fûmes jamais aveuglés – il fut toujours possible de voir à deux ou trois mètres autour de nous – mais il était dangereux de chercher à voir car on ne savait jamais si on allait recevoir un arbre en plein vol, une dégelée de petits cailloux ou une colonne de poussière. Ce haboub[2] *dura dix-huit minutes et cessa aussi soudainement qu'il avait commencé, tandis que nous, [...] et nos chameaux suffoquions dans la poussière et étions jaunis de la tête aux pieds, des torrents d'eau nous dégringolèrent dessus et nous ne fûmes bientôt plus que des statues de boue. Le vent fit volte-face vers le nord. La pluie qu'il chassa traversa nos manteaux et nous glaça complètement. À 15 heures nous avions traversé la plaine et pénétré dans la vallée aride de*

1. T. E. Lawrence, *Dépêches secrètes d'Arabie*, Robert Laffont, 1992.
2. *Haboub* : tohu-bohu.

l'O. Dhaiji qui coupe l'extrémité sud du Djebel Djindal, de la ligne de chemin de fer jusqu'à Hamdh. Au début, elle est assez large, sablonneuse et elle a des murs de rochers à pic. Nous continuâmes à monter jusqu'à 16 heures, abandonnâmes nos chameaux dans une vallée latérale et escaladâmes une colline afin de voir la ligne de chemin de fer. La colline était de roche nue et, à cause du froid humide qui nous engourdissait, le domestique Ateibah de Sultan el Abbud perdit le contrôle de lui-même, dégringola du haut d'une falaise et se fracassa le crâne. Ce fut notre seule perte pendant le voyage. »

Après dix-huit minutes de tempête de sable, suivie de trombes d'eau glacée, les méharistes ne sont plus que des statues de boue jaunâtre. Ils n'en continuent pas moins à marcher vers la voie ferrée qu'ils atteindront en soirée, au sud de la gare de Madharidji. Vers le kilomètre 1121, un emplacement semble se prêter à une embuscade, malgré la pluie qui ne cesse de tomber. Lawrence luttant contre le froid qui engourdit ses doigts parvient à poser une mine sous les rails, puis camoufle les traces de son passage dans le sable. Avec un peu de chance, les Turcs les prendront pour celles de leurs propres patrouilles. Tapi dans les rochers, il aperçoit un premier train venant de Hedia, mais il ne fait pas exploser la mine. Au même moment, une patrouille turque arrive de Madharidji. Elle inspecte les rails, grattant par moments le ballast, puis reçoit l'ordre de se replier. Les Bédouins, mal dissimulés dans leur *zariba*[1] sur la colline, viennent en effet d'être repérés par le chef de patrouille. Lawrence, pour tromper les Turcs (dont l'effectif atteint mille trois cents hommes entre Madharidji et Hedia), déplace ses hommes à l'abri d'une colline voisine. Vers 17 heures, il avance droit sur le kilomètre 1121, pour changer sa première mine qui n'a toujours pas explosé. Après avoir remplacé la charge défaillante, les Arabes font sauter plusieurs sections de rails entre eux et Madharidji, abattent une quantité de poteaux télégraphiques, puis, vers 19 h 30, regagnent au galop la plaine du Wadi Hamdt, pour atteindre El-Fersha, le 5 à midi. Le lendemain, vers 7 h 30 alors que Lawrence est en route pour Bir el-Amri, une forte explosion se fait entendre à l'est.

1. Abri de pierres.

Un train turc qui transportait trois cents soldats pour réparer les dégâts de la veille, a sauté au passage sur la mine. Pendant cinq jours, le trafic de Médine sera interrompu. Dans les dépêches à son quartier général[1], l'officier britannique dresse la liste des dommages occasionnés aux Turcs entre le 24 mars et le 6 avril 1917 :

En ce qui concerne les raids contre le chemin de fer, le capitaine Lawrence donne une liste approximative de ceux qui ont été effectués pendant son séjour du 24 mars au 6 avril 1917.

24 mars Boueir : 60 rails dynamités, télégraphe coupé.

25 mars Abou el-Naam : 25 rails dynamités, deux bâtiments de la gare et château d'eau sérieusement endommagés par tirs d'obus, sept wagons de transport, des réserves de bois et des tentes détruites par incendie, télégraphe coupé, locomotive et boggie endommagés.

27 mars Istabl Antar : 15 rails dynamités et télégraphe coupé.

29 mars Djedahah : 10 rails dynamités, télégraphe coupé, 5 Turcs tués.

31 mars Boueir : 5 rails dynamités, télégraphe coupé.

3 avril Hadiyah : 11 rails dynamités, télégraphe coupé.

5 avril Moudahrij : fait sauter 200 rails, pont de quatre arches détruit, télégraphe coupé.

6 avril Moudahrij : mine placée sous locomotive : temporairement mise hors d'usage.

6 avril Boueir : 22 rails coupés, ponceau sauté, télégraphe coupé.

Chaque nuit à partir du 7 avril, des dynamiteurs partis du camp d'Abdullah font exploser des sections de rails. Désormais isolés dans Médine où ils ont peu de réserves de vivres, les Turcs sont maintenant à la merci des Arabes. Mais les émirs, préférant éviter un assaut sur Médine pour des motifs religieux, attendront que la famine ait eu raison des Turcs. Au matin du 10 avril, après un adieu à Abdullah, Lawrence remonte le Wadi Tleih par où il était arrivé le 14 mars, mais en bifurquant à droite pour contourner par l'est les champs de lave. Il franchit le Wadi Gerara puis contourne par la droite les montagnes du Djebel Maran qui culminent à mille cinq cents mètres, avant d'entrer dans une étroite vallée, souvent balayée par les crues : le Wadi Osman. Au confluent de cet oued avec le Hamdt, des parois en falaise bordant

1. T. E. Lawrence, *Dépêches secrètes d'Arabie*, Robert Laffont, 1992.

des mares d'eau douce permettent un bain et quelque repos jusqu'au soir. À l'aube, le capitaine Lawrence, reprenant sa chevauchée vers l'ouest, traverse le Wadi Hamdt rempli d'une brume glacée et humide. Dans l'après-midi, comme les Juheinah faisaient une course de chameaux, l'un d'eux, culbutant un tas de pierres, fait une chute et se brise l'avant-bras. Bien ligaturé par Mohamed, le jeune Bédouin continue sans broncher, en prenant un air parfaitement désinvolte. Les membres brisés sont pour les Bédouins monnaie courante et leur résistance à la douleur surprend les Européens. Un jour, au camp de Wadi Aïs, Lawrence a trouvé gisant sous une tente un jeune Bédouin dont l'avant-bras s'était ressoudé de travers. Pour y remédier, le courageux jeune homme avait creusé la chair et dénudé l'os avec son couteau. Il l'avait cassé à nouveau et redressé convenablement.

Le 14 avril, toute la petite troupe est heureuse d'apercevoir enfin la mer et le port de Wejh. Les Bédouins sont enclin à la plaisanterie et jouissent volontiers de l'instant. Gloutons, mendiant le tabac, racontant volontiers des histoires obscènes, qu'ils substituent aux véritables et rares relations avec le beau sexe, ils succomberaient vite aux jouissances s'ils étaient plongés dans le monde civilisé des Européens.

Aouda

À Wejh, où le capitaine Lawrence retrouve Fayçal, tout respire la plus grande activité. Un nouveau chef arabe, Aouda, rejoint Fayçal et Lawrence. Grand, le visage passionné et tragique, il personnifie le guerrier, au côté de Fayçal le prophète. Son habit de coton blanc, le chapeau de mossoul rouge couvrant ses cheveux noirs le font paraître moins âgé que ses cinquante ans. Son nez puissamment busqué, ses yeux noirs éloquents, sa barbe taillée en pointe en font l'archétype du chef de tribu du Hedjaz. Marié vingt-huit fois, blessé treize fois, ayant tué soixante-quinze hommes au combat, Arabes ou Turcs, il passe pour le guerrier le plus valeureux du désert. En conduisant des rezzous jusqu'à Alep et Bassorah, il s'est acquis une renommée dans nombre de tribus. Vivant sa vie comme une saga héroïque, il en chante volontiers les récits épiques d'une voix profonde et véhémente. Parfois, malgré sa bienveillance naturelle, Aouda se laisse aller à des contes épouvantables sur la vie privée de ses invités ou de ses amis.

Après cette rencontre, Lawrence fait le point avec Joyce sur les actions à engager contre les Turcs. Il expose ses nouvelles idées, conçues pendant sa longue fièvre chez Abdullah. Incapables de mener des attaques concentrées, les forces irrégulières arabes doivent s'en prendre aux points faibles de l'ennemi. Dispersées, mobiles, rapides, elles doivent opérer des coups de main aux endroits les plus imprévus, puis se fondre aussitôt dans le désert où les Turcs n'osent pas s'aventurer. Harceler la voie de chemin de fer et forcer ainsi l'adversaire à mobiliser de forts contingents pour la défense et la réparation de la voie, telles sont les nouvelles missions de l'armée arabe. Prendre Médine n'en vaut plus la peine car les Turcs y sont isolés et inoffensifs. Pour entrer en campagne et illustrer cette nouvelle approche, Lawrence imagine un vaste mouvement tournant qui amènera, par le nord-est, l'armée bédouine au port d'Akaba. Les Arabes emprunteront donc une route totalement imprévue, passant (voir carte p. II) par Maan, la première grande gare sur la voie ferrée allant de Médine à Damas. Pour traverser la plaine de Maan, occupée par une garnison turque, il faudra l'aide des clans locaux, ce qu'Aouda croit possible. La chute de Maan et le passage incognito de l'armée arabe au sud de cette ville commanderont la chute d'Akaba. Mais avant d'atteindre cet ultime objectif, une route de six cent milles dans le désert reste à parcourir.

QUATRIÈME PARTIE

Vers Akaba
(7 mai-6 juin 1917)

La longue marche de Wejh au Sirhan

Au début de mai 1917, les troupes britanniques quittent les positions du canal, et poussent jusqu'à Gaza et Beersheba. Au même moment, cinq cents Bédouins se préparent à s'élancer dans le désert oriental pour attaquer Akaba sous la responsabilité technique de Lawrence, Fayçal restant à Wejh (voir carte p. II). Si cette opération réussit, le port pourrait constituer une base arrière indispensable au succès de la rébellion arabe et à l'avancée des troupes britanniques. La prise d'Akaba, sur l'arrière de leur flanc droit, permettra aux soldats de Sa Majesté de couvrir El Arish et Suez. Elle ouvrira aux Arabes la route du Sinaï, point de jonction indispensable avec sir Archibald Murray. Ce dernier, alors définitivement convaincu de l'importance de la révolte, n'hésitera plus à fournir vivres, argent, canons et conseillers militaires. De leur côté, les Français suivent la ligne définie par le colonel Brémond : occuper par la mer Akaba, dernier port aux mains des Turcs dans la mer Rouge, avec une force anglo-française appuyée par la marine. Cette armée devra remonter le Wadi Itm et s'emparer de Maan, pour arriver à Damas avant les Arabes. Lawrence avait facilement battu en brèche cette stratégie en soulignant l'impossibilité pour les soldats occidentaux, lourdement armés, d'escalader les falaises d'Akaba sous les tirs plongeants des garnisons turques. Il était donc bien décidé à arriver à Damas avant le colonel français.

Le 9 mai 1917, la longue caravane des guerriers arabes s'ébranle sous la conduite du chérif de Médine, Nassir, chef bon et volontaire malgré son âge mûr et les fatigues qu'il avait récemment accumulées en restant toujours à l'avant-garde. Amer, le chérif Nassir qui combat depuis deux ans à l'avant-garde de Fayçal regrette sa maison de Médine, où se vautrent aujourd'hui les Turcs, et se demande pourquoi le destin lui a réservé cette vie de chien errant. Aouda et ses hommes sont du voyage ainsi qu'un Damascène du nom de Nessib el-Bekri que Fayçal a choisi pour faciliter le contact avec les peuples de Syrie. Les tribus rencontrées

seront recrutées en route grâce à un trésor de vingt mille livres représentant un fardeau de quatre quintaux d'or répartis sur plusieurs chameaux. Cheik Youssouf, chargé des vivres, a donné à chacun quarante-cinq livres de farine pour six semaines. Quatorze chameaux de bât acheminent une réserve de quatorze livres par homme et six autres transportent la gélinite, l'explosif destiné aux rails, aux trains et aux ponts. Aux Ageyl de Lawrence – notamment Mukheimer et Ali – se sont joints Mohamed et Gassim, un hors-la-loi ambitieux, trouvé errant dans le désert après qu'il eut assassiné un collecteur d'impôts turc.

La caravane atteint, le 10 mai, l'oasis d'El Kurr, sous un ciel constellé d'étoiles. Le lendemain, au petit jour, elle chemine lentement entre les rocs nus entourés de sable blanc. Si son avancée est lente, c'est pour laisser aux chameaux le temps de paître avant le désert qui les attend. Les vagues de chaleur réverbérées par les parois lisses provoquent des étourdissements tels qu'à 2 heures les hommes forment des tentes avec des couvertures et le feuillage des arbres afin de s'abriter du soleil accablant. El Kurr apparaît soudain comme un vert jardin d'Éden, parsemé de sources et de palmeraies, au détour d'une colline rougeâtre. Tout autour poussent des plants de tabac, dans les jardins en terrasses arrosés par des rigoles d'argile. Le vieil Arabe du village, qui vide chaque soir les bassines d'eau claire tirées du puits, habite une hutte de broussaille et se contente de peu. Il achète une nouvelle chemise chaque année avec son tabac et vend des légumes aux caravanes de passage.

Le lendemain, les hommes ont repris la route du désert. À la tête de la caravane, Aouda chante une mélopée psalmodiée sur trois notes graves et sa voix puissante résonne sur les murs de grès que la lune éclaire de taches rouges. Le jour suivant à 5 heures, on remonte en selle pour gravir en zigzag un mauvais sentier de chèvres, jusqu'à un plateau surplombant une vallée de galets blancs, avant d'arriver à Abou Raga. L'infortuné Lawrence goûte peu le paysage, tant son corps est endolori par les furoncles. Le 15 mai, la troupe quitte Abou Raga pour remonter une vallée secondaire vers la plaine de Shegg. La piste serpente entre des piles de grès rouge dont la base est si érodée par le vent qu'elles semblent prêtes à s'écrouler au premier contact. Un peu plus loin sur la route, les Bédouins rencontrent un Anglais à la barbe hirsute, le capitaine du génie H. S. Hornby, membre du British Camel Corps, qui revient d'un raid de démolition sur la voie ferrée

du Hedjaz. Avec son mentor, S. F. Newcombe, il est chargé de perturber le trafic ferroviaire en menant « une série constante de petits dégâts ». En mars dernier, les deux hommes ont mené sept opérations le long du chemin de fer, en détruisant deux mille cinq cents mètres de voie ferrée. Grâce à leur efficacité, ils ont acquis une solide réputation parmi les Bédouins. Ces derniers racontent même, en plaisantant, que Newcombe dort la tête sur les rails et que Hornby les arrache avec ses dents quand la mine rate. À eux deux, ils donnent de la besogne à quatre ou cinq bataillons turcs.

Au bout de quelques jours, le terrain s'encombre peu à peu de champs de blocs de basalte empilés et de rocs labyrinthiques à travers lesquels Aouda guide la petite troupe avec une parfaite sûreté. Par endroits, apparaissent des cratères d'âge ancien, d'où jaillissent pétrifiées des coulées de basalte, incrustées de bulles, dont la couleur passe du bleu au gris :

« Au bout d'un moment, le grès rouge surgit de nouveau en cheminées folles d'où les couches plus dures se projetaient, tranchantes comme des couteaux, en saillies aplaties débordant du rocher doux et friable. Enfin, ces ruines de grès devinrent nombreuses, comme la veille, et se tinrent groupées de part et d'autre de notre route, formant les mêmes carreaux damés de lumière et d'ombre. À nouveau, nous nous émerveillâmes de la sûreté avec laquelle Aouda guidait notre petit groupe parmi les rocs labyrinthiques.

« Ceux-ci disparurent, et nous pénétrâmes à nouveau en terrain volcanique. De petits cratères pustuleux s'y trouvaient, souvent par deux ou trois, et il en partait des épines de basalte montant et brisé qui redescendaient comme des digues désordonnées de l'autre côté des crêtes dénudées. Cependant ces cratères semblaient vieux, pas acérés et bien tenus comme ceux de Ras Gara, près de Wadi Aïs, mais usés et dégradés, parfois jusqu'au niveau du sol, par une grande baie qui s'ouvrait sur leur creux central. Le basalte qui en coulait était une roche grossière, pleine de bulles, comme la dolérite syrienne. Les vents chargés de sable avaient érodé ses surfaces exposées, leur donnant une douceur grêlée comme de la peau d'orange, et le soleil avait décoloré son bleu en un gris sans espoir.

« Entre les cratères, le basalte était parsemé de petits tétraèdres, aux angles poncés et arrondis, pierre serrée contre pierre comme des

tessères sur un lit de boue jaune rosé. Le constant passage des chameaux laissait sur de tels plateaux des traces très nettes, puisque leur pas lourd repoussait les blocs de chaque côté de la piste, et que la fine boue des temps humides s'était coulée dans ces creux et formait maintenant des incrustations pâles sur le bleu. Durant des centaines de mètres, des chemins moins fréquentés ressemblaient à d'étroites échelles traversant les champs de pierre, car la marque de chaque pas était remplie de boue jaune clair, et il restait des arêtes ou des barres de pierre bleu-gris entre chaque empreinte. Ce pavage étendu devait faire place à un champ de scories de basalte d'un noir de jais, solides comme du ciment dans la boue cuite par le soleil, et ensuite à une vallée de doux sable noir, avec de nouveaux promontoires de grès érodé surgissant soit de cette noirceur, soit des vagues de grains rouges et jaunes que le vent avait tirés de leur propre délabrement[1]. »

C'est avec prudence que les chameaux harassés cherchent leur chemin entre les rocs brûlés. Le 19 mai, Lawrence atteint Wadi Diraa, après une longue descente depuis les corniches de basalte bleu-noir jusqu'au fond sableux de l'oued où, d'ailleurs, des boîtes de sardines attestent le passage de Newcombe et de Hornby. Quelques mares limpides permettent de remplir gourdes et estomacs, avant le grand élan vers Fedjr. Mais la pâture sèche du pays Billi a amené la gale parmi les bêtes et, sans médicaments, hormis les applications de beurre, les chameaux risquent de périr. En fin d'après-midi, les Bédouins aperçoivent enfin le chemin de fer du Hedjaz. Tout est paisible ; ils ne voient ni patrouilles turques montées sur leurs mules, ni draisines armées de mitrailleuses. Seul un blockhaus en ruine émergeant d'un massif de graminées luxuriantes témoigne de la guerre. C'est l'occasion de placer des charges de coton poudre sous les rails et de montrer ainsi à Aouda qui ne le connaît pas encore l'effet puissant de la dynamite. Puis, dans le soir qui s'épaissit, la caravane s'éloigne vers l'est de la voie. Au matin du 20, levé avant 4 heures, Aouda s'élance vers le nord-est pour atteindre Abou Arad, premier point d'entrée dans le Wadi Fedjr qui déroule son cours pendant cent milles jusqu'à Nebkh, au Sirhan. Lawrence empruntera souvent dans ses raids ultérieurs cette fameuse vallée du Sirhan qui s'étend selon une ligne sud-est – nord-ouest, depuis Arfadja jusqu'à Azrak, et qui

1. *Les Sept Piliers de la sagesse*, Gallimard, 1992, p. 342.

permettra, au prix d'un vaste mouvement tournant dans le désert de l'est, de prendre par surprise les postes turcs d'Amman et de Deraa (voir carte p. II). Après Fedjr et son puits, commence la traversée du Nefudh, le désert de sable de l'Arabie du Nord :

« Les Bédouins Fedjr, dont c'était la propriété, appelaient notre plaine El-Houl, parce qu'elle était désolée ; et aujourd'hui nous y avancions sans voir signe de vie ; pas de traces de gazelle, pas de lézard, pas de terrier de rat, pas même d'oiseau. Nous nous y sentions nous-mêmes minuscules, et notre marche insistante à travers son immensité représentait le surplace ou l'immobilité d'un effort vain. Les seuls sons étaient les échos creux, comme la fermeture de dalles sur des lieux voûtés, produits par les plaques de pierre pourrie quand elles basculaient les unes sur les autres sous les pieds de nos chameaux, et le bruissement faible mais perçant du sable lorsqu'il rampait lentement vers l'ouest devant le vent chaud sur le grès usé, sous les coiffes plus dures en surplomb qui donnaient à chaque rocher son aspect érodé, en pelure d'orange.

« C'était un vent haletant, avec le goût de fournaise qu'on rencontrait parfois en Égypte quand le khamsin arrivait, et, comme le jour continuait son cours et que le soleil montait dans le ciel, il devint plus fort, plus imprégné de la poussière du Nefudh, le grand désert de sable de l'Arabie du Nord, proche de nous par là-bas, mais invisible dans la brume de chaleur. À midi, le vent soufflait en demi-tempête, si sec que nos lèvres ratatinées se crevassaient, et que la peau de nos visages se fendait, pendant que nos paupières, devenues granuleuses, semblaient se rétracter et dénuder nos yeux rétrécis. Les Arabes tiraient leur couvre-tête serré sur le nez et étendaient les plis frontaux vers l'avant comme des visières, avec seulement une fente de vision étroite, battant mollement.

« Au prix de cette suffocation, ils gardaient leur chair intacte, car ils craignaient les particules de sable qui rongeraient les gerçures, en faisant une douloureuse blessure ouverte ; mais, pour ma part, je prenais toujours un certain plaisir à un khamsin, car son tourment paraissait combattre l'humanité avec une malveillance consciente et organisée, et il était agréable de l'affronter si directement, défiant sa force et surmontant sa démesure. Il y avait aussi du plaisir dans les gouttes de sueur salée qui descendaient une à

une la longue mèche sur mon front et tombaient comme de l'eau glacée sur ma joue. Au début, je jouai à les attraper dans ma bouche ; mais, comme nous nous enfoncions plus loin dans le désert et que les heures passaient, le vent se renforça, plus chargé de poussière, plus terrible de chaleur. Toute apparence de lutte amicale disparut. Le pas de mon chameau suffisait à faire croître l'irritation des vagues étouffantes dont la sécheresse me fendait la peau et rendait ma gorge si douloureuse que, pendant trois jours par la suite, je ne pus guère manger notre pain épais. Quand le soir arriva enfin sur nous, je fus satisfait que mon visage brûlé sentît encore l'air différent et plus doux des ténèbres[1]. »

Après une chevauchée de 50 milles, la caravane s'arrête dans le lit du Seil Abou Arad, où les chameaux broutent quelques herbes sèches, avant de s'endormir, harassés. Elle descend le lit broussailleux du Wadi Fedjr pour atteindre enfin son puits à midi. Le 22 mai, elle parvient en soirée à Abou Adjadj. À partir de ce point, quittant le Wadi Fedjr, elle oblique au nord pour joindre directement Arfadja, dans le Sirhan :

« *Aussi nous continuâmes sagement notre route, sur du sable monotone et scintillant, et sur ces étendues pires, "Giaan", de boue polie, presque aussi blanches et lisses que du papier couché, souvent de milles carrés entiers. Elles renvoyaient le feu du soleil sur nos visages avec une ardeur vitreuse, si bien que nous avancions avec sa lumière qui faisait pleuvoir des flèches directement sur nos têtes et sa réflexion qui rebondissait du sol à travers nos paupières insuffisantes. Ce n'était pas une pression constante mais une douleur qui baissait et montait ; à un moment s'amoncelant jusqu'à ce que nous défaillissions presque, puis s'abaissant fraîchement, dans un instant de fausse ombre traversant la rétine comme une toile d'araignée noire : cela nous donnait un moment de répit pour emmagasiner une nouvelle capacité de souffrance, comme la lutte pour remonter à la surface d'un homme qui se noie.* »

1. *Les Sept Piliers de la sagesse*, Gallimard, 1992, p. 350.

Un sauvetage héroïque

Dans la journée, Lawrence remarque l'absence d'un de ses hommes, le dénommé Gassim. Conduite en main par un Howeitat, sa monture est bien là, mais sans cavalier. Le fusil et les sacoches de vivres pendent encore à la selle. Le malheureux s'est probablement écarté de la caravane, puis s'est perdu dans la brume, sur ce terrain caillouteux qui ne laisse aucune trace. Aurait-il succombé au sommeil, juché sur son chameau ? Serait-il tombé puis resté évanoui sur le sol brûlant ? À moins qu'il n'ait été victime d'un règlement de comptes tribal ou d'une vengeance personnelle. Quelle que soit la raison de sa disparition, le sort de Gassim, jugé sournois, brutal et paresseux, n'intéresse guère les Bédouins. En outre, Lawrence ne peut songer à envoyer à sa recherche son compatriote et camarade de route, Mohammed, qui ne connaît pas le désert et dont le chameau tient à peine sur ses pattes. Il décide donc d'y aller lui-même. Ayant relevé sa route avec son compas à huile, il compte bien retrouver son point de départ, à dix-sept milles en arrière. Après une demi-heure presque agréable en raison de la brise, il aperçoit soudain, à l'est de la piste, une forme noire imprécise tremblotant dans une sorte de mirage. Il reconnaît bientôt Gassim, aveuglé et hébété. Il s'approche et lui donne un peu d'eau de sa gourde. Il finit par hisser l'Arabe gémissant sur le dos de sa monture. Les deux hommes prennent alors le chemin du retour. Après quatre milles, ils retrouvent Aouda qui, accompagné de deux hommes de Nasir, vient à leur recherche. « Je m'abandonnai à une débauche de quolibets et de plaisanteries, raconte Lawrence, leur reprochant en riant d'abandonner un ami dans le désert. Aouda tirait sa barbe et grognait. S'il avait été présent, affirmait-il, jamais je ne me serais éloigné de la colonne. Gassim fut bien entendu couvert d'insultes, en même temps que transporté sur une meilleure selle, et nous repartîmes tous ensemble au petit trot. » En une heure, ils ont rejoint la tête de la colonne. Nessib, en colère, accuse Lawrence d'avoir, par simple lubie, mis en péril l'existence d'Aouda et la sienne. Aouda, quant à lui, rappelle fort à propos la responsabilité collective et la fraternité des bandes du désert, qu'il oppose à l'égoïsme des citadins.

Au soir du 25 mai, la troupe pénètre dans un massif dunaire couvert de tamaris, dont les ombres s'allongent sous le soleil rougissant. Après une semaine de chevauchée dans le Houl flamboyant, le Sirhan appa-

raît aussi doux que la Palestine à ceux qui venaient du Sinaï. À 8 heures, près du puits d'Arfadja, les Bédouins mettent pied à terre pour un court moment, parmi les buissons à l'ombre douce des tamaris plumeux agités par le vent. Puis, après cinq heures de marche vers le nord en descendant le lit du Wadi Sirhan, la caravane parvient à Isawiya où campent les tribus Howeitat qu'il sera facile de rallier à la révolte. La partie la plus difficile du raid est maintenant accomplie ; les hommes sont en excellente condition ; l'or et les explosifs sont intacts.

Festin chez les Howeitat

À Isawiya, les Howeitat, pour honorer leur réputation bien établie d'hospitalité, invitent Lawrence à un festin. Là, dans la tente choisie, cinquante hommes affamés prennent place en s'accoudant sur des selles rembourrées de tapis de feutre. Devant la tente, les chiens et les enfants excités traversent en courant l'espace vide, tandis que les tout-petits, à moitié nus, chauffent au soleil leur bedaine déjà rondelette et sucent leur pouce en fixant les invités de leurs yeux noirs. Un esclave passe avec sa cafetière au bec recourbé et trois ou quatre tasses de faïence blanche, faisant le tour des convives. Enfin, sur un gigantesque plat de cuivre étamé de cinq pieds de large, orné de gravures et d'inscriptions « à la gloire de Dieu, et dans l'espoir de sa miséricorde finale… », sont servis la viande et le riz.

« Le récipient était maintenant plein jusqu'au bord, portant sur le tour un talus de riz blanc large d'un pied et haut de six pouces, contenant des gigots et des côtes de mouton jusqu'à déborder. Il fallait deux ou trois victimes pour former au milieu une pyramide de viande érigée, telle que l'honneur l'exigeait. Les pièces centrales étaient les têtes bouillies et tournées vers le haut, posées sur les moignons tranchés de leur cou, si bien que les oreilles, brunes comme de vieilles feuilles, s'étalaient sur la surface du riz. Les mâchoires béaient à vide vers le haut, maintenues ouvertes pour montrer la gorge creuse avec la langue, encore rose, accrochée aux dents inférieures, et les longues incisives couronnaient la pile de toute leur blancheur, très proéminentes au-dessus des poils hérissés des narines et des babines noires tirées en arrière par un rictus.

« Cette charge était déposée sur le sol, dans l'espace libre entre nous, où elle dégageait une vapeur brûlante, pendant qu'une procession d'aides mineurs apportait de petits chaudrons et cuves de cuivre où la cuisson avait eu lieu. Ils y puisaient, avec des bols de fer émaillé très bosselés, tout le dedans et le dehors du mouton, qu'ils répandaient sur le plat principal : petits morceaux de tripes jaunes, blanc coussinet de graisse de la queue, muscles bruns, viande et peau couverte de poils, tout cela nageant dans le beurre liquide et la graisse du bouillon. Les spectateurs regardaient avec impatience, marmonnant leur satisfaction quand un morceau très juteux tombait avec un floc. La graisse était bouillante. De temps en temps, un homme lâchait son écuelle avec une exclamation, et plongeait de bon cœur ses doigts brûlés dans sa bouche pour les refroidir. Mais ils persévéraient jusqu'à ce qu'enfin leur mouvement d'écope sonnât bruyamment sur le fond des pots.

« Deux hommes levaient chacun un petit chaudron et le penchaient, laissant le liquide éclabousser la viande jusqu'à ce que le cratère de riz soit plein, et que les grains détachés sur le bord nagent dans l'abondance ; et ils versaient encore, parmi nos cris de stupéfaction, jusqu'à ce que le jus déborde, et qu'une petite mare se fige dans la poussière. C'était la touche finale de splendeur, et l'hôte nous conviait à nous approcher et à manger.

« Nous feignions la surdité, comme les bonnes manières l'exigeaient ; enfin nous l'entendions, et nous nous regardions l'un l'autre avec surprise, chacun poussant son voisin à s'avancer le premier ; jusqu'à ce que Nassir se lève timidement, et nous nous avancions tous derrière lui pour nous laisser tomber sur un genou autour du plateau, nous coinçant et nous pelotonnant jusqu'à ce que les vingt-deux personnes pour qui il n'y avait qu'à peine de place fussent groupées autour de la nourriture. Nous remontions nos manches droites jusqu'au coude, et, prenant l'exemple de Nassir, en chuchotant "Au nom de Dieu le Miséricordieux, le Bien-Aimant", nous plongions ensemble la main.

« Pour moi au moins, la première plongée était toujours prudente, parce que la graisse liquide était si chaude que mes doigts inhabitués pouvaient rarement le supporter ; aussi je jouais avec un morceau de viande exposé, en train de refroidir, jusqu'à ce que les creux faits par les autres eussent asséché mon segment de riz. Nous pétris-

sions entre les doigts (sans souiller la paume) des boulettes bien tournées de riz, de graisse, de foie et de viande, liées par une douce pression, et les projetions, grâce au levier du pouce, de l'index recourbé jusqu'à la bouche. Avec le bon tour de main et la bonne construction, le petit bloc tenait bien et se détachait proprement ; mais quand du beurre en excédent et des fragments divers s'accrochait aux doigts, en refroidissant, il fallait soigneusement lécher ceux-ci pour que la prochaine tentative glisse plus facilement[1]. »

Enfin, lorsque chacun est repu, au signal de Nassir, les invités se lèvent pour laisser la place aux vingt invités suivants ; un esclave circule, proposant un bol de bois rempli d'eau afin que les hôtes y nettoient leurs doigts graisseux en s'aidant d'un morceau de savon. Enfin, après un dernier café, les hommes remontent en selle en remerciant l'hôte généreux, puis s'éloignent lentement dans le soir. Le lendemain, la caravane reprend sa marche lente vers le nord-ouest, parmi l'étendue gris-vert des pierres et des buissons, aux pas nobles et lents des chameaux chargés des tentes et de leurs longs piquets de peuplier.

La longue caravane quitte la plaine torride du Sirhan et fait maintenant route au sud-ouest, vers Baïr, ce fameux groupe de puits et de ruines ghassanides[2] surgissant en plein désert, à une demi-journée de marche de la voie de chemin de fer, et à mi-chemin d'Akaba. Lorsque apparaît le massif des trois collines nommées Tlhaithukhwat, brillant au soleil comme de la neige, elle entre dans Wadi Baïr, dont la crue de printemps a provoqué une floraison d'herbe tendre et verte, agréable au palais des chameaux après le Sirhan hostile et pauvre. Le 20 mai, les hommes parviennent enfin aux ruines de Baïr. Mais les toits des margelles ont été fracassés à la dynamite, et les puits comblés par des pierres. Le sol révèle les traces encore fraîches d'une centaine de chevaux. Le dernier puits, un peu à l'écart au nord des ruines, a toutefois échappé au saccage. Impressionnés par la remarquable organisation des Turcs, Lawrence et Aouda s'interrogent : les puits de Djefer, la prochaine étape avant Maan, auront-ils été aussi détruits ? Pour l'immédiat, il faut abreuver les cinq cents hommes et leurs bêtes. Comme

1. *Les Sept Piliers de la sagesse*, Gallimard, 1992, p. 377.

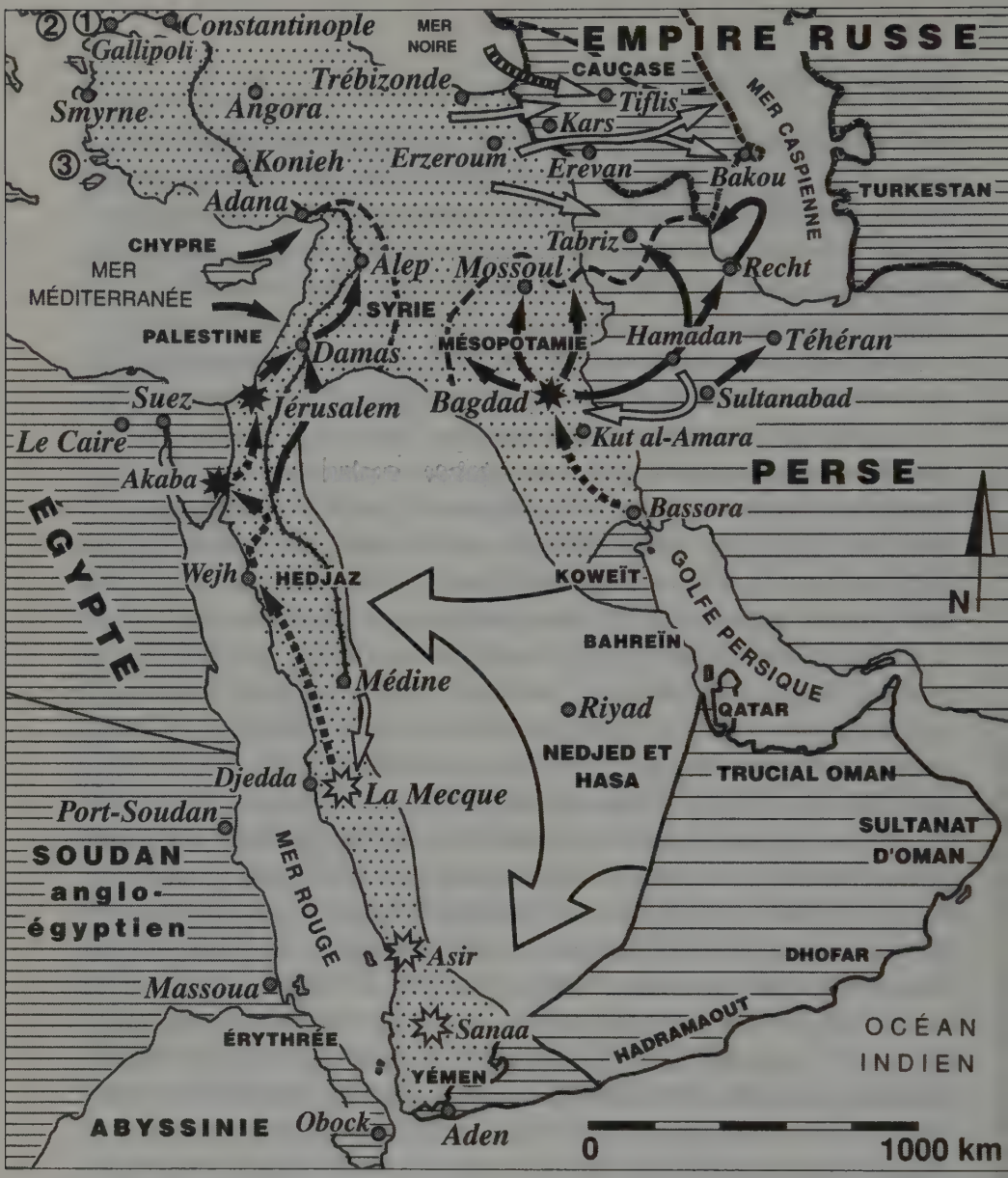
2. La dynastie des Ghassanides, originaire de l'Arabie méridionale, a constitué, entre le II^e^ et le VII^e^ siècle, un puissant royaume dans le Sud de la Syrie.

le quatrième puits ne peut suffire, Lawrence décide de déboucher tous ceux qui ont été comblés. À l'aide d'une solide corde de puisage nouée à une forte branche, il descend le long des parois noircies par la gélinite, et découvre des charges de plus de trois livres chacune, qui n'ont pas explosé en raison du câblage bâclé. Cette nouvelle réserve d'explosif, inattendue, sera bien utile...

Après une semaine dans Baïr, il devient urgent de rejoindre l'étape suivante, Djefer, autant pour répondre au besoin de nourriture, la farine transportée depuis Wejh étant épuisée, que pour connaître l'état d'esprit des tribus campant entre Maan et Akaba. Le plan consiste à avancer sur Djefer, à franchir la voie ferrée au sud de Maan puis à gravir la montagne jusqu'à la passe d'El-Shtar, où la route descend du plateau de Maan vers la plaine rouge de Gouweira. Or, pour en arriver là, il faut prendre Aba el-Lissan à seize milles au sud de Maan sur la route d'Akaba. Selon Lawrence, cette opération ne devrait pas être contrariée par la garnison de Maan qui ne compte qu'un seul bataillon. Il faut néanmoins que l'avant-garde arabe ne soit pas détectée avant l'attaque finale sur Akaba. Comme le prouve la destruction préventive des puits de Baïr, les Turcs sont en alerte, depuis que le passage de la caravane bédouine dans le Sirhan leur a été signalé. Mais ils pensent probablement que l'objectif du raid arabe est situé aux environs de Damas. Ils sont capables de reconnaître l'importance stratégique de Deraa et d'Amman, situées au carrefour des lignes de chemin de fer allant vers Damas au nord, vers la Palestine à l'ouest et vers Médine au sud. C'est donc à ce croisement qu'ils attendent l'attaque arabe. Afin de les duper plus complètement, Newcombe a pris soin de confectionner et d'égarer près de Wejh un leurre, un faux plan de marche de l'armée arabe, indiquant le chemin à suivre entre Wejh et Damas par le Sirhan.

Le raid de Baïr à Minifir : la diversion

Avant la fin du séjour à Baïr, un raid dans la zone de Deraa est décidé. Cette précaution supplémentaire vise à égarer encore un peu plus les Turcs en les détournant de l'idée d'un raid majeur sur Akaba. Le 22 mai, Zaal, le neveu d'Aouda, choisit cent dix hommes et, sous la conduite de Lawrence, s'achemine vers le nord pour atteindre la voie ferrée située

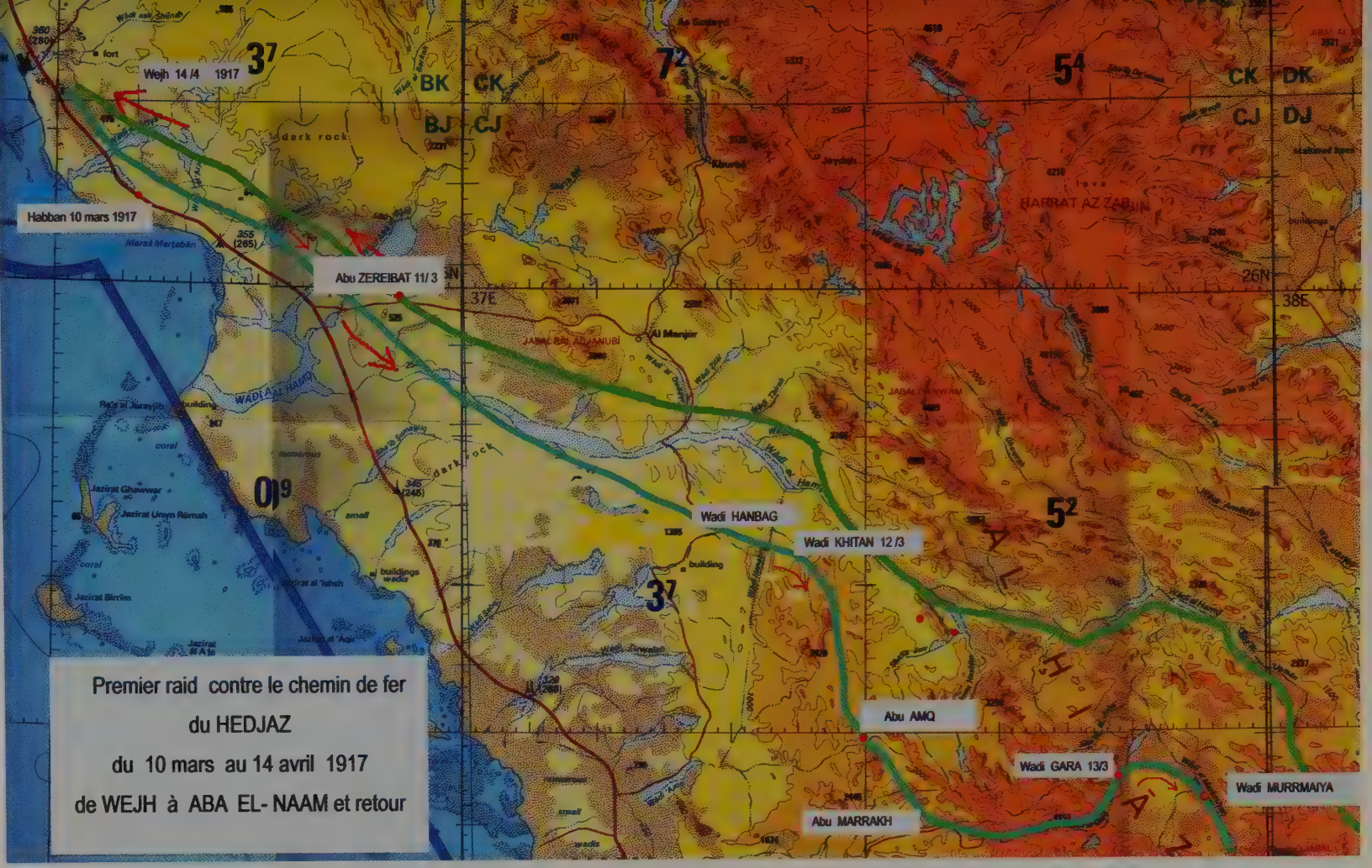

EMPIRE RUSSE
MER NOIRE
CAUCASE
MER CASPIENNE
TURKESTAN
Constantinople
Gallipoli
Trébizonde
Smyrne
Angora
Tiflis
Kars
Konieh
Erzeroum
Erevan
Bakou
Adana
CHYPRE
MER MÉDITERRANÉE
Tabriz
Alep
Mossoul
Recht
SYRIE
PALESTINE
Damas
MÉSOPOTAMIE
Hamadan
Téhéran
Suez
Jérusalem
Bagdad
Sultanabad
Le Caire
Kut al-Amara
Akaba
PERSE
Bassora
ÉGYPTE
Wejh
HEDJAZ
KOWEÏT
GOLFE PERSIQUE
N
BAHREÏN
Médine
Riyad
QATAR
NEDJED ET HASA
TRUCIAL OMAN
Djedda
La Mecque
Port-Soudan
SULTANAT D'OMAN
SOUDAN anglo-égyptien
MER ROUGE
Asir
DHOFAR
Massoua
Sanaa
HADRAMAOUT
OCÉAN INDIEN
ÉRYTHRÉE
YÉMEN
ABYSSINIE
Obock
Aden
0
1000 km
Empire ottoman (allié aux Empires Centraux)
Offensives des Ottomans en 1917-1918
Intervention allemande en 1918
Ligne de chemin de fer
Front ottoman à la reddition le 30 octobre 1918
Pays neutres
Révoltes arabes
Batailles
Puissances alliées et leurs colonies en 1917
Pays allié se retirant du conflit à la fin de 1917 à la suite de la Révolution d'Octobre
Pays neutre occupé par les Britanniques en 1918
Territoire sous protection britannique
Mouvements et offensives des Alliés en 1917
Mouvements et offensives des Alliés en 1918
① Dardanelles
② Dodécanèse
③ Moudros

PRÉSENTATION DU DOSSIER CARTOGRAPHIQUE

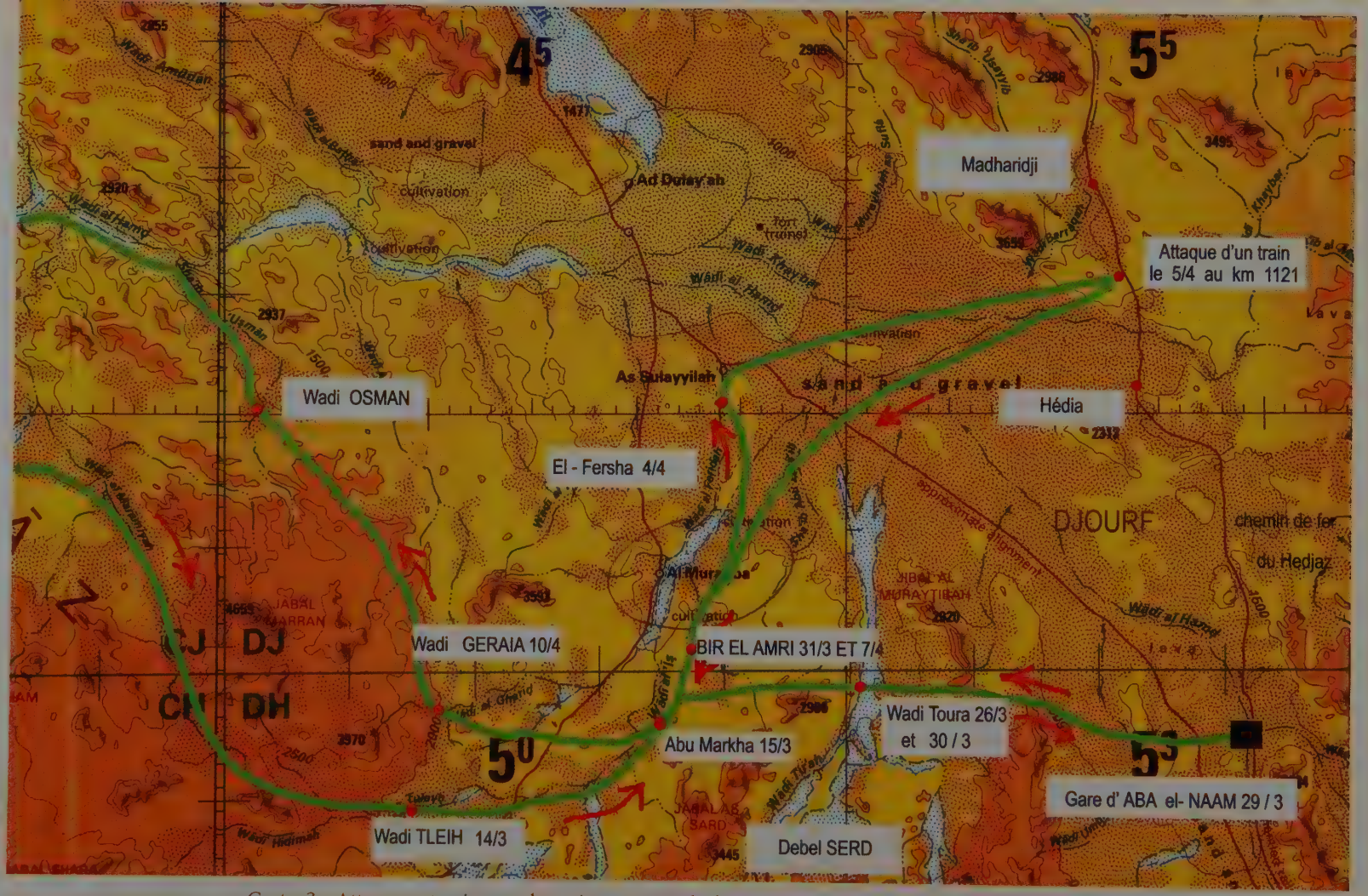
Ce dossier réunit sept cartes retraçant les principaux raids de Lawrence au Moyen-Orient entre janvier 1917 et octobre 1918, de Wejh jusqu'à Damas. Elles ont été établies à partir des *Tactical Pilotage Charts* au 1/500 000 du ministère britannique de la Défense (édition 1998) en suivant les informations fournies par Lawrence d'Arabie dans les *Sept Piliers de la sagesse*. Elles indiquent avec une grande précision les reliefs (djebels), les rivières, oueds *(wadis)*, les points d'eau, la structure du sol (lave, sable, grès, etc.), la végétation et les ruines gréco-romaines. Pour certains itinéraires très longs comme le déploiement de Wejh à Akaba, nous avons été contraint d'utiliser des cartes au 1/3 000 000 afin de traduire les tracés d'abord repérés sur les cartes au 1/500 000.

Carte 1 : Déploiement de Wejh à Akaba (janvier-juillet 1917).
Carte 2 : Attaque de la gare d'Aba el-Naam (mars-avril 1917).
Carte 3 : Attaque et minage de voies autour de la gare d'Aba el-Naam (mars-avril 1917).
Carte 4 : Raid sur Mudowwara (septembre 1917).
Carte 5 : Grand raid sur les ponts de la vallée du Yarmouk – Minage sur la voie du train du Hedjaz – Raid de reconnaissance dans les Atara – Campagne de la mer Morte (octobre 1917 à avril 1918).
Carte 6 : Raid sur le chemin de fer du Hedjaz à Muaggar – Grand raid sur les ponts du Yarmouk – Raid de reconnaissance dans les Atara (octobre 1917 à août 1918).
Carte 7 : Dernier raid de Lawrence (septembre-octobre 1918).

Carte 1 : Déploiement de Wejh à Akaba (janvier-juillet 1917).

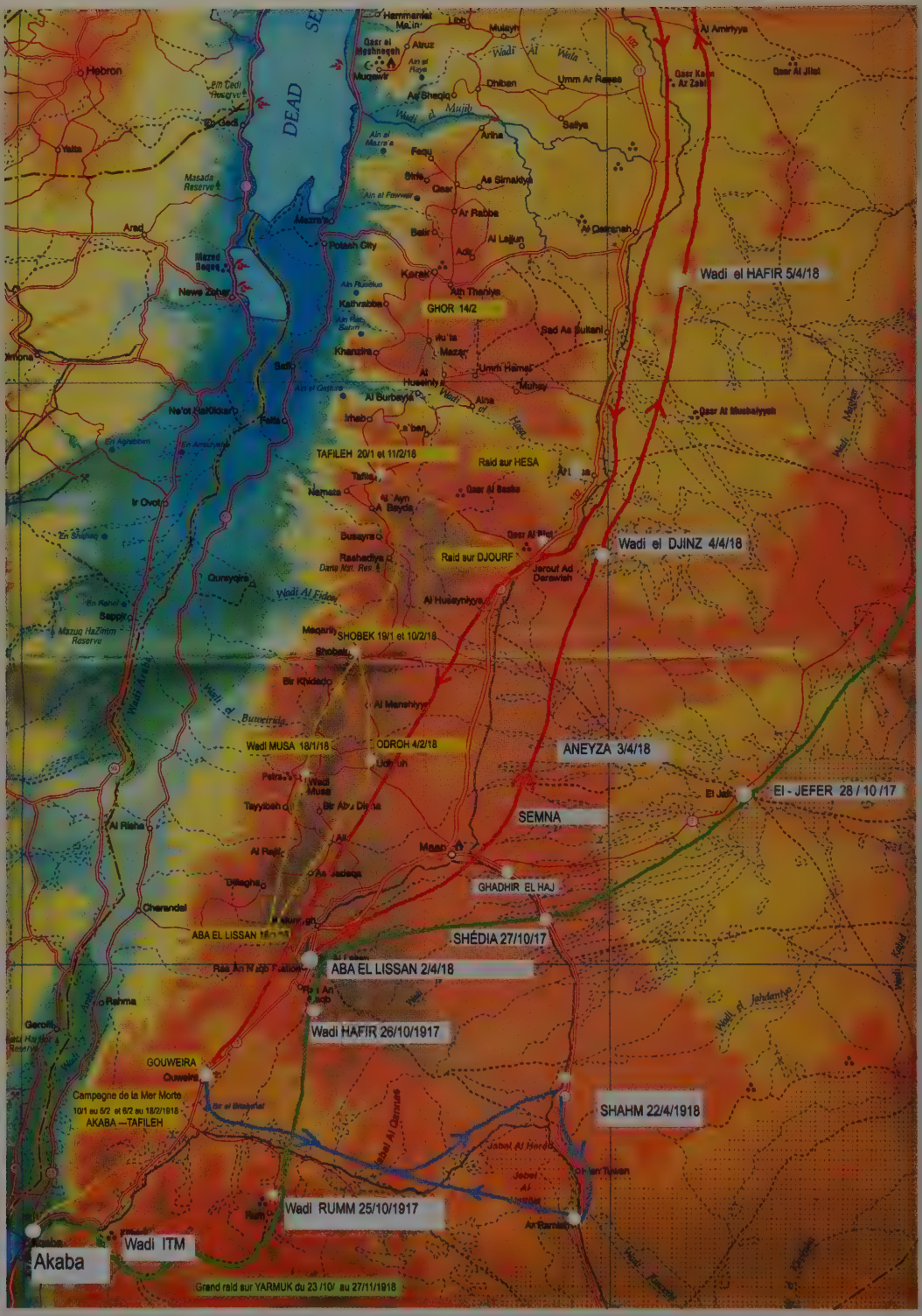


Carte 2 : Attaque de la gare d'Aba el-Naam (mars-avril 1917).

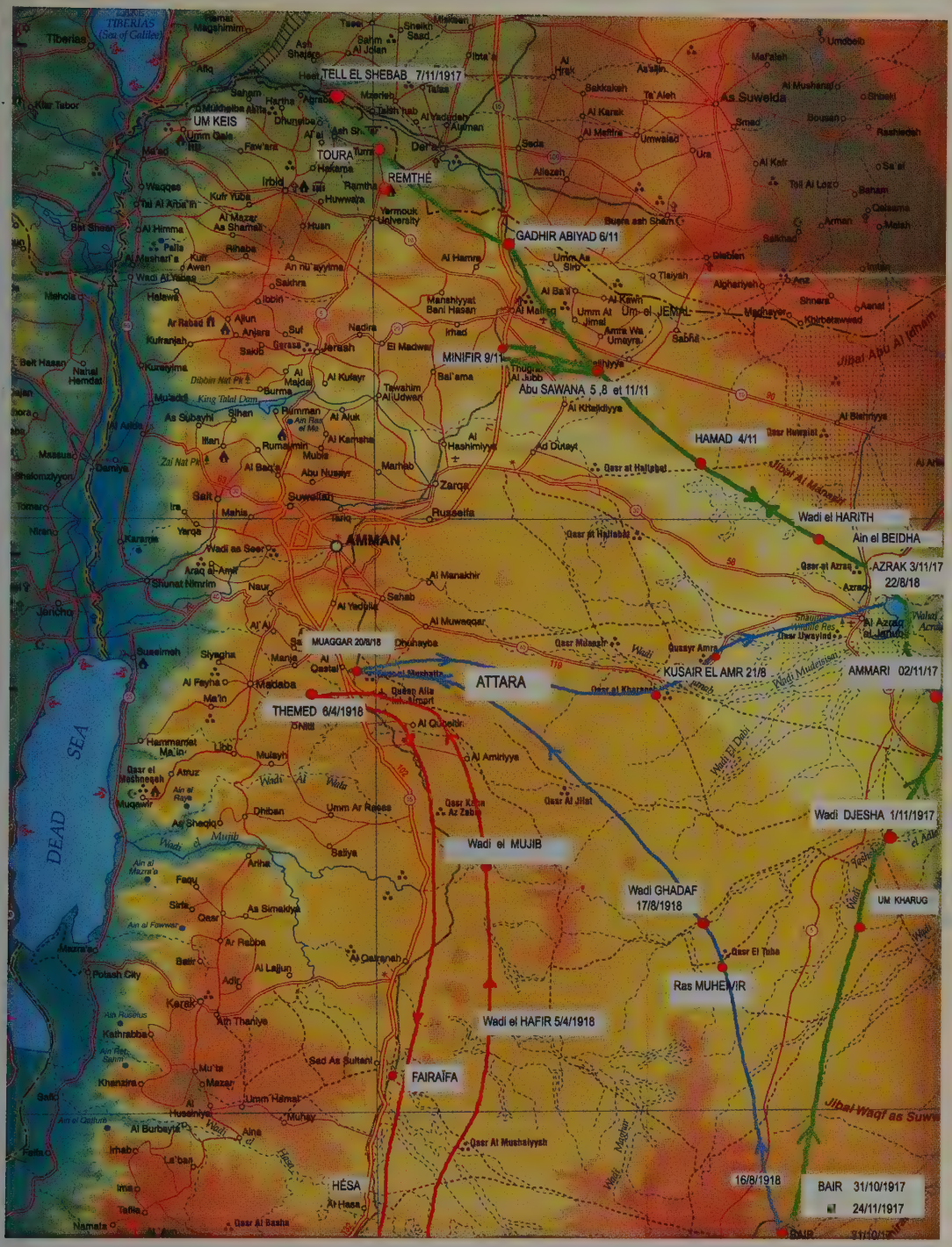


Carte 3 : Attaque et minage de voies autour de la gare d'Aba el-Naam (mars-avril 1917).

Carte 4 : Raid sur Mudowwara (septembre 1917).



Carte 5 : Grand raid sur les ponts de la vallée du Yarmouk
Minage sur la voie du train du Hedjaz
Raid de reconnaissance dans les Atara
Campagne de la mer Morte (octobre 1917 à avril 1918).



Carte 6 : Raid sur le chemin de fer du Hedjaz à Muaggar
Grand raid sur les ponts du Yarmouk
Raid de reconnaissance dans les Atara (octobre 1917 à août 1918).

Carte 7 : Dernier raid de Lawrence (septembre-octobre 1918).

près de Zerga, au nord d'Amman. À peu de distance de la ligne ferroviaire, les Bédouins distinguent deux tentes turques où des soldats s'affairent en attendant l'inspection d'un général. Zaal, ne sachant quelle troupe mobile turque pourrait soudain apparaître, préfère marcher vers le nord. Le 26 mai 1917, la caravane parvient au pied de Minifir, une colline herbeuse flanquée de deux mamelons séparés par un col. Celui-ci forme une croupe, qui en retenant les eaux du ciel fournit aux chameaux une pâture exquise. Sur le versant oriental, une large piste ménage aux Bédouins une retraite sûre vers l'est, à l'abri du désert. Cette nuit-là, avec l'aide de Zaal, Lawrence enterre une grosse mine Garland sur le ponceau de la voie ferrée. Mais aucun train ne passe jusqu'à l'aube. Le lendemain, un groupe de fantassins turcs montés sur des mules apparaît. Les Bédouins Howeitat trépignent d'impatience à l'idée de les attaquer mais Lawrence ne veut pas risquer, pour un objectif secondaire, la vie de ses hommes. L'objectif est Akaba, et la présence des Arabes à Minifir ne vise qu'à faire croire à un raid depuis Azrak. Pendant que la patrouille turque défile à moins de trois cents mètres, les Arabes restent cachés sans mot dire. Ils suivent ainsi les ordres de Zaal, trop heureux de montrer qu'en digne émule d'Aouda, il sait maîtriser l'impatience de ses hommes et leur imposer sa volonté. Un jeune fou qui ne peut résister aux injonctions se rue en avant mais Zaal le maîtrise et le roue de coups. Lawrence attend la nuit pour disposer trente charges de gélinite sous les rails courbes – les plus difficiles à remplacer – qui finissent par exploser, à la grande joie des Bédouins. Le train venu réparer la section déraille à son tour, interrompant pendant trois jours le trafic. Peu après minuit, les hommes du raid s'effacent vers Zerga puis parviennent, au lever du soleil, près de la gare d'Atwi, occupée par un groupe de soldats turcs. Couché à plat ventre, Zaal appuie soigneusement son fusil sur le rebord du talus, et tue l'un des officiers. Une fusillade éclate. Lawrence parvient à s'emparer d'une draisine chargée de fils de cuivre et d'appareils télégraphiques. Le feu est ensuite mis à la gare, pendant que des charges de gélinite réduisent en poussière des centaines de mètres de rails, de ponceaux et de lignes télégraphiques. Il faut ensuite passer trois heures à rassembler les chameaux que les explosions ont dispersés aux alentours.

Ce coup de main réussi n'a pas seulement entamé le moral des Turcs et perturbé le trafic de la ligne du Hedjaz, il a aussi fourni un cheptel de moutons qui offre aux Arabes leur premier festin de viande

depuis longtemps. Les hommes du rezzou rentrent enfin à Baïr sans avoir subi de pertes et, qui plus est, bien nourris et plus riches.

Détour en Syrie et sentiment de honte

Le 5 juin, Lawrence se lance dans une longue tournée en Syrie afin de sonder la tribu des Ruallas, dont la participation sera essentielle dans la dernière étape de la révolte. Mais plus l'objectif d'Akaba approche et plus il se sent honteux d'envoyer au combat ces Arabes qu'il a le sentiment de duper. À Azrak, il rencontre le 14 juin Nouri Shaalan, l'émir des Ruallas, un vieillard inquiétant aux cheveux teints en noir :

> « *Mais,* écrit Lawrence, *n'étant pas un parfait imbécile, je voyais que, si nous gagnions la guerre, les promesses faites aux Arabes ne seraient que du papier. Eussé-je été un conseiller honorable, j'aurais renvoyé les hommes chez eux et ne les aurais pas laissés risquer leur vie pour de telles balivernes. Pourtant, l'aspiration arabe était notre principal outil pour gagner la guerre d'Orient. Je leur assurai donc que l'Angleterre tenait sa parole à la lettre, et en esprit. Avec cet encouragement, ils accomplirent leurs exploits ; mais, bien sûr, au lieu d'être fier de ce que nous faisions ensemble, j'étais continuellement et amèrement honteux. Une vision claire de ma position me vint une nuit quand, dans la nef de sa tente, le vieux Nouri Shaalan sortit une liasse de documents et me demanda quel engagement britannique il fallait croire. Dans son humeur, en fonction de ma réponse, résidaient le succès ou l'échec de Fayçal. Mon conseil, exprimé dans une sorte d'agonie mentale, fut de faire confiance à la dernière en date de nos contradictions. Cette réponse dénuée de franchise me promut en six mois à la position d'homme de confiance en chef. Dans le Hedjaz, les Chérifs étaient tout, et j'avais allégé ma conscience en disant à Fayçal combien creuse était la base où il s'appuyait. En Syrie, l'Angleterre était puissante, et le Chérif très bas, j'eus donc le rôle principal*[1]. »

De retour au camp de Nebk le 16 juin, Lawrence, après une longue méditation, se jure de remplir sa double mission : appuyer l'offen-

1. *Les Sept Piliers de la sagesse*, Gallimard, 1992, p. 391.

sive de l'armée britannique et faire triompher la révolte arabe et la cause de son compagnon Fayçal.

Aba el-Lissan

Le 28 juin, la caravane parvient à Djefer. Comme l'un des puits, qui appartient à la famille d'Aouda, a été détruit, les Ageyl prennent aussitôt des pelles et des pioches, et creusent un nouveau puits. La prochaine marche, décisive, doit passer au sud de Maan, sans attirer l'attention de la garnison, jusqu'à la passe d'Aba el-Lissan. Les Turcs pensent que les Arabes sont encore dans le Sirhan aux prises avec la cavalerie turque, et ne songent pas un instant qu'ils aient pu atteindre Baïr ou Djefer, et encore moins qu'ils en aient réparé les puits. La route de la caravane traverse Ghadir el-Hadj, la première gare au sud de Maan, où les Turcs disposent d'un télégraphe. Lawrence décide alors de faire miner la voie, à la seule fin d'attirer en ce point la patrouille que Maan ne manquera pas d'envoyer à l'appel du télégraphe. Dix ponts sont minés, ainsi qu'une grande longueur de rails. À la tombée de la nuit, les Bédouins se sont évanouis vers l'ouest. Enfin, dans la splendeur de l'aube, ils découvrent la plaine de Gouweira. Verte et or, elle cache encore dans l'écrin de ses montagnes rougeâtres un joyau léché par la mer : Akaba.

La journée est si chaude, ce 4 juillet 1917, que les fusils brûlants ne peuvent être tenus à main nue, que la peau rôtit et pèle dès que l'on s'appuie sur un rocher. La faible garnison sortie d'Aba el-Lissan lance quelques obus à l'aide de petits canons de montagne mais n'atteint pas les quatre cents méharistes, cibles trop mobiles et trop hautes dans les collines. Aouda, de sa voie enrouée et sifflante, le visage grimaçant d'excitation, s'écrie à l'attention de Lawrence : « Prends ton chameau si tu veux voir le travail du vieil homme. » Aussitôt, des hurlements sauvages et des coups de feu s'élèvent et roulent comme un torrent derrière la colline. Les Turcs, après avoir hésité un instant pour évaluer l'ampleur de la charge, se dispersent. Descendant au galop la pente raide derrière l'ennemi en fuite, Lawrence qui peine à contrôler l'allure irrésistible de sa chamelle, vide le chargeur de son pistolet sur les cibles turques mouvantes. Mais, par mégarde, il tire une balle dans la tête de sa monture, et se trouve projeté à terre. Il

se relève pour assister à la prise d'Aba el-Lissan. Le bilan de l'opération traduit parfaitement l'efficacité de cette attaque contre des troupes pourtant plus nombreuses et mieux armées : trois cents Turcs ont été tués et cent soixante ont été faits prisonniers alors qu'on ne compte que deux morts parmi les Arabes. Les prisonniers sont interrogés. L'un d'entre eux révèle que la garnison de Maan ne comprend que deux compagnies. Lawrence résiste difficilement à l'envie d'attaquer cette ville aussi mal protégée. Bien que les quatre cents hommes soient suffisants, il sait qu'il ne dispose d'aucun soutien pour attaquer Maan, la base arrière la plus proche étant Wejh.

La bataille d'Akaba

Une seule chose importe : exécuter le plan d'offensive sur Akaba. Pour le moment, les Turcs de Maan sont en pleine effervescence, maintenant que les débris en déroute du bataillon massacré à Aba el-Lissan ont rejoint leur cantonnement. Des camions pleins d'archives sont évacués à la hâte dans la nuit vers Damas.

Ce soir-là, dans la fraîcheur du plateau qui s'élève à quatre mille pieds, les hommes, trop harassés pour manger, se sont étendus sur l'herbe épaisse près d'un ruisselet. Seul Aouda les empêche de s'endormir. Il sent que les Turcs, ou même certains clans ennemis de sang de sa tribu, pourraient les surprendre dans leur sommeil. Les Bédouins se lèvent donc, répartissent les charges laissées à terre par les vingt chameaux qui ont péri dans l'action, et, comme c'est l'usage, dépouillent les cadavres turcs de leurs tuniques encore neuves. Puis, dans le champ d'armoise, ils alignent les corps de façon à substituer aux amoncellements de cadavres une sorte d'ordre, synonyme de paix. Au matin, les Arabes devinent Gouweira dans un paysage de sable rose, parsemé de cours d'eau et de falaises de grès, émergeant d'un manteau de broussailles. Attendri par cette soudaine vision de la liberté, chacun tombe à terre pour souffler. Mais Aouda, une fois encore, presse la troupe de remonter en selle, car l'eau et la nourriture manquent déjà. Le 4 juillet, la caravane serpente dans les défilés de Wadi Itm, l'unique chemin d'accès à Akaba. La plupart des postes de garde sont déserts car les Turcs n'ont jamais imaginé que la ville puisse être attaquée depuis l'intérieur des terres. Un seul poste de trois cents Turcs veille

près de Khadra. Dans une gorge étroite, Lawrence et Fayçal mettent pied à terre pour tenir conseil. Les Turcs de la garnison de Khadra sont à quelques mètres d'eux, dans le défilé. Arborant un drapeau blanc, Lawrence décide d'entrer en pourparlers avec eux. Il commence par libérer quelques prisonniers turcs. Mais les soldats répondent par des coups de fusil. Lawrence ordonne alors à un prisonnier d'aller informer la garnison turque que les Arabes se rendront le lendemain matin. Mais, à l'aube, les Bédouins, dont les effectifs ont presque doublé grâce au recrutement des tribus locales, ignorent les arrangements de la veille et ouvrent le feu contre les trois cents soldats turcs. La reddition s'opère alors dans les meilleures conditions. Un ingénieur allemand, étonné par cette offensive imprévue, s'approche de Lawrence qui lui explique tranquillement qu'il s'agit d'une révolte arabe :

« *Au moment où nos Arabes se disposaient au pillage,* écrit Lawrence, *je remarquai un officier du génie en uniforme gris ; il avait une barbe rouge et dans ses yeux bleus se lisait l'embarras. Je lui adressai la parole en allemand. Il avait été envoyé ici, me dit-il, pour chercher la nappe d'eau souterraine et creuser un puits, travaux dans lesquels il s'était spécialisé. Il ne savait pas le turc. Aussi, très surpris des récents événements, me pria-t-il de lui en expliquer la signification. Les Arabes, lui dis-je, venaient de se révolter contre la domination turque. Il lui fallut un certain temps pour se rendre compte de toute la portée de ce fait ; enfin il me demanda qui dirigeait le mouvement. "Le Chérif de La Mecque", répondis-je. Il en conclut qu'il serait sans doute détenu dans cette ville. "Plutôt en Égypte", répliquai-je. Il voulut encore connaître le prix du sucre, et lorsque je lui eus déclaré qu'il était abondant et bon marché, il parut satisfait*[1]. »

Le 6 juillet, la ville est prise. Les Bédouins profitent, dans les eaux du golfe d'Akaba, d'un bain espéré depuis deux mois. Lawrence, assis à l'ombre d'un bosquet de palmiers, chargé de dattes vertes, regarde, étonné, défiler l'armée arabe. Il lui parvient par vagues assourdies et irréelles comme un rêve venu des profondeurs de la mer...

1. Colonel T. E. Lawrence, *La Révolte dans le désert*, Payot, Paris, 1928, p. 169.

Entrevue à Suez avec le général Allenby

Le lendemain, les Bédouins prennent les mesures de protection qui s'imposent pour conserver Akaba avant que les Turcs ne soient revenus de leur surprise. Aouda retournera à Gouweira pour installer des avant-postes couronnant les hauteurs de Maan. Les ruines rocheuses de Pétra, la ville nabatéenne, y offrent des retranchements imprenables. Il faut aussi penser à nourrir les cinq cents hommes de l'armée parvenus au bout des réserves qu'ils transportent depuis Wejh, auxquels s'ajoutent plus de sept cents prisonniers. Lawrence, dont le dernier repas date de deux jours, décide de partir lui-même pour Suez afin de demander l'envoi d'un navire de ravitaillement. Avec huit méharistes choisis parmi les meilleurs Howeitat de l'armée, il gravit lentement la montagne du Sinaï par la route des pèlerins. Lawrence, qui a parcouru au cours de ce dernier mois plus de cinquante milles par jour, est exténué, à la limite de sa résistance physique. Après une halte au puits de Thémed, vers minuit, le petit groupe reprend sa progression dans le silence d'une nuit étoilée, à travers des broussailles craquantes et parfumées. Une fois passées les ruines solitaires de Nekhl et les collines de Mitla, Lawrence perçoit les premières brises venues du golfe de Suez. La ville elle-même apparaît bientôt comme un mirage de points indécis ondulant sur les eaux du canal. Enfin, parvenu en face de Suez sur la rive asiatique du canal, le groupe entre dans le village de Shatt où les maisons et les bureaux sont curieusement vides. En téléphonant au bureau de Suez, Lawrence apprend que la peste sévit à Shatt depuis quelques jours. Il demande qu'un bateau lui fasse traverser le canal. Une fois à Suez, il ne lui reste plus qu'à prendre le train jusqu'au Caire. Sur le quai de la gare, il rencontre un soldat qui l'informe que le général en chef de la force expéditionnaire égyptienne n'est plus Murray mais Edmund Henry Hynman Allenby. Ce remplacement vient sanctionner la cuisante défaite de l'armée de Murray dans le Sinaï et son incapacité à s'emparer de Gaza, en juin 1917. Directement concerné par ces nouvelles, Lawrence se demande s'il va devoir passer à nouveau six mois à enseigner les affaires arabes à ce nouveau général en chef. Il avait mis autant de temps à convertir Archibald Murray et son chef d'état-major à ses idées sur la révolte arabe.

Quelques heures plus tard au Caire, il entre dans l'Hôtel Savoy et frappe à la porte du bureau de Clayton jusqu'à ce qu'un sergent vienne lui ouvrir. Lorsque Lawrence entre dans l'immense bureau, Clayton lève les yeux en murmurant : « *Mush fadi !* » (« occupé » en anglo-égyptien) puis reconnaît son hôte et l'accueille. Après une heure de discussion, il retire de son coffre mille six cents livres en or et ordonne à son sous-officier d'ordonnance de faire convoyer ces fonds à Suez sous bonne escorte par le train de 3 heures. Cette avance particulièrement urgente permettra à Nassir de régler toutes les dettes contractées depuis Baïr. Les billets à ordre souscrits par Lawrence à Baïr, à Djefer et à Gouweira ne sont en effet que des reconnaissances de dettes écrites au crayon sur de simples feuilles à télégramme de l'armée et payables au porteur à Akaba. Il importe donc, pour l'honneur de Sa Majesté, qu'au plus vite ces documents illégaux soient remboursés en espèces.

Lawrence se prépare à troquer son costume tribal – devenu trop voyant dans les salons anglais du Caire – pour des vêtements occidentaux, lorsqu'un aide de camp lui signale qu'il est convoqué de toute urgence au bureau d'Allenby. Le jeune officier anglais se rend donc auprès du général en chef des forces expéditionnaires d'Égypte. En 1917, Edmund Henry Hynman Allenby a un passé militaire particulièrement glorieux : il a servi en Afrique du Sud, une première fois entre 1884 et 1888, puis pendant la guerre des Boers, sous les ordres de Kitchener, entre 1899 et 1901. Commandant de la division de cavalerie de la force expéditionnaire britannique sur le front occidental au début de la Première Guerre mondiale, il fut nommé après la bataille d'Ypres, en 1915, commandant de la III^{e} armée. Mais après ses désaccords avec Douglas Haig concernant la stratégie à suivre lors de la bataille d'Arras, il fut affecté sur le front de Palestine. Cet homme gros et fort incarne l'autorité même. Désabusé par son expérience en France, il ne croit plus guère qu'à la puissance du canon, et se montre bien décidé, en sa qualité d'ancien officier de cavalerie, à mener contre les Turcs une guerre de mouvement.

Pieds nus, enveloppé dans sa robe de soie blanche, Lawrence ne se laisse pas impressionner : il réclame des approvisionnements et deux cent mille livres afin de mener à bien sa croisade dans le désert. Il souligne aussi l'importance stratégique des tribus de la Syrie orientale pour couper les communications turques avec Jérusalem, vues qui

coïncident avec les propres plans du général. Ce dernier examine la carte en écoutant ses explications sur la Syrie orientale, puis après avoir longuement médité, lève la tête et conclut l'entretien : « Eh bien, je ferai ce que je peux pour vous. »

Le plan d'opérations en Palestine et en Syrie

Clayton et Lawrence organisent rapidement la protection du port d'Akaba. Le lieutenant-colonel Pierce Charles Joyce, un grand Irlandais qui a déjà fait ses preuves à Wejh, sera chargé d'assurer le commandement de la garnison britannique dans ce port. Un navire de guerre, l'*Euralyus*, jettera l'ancre devant Akaba, pour protéger la ville grâce à son artillerie. En montrant que le secteur Yenbo-Médine est désormais hors-jeu, Lawrence obtient de l'état-major la fermeture de Wejh. Fayçal, quant à lui, rejoindra Akaba avec ses troupes arabes pour former, sous Allenby, l'aile droite de l'armée d'Égypte dans son assaut vers la Palestine. Un tournant majeur vient d'être franchi dans la révolte arabe. L'armée des Bédouins n'est plus un épiphénomène dérangeant mais bien une partie effective des forces engagées aux côtés des Britanniques contre les Turcs, sous la bannière prestigieuse du nouveau généralissime.

Mais, il faut d'abord obtenir l'accord du roi Hussein, le père de Fayçal, dont l'étroitesse d'esprit risque de constituer un obstacle. Chargé de cette mission diplomatique délicate, Lawrence s'embarque pour Djeddah sur le *Dufferin*, puis, à bord d'un biplan piloté par l'officier Stent, et parvient à Wejh où l'attend Fayçal. Le jour même, Fayçal écrit à son père et donne l'ordre à son corps de méharistes de marcher sur Akaba. Le lendemain, poursuivant sa tournée, Lawrence gagne Djeddah, où il est rejoint par le roi Hussein. Au milieu de propos décousus, le vieux chérif accepte clairement le transfert de Fayçal à Akaba, en exprimant sa plus entière loyauté envers l'alliance. Puis, sans transition, il évoque sa conviction religieuse : ni chiite exalté, ni sunnite enthousiaste, il s'en tient à une interprétation préschismatique de la foi.

Pendant ces entretiens de Djeddah, un télégramme apprend à Lawrence une nouvelle étrange : les Howeitat seraient en correspondance secrète avec la garnison de Maan. Aouda serait donc en train

de le trahir avec les Turcs. Lawrence n'y croit pas tant il est convaincu de la profonde sincérité du vieux chef Howeitat. Pour lever le doute, il décide de rejoindre Akaba de toute urgence. Trois jours plus tard, il entre dans le port, à bord du *Hardinge*, puis atteint à l'aube suivante les tentes d'Aouda, à Gouweira. Seul avec le vieux chef, il apprend que Mohammed el-Dheilan, un autre chef Howeitat, avait écrit au gouverneur de Maan pour lui proposer ses services et qu'en retour celui-ci lui avait envoyé des cadeaux. Mais Aouda ayant eu vent de la trahison, avait saisi les cadeaux et confondu Mohammed. La trahison d'Aouda finalement réduite à cette histoire grotesque, Lawrence remet au chef arabe une avance en attendant le cadeau que Fayçal lui destine pour sa collaboration. De retour à Akaba, l'officier britannique rassure Le Caire sur la fidélité des Bédouins.

La stratégie du désert

Examinant le but de la révolte arabe, Lawrence se convainc qu'un prince sunnite modéré comme Fayçal peut prétendre unir les tribus de l'intérieur de la Syrie. Géographiquement, l'objectif final est Damas et, avant cela, il faut franchir le centre critique de Deraa, véritable nœud du réseau ferré qui relie à l'ouest la Palestine par la vallée du Yarmouk, à Médine, au sud. Comme il n'est pas question de remonter depuis Akaba vers Damas, il faudra faire un large mouvement tournant par Azrak, l'oasis la plus proche de Deraa et du djebel Druze. Et d'Azrak, les Bédouins, renforcés par d'autres tribus locales, pourront fondre sur Deraa et détruire par surprise cet important centre turc. Qui, en effet, attendrait une attaque venant d'Azrak, oasis perdue dans les déserts brûlants, et située à deux cents kilomètres à l'est de Deraa ?

Ainsi se précise le caractère étrange de cette guerre nouvelle qui ressemble à une bataille navale en plein désert. Des groupes de raids montés pourront évoluer autour des bases turques, à l'abri du désert où les Turcs n'aiment guère s'aventurer. Ils procéderont par touches successives en exploitant la capacité prodigieuse de leurs montures. Avec quarante-cinq livres de farine et une pinte d'eau accrochée à la selle pour boire entre deux puits, le Bédouin peut partir seul pour six semaines. En été, il parcourt deux cent cinquante milles en trois jours, une fois abreuvé. Il peut traverser aisément cinquante milles

en vingt-quatre heures, et jusqu'à cent dix si besoin est. Les puits étant rarement séparés de plus de cent milles, une pinte suffit pour combler le second jour de marche. Un groupe de raid peut donc espérer franchir mille milles en six semaines, ou mille cinq cents en un mois, sans craindre la famine. Au pire, il suffit de sacrifier quelques chameaux, les méharistes pouvant monter à deux quelque temps. Ces rezzous devront disposer de mitrailleuses légères, Hotchkiss ou Lewis, et d'explosifs à haute puissance pour détruire des rails et des ponts. Ainsi équipé, chaque Bédouin reste libre de combattre ou de rentrer chez lui. Rien ne le retient que le contrat de l'honneur. La guerre est individuelle, comme elle l'était pour les mamelouks opposés à Bonaparte en Égypte. Mais s'ils ont perdu contre Napoléon en dépit de leurs brillantes qualités de cavaliers, c'est qu'ils étaient opposés à des bataillons conduits par un génial capitaine. Ici, c'est à l'inverse qu'il faut s'attendre…

À Maan défendue par six mille hommes d'infanterie, les Turcs ont formé d'importants dépôts de munitions et même une escadrille de biplans. Deux mille hommes ont poussé jusqu'à Aba el-Lissan et l'ont fortifiée. Mauloud, un vieux guerrier arabe, s'est installé dans les célèbres ruines de Pétra pendant que d'autres tribus se risquent sur le plateau. Pour appuyer les Arabes au sol, le quartier général anglais a envoyé Stent, un pilote habile, parlant arabe, capable de trouver les puits au sol. Il emmène son escadrille à basse altitude bombarder la gare de Maan, puis Aba el-Lissan, opération qui met les Turcs hors de combat. Quant à Lawrence, il est chargé au cours du mois de septembre de miner certains tronçons de la voie ferrée. Le quartier général lui fournit du matériel notamment un détonateur et des kilomètres de câble gainé de caoutchouc, et lui adjoint deux énergiques sergents instructeurs en explosifs, Yells et Brooke, rapidement rebaptisés Lewis et Stokes, en raison de leurs outils de prédilection respectifs, la mitrailleuse légère Lewis et le mortier Stokes.

Raid sur le train de Mudowwara (6-16 septembre 1917)

Le 7 septembre 1917, Lawrence improvise avec Joyce une expédition en automitrailleuse sur la voie ferrée. Lewis et Stokes sont volontaires pour participer à ce raid sur Mudowwara, gare dont l'im-

portance stratégique tient dans son puits profond, le premier à cent cinquante kilomètres au sud de Maan (voir carte p. V). Une attaque réussie devrait donc perturber le trafic turc entre Damas et Médine et empêcher la reprise d'Akaba. C'est par une journée étouffante que Lawrence remonte la vallée du Wadi Itm entre Akaba et Gouweira. Il se réjouit à l'idée de trouver des renforts dans cette dernière ville. Là, le chérif Aouda a réuni sa tribu, les Howeitat, renommés pour leur bravoure. Avec ces soldats intrépides, il sera facile d'enlever par surprise la gare, même s'il est malaisé de maintenir l'harmonie parmi les multiples clans et lignages qui composent d'ordinaire les grands rassemblements. Le lendemain à l'aube, après le bombardement quotidien de l'aéroplane turc qui passe toujours à la même heure sans provoquer d'importants dégâts, Lawrence quitte Gouweira avec une centaine de combattants et vingt bêtes de bât chargées d'explosifs. Zaal, l'un des adjoints d'Aouda, l'accompagne. Les deux sergents britanniques, le visage plombé par la chaleur, peuvent à peine respirer mais restent stoïques, résolus à montrer la même endurance que les Arabes. Le lendemain, à l'aube, la caravane tourne à droite entre deux grands pics de grès : c'est l'entrée sud de la vallée du Wadi Rumm.

« Ce n'étaient pas des murs de roc sans faille, mais des constructions fragmentées, en blocs semblables à des immeubles gigantesques le long des deux côtés de la rue qu'ils formaient. De profondes ruelles, larges de cinquante pieds, séparaient les blocs, dont les intempéries avaient adouci les plans en immenses absides et baies, et enrichi la surface de découpures et de fractures, comme une décoration. Haut sur la falaise, des cavernes rondes figuraient des fenêtres ; d'autres près de son pied bâillaient comme des portes. Des taches sombres descendaient la façade ombreuse sur des centaines de pieds, ressemblant à des marques d'usure. Les falaises étaient striées verticalement dans leur roc granuleux. Leur structure principale reposait sur deux cents pieds de pierre cassée de couleur plus profonde et de texture plus dure. Cette plinthe, à la différence du grès, ne pendait pas en replis comme du tissu, mais se découpait en bandes lâches d'éboulis, horizontales à la manière d'un soubassement de mur.

« Les blocs étaient coiffés de dômes en série, d'un rouge moins chaud que le corps de la colline, mais plutôt gris et superficiel. Ils

donnaient la dernière touche d'une architecture byzantine à ce lieu irrésistible, chemin de procession qui passait l'imagination. Les armées arabes se seraient perdues dans sa longueur et sa largeur, et une escadrille d'aéroplanes eût pu tourner en formation entre ses murs. Notre caravane se sentit empruntée et maintint un silence de mort effrayée et honteuse d'afficher sa petitesse en présence de ces collines prodigieuses[1]. »

À l'aube du 16 septembre, la caravane quitte Rumm pour Mudowwara à travers un dédale tortueux de murs de grès, puis atteint un plateau de boue jaune à la lisière duquel un bivouac est installé autour d'un brasier de tamaris crépitants. Le lendemain, en fin d'après-midi, au débouché d'une vaste plaine baignée de soleil, Lawrence aperçoit enfin le premier puits de Mudowwara, une mare stagnante où les Turcs ont jeté les cadavres de chameaux pour rendre l'eau putride. Cependant, tant que la gare elle-même n'est pas prise, ce puits constitue la seule ressource en eau et chacun y plonge son outre en fermant les yeux. La gare est maintenant toute proche, encore masquée par une crête où, au crépuscule, Lawrence se hisse en rampant avec ses sergents. Il distingue en contrebas les lumières du camp turc et les bâtiments de la gare, trop solides pour les faibles mortiers de Stokes qui ne portent guère à plus de trois cents mètres. C'est donc déçu mais résigné que Lawrence abandonne sa cible première, qui ne sera détruite qu'en août 1918, et se dirige vers le sud où, selon Zaal, une courbe de la voie serait propice à la pose d'une mine. À environ sept kilomètres avant Hallat Hammar, un éperon rocheux surplombe un pont à deux arches où passe la voie, offrant ainsi un point d'embuscade idéal. Il ne faut pas moins de cinq heures à Lawrence pour enterrer cinquante litres d'explosif à la gélinite, juste sur le pont, entre deux traverses. Un câble enfoui péniblement sous la couche de sable court jusqu'à la crête voisine à deux cents mètres à peine.

À la nuit tombée, un nuage de fumée, au sud, signale un train quittant Hallat Hammar, ce qui déclenche une bousculade générale. Les hommes munis de fusils se rangent en ligne derrière l'éperon rocheux, prêts à mitrailler les wagons à cent cinquante mètres de là lorsque le train aura déraillé. Lawrence, assis près du pont sur une butte, lève

1. *Les Sept Piliers de la sagesse*, Gallimard, 1992, p. 499.

le bras au moment précis où les roues motrices de la locomotive franchissent le pont. Salem, le meilleur esclave de Fayçal, qui ne le lâche pas du regard, enfonce alors la poignée de l'exploseur électrique. Une énorme colonne de fumée noire et de poussière jaillit alors du pont dans un rugissement terrifiant. Après quelques secondes de silence, les Bédouins mitraillent les wagons, abandonnés par les soldats turcs qui se sont mis à l'abri derrière le remblai de la voie. Pendant ce temps, Stokes, après avoir réglé l'élévation de son mortier, bombarde l'arrière du talus. Tandis que les Turcs s'éloignent à la hâte vers Mudowwara, à quelques kilomètres au nord, laissant derrière eux le sable jonché de morts, les Bédouins se livrent au pillage en règle des wagons, hurlant, tirant en l'air, s'arrachant les ballots éventrés qu'ils ont extraits du fourgon. Chaque pillard, après avoir rassemblé matelas, casseroles, vêtements, couvertures, charge frénétiquement le chameau le plus proche et le chasse. Près de la carcasse calcinée du train, Lawrence et les sergents britanniques enroulent le câble et récupèrent mortiers et mitrailleuses Lewis ; Zaal charge à la hâte le tout sur trois chameaux. Les deux sergents éprouvent un frisson rétrospectif à l'idée qu'ils auraient pu eux aussi être dépouillés, les Arabes ne distinguant plus, dans leur furie, leurs alliés de leurs adversaires. Comme la garnison turque de Mudowwara alertée commence à approcher, on met le feu aux caisses de munitions qui restent dans les wagons. Puis les Bédouins s'éloignent de crête en crête. Dans l'esprit de Zaal, il ne s'agit pas d'une fuite mais bien d'une retraite ordonnée.

Après trois heures de marche vers le nord, la caravane, ruisselant de poussière et de sueur, arrive aux puits situés près de la gare de Mudowwara, avec quatre-vingt-dix prisonniers et vingt-deux chameaux capturés. Ne s'arrêtant que le temps de boire, les hommes, lourdement chargés de butin, reprennent la route du Wadi Rumm qu'ils atteignent au soir du 20 septembre. Dans la splendeur étrange du crépuscule naissant, les falaises se détachent, cramoisies. Les dômes en cimier s'élèvent à une hauteur telle que le turban de Lawrence glisse sur sa nuque lorsqu'il lève la tête vers leurs sommets étincelants. La gloire de Rumm, à la fois sereine et écrasante, ramène les hommes à leurs misérables proportions. Soudain, perçant la nuit, l'écho d'un appel en arabe descend de la falaise : c'est Moussa, la sentinelle. Après quoi, autour d'un feu puissant, chacun se restaure en buvant à longues gorgées l'eau bienfaisante des sources.

Deux jours plus tard, Lawrence rentre à Akaba avec sa garde et les deux sergents. À leur retour en Égypte, Lewis et Stokes, qui peuvent maintenant parcourir quatre-vingts kilomètres par jour à dos de chameau, recevront félicitations et médailles d'Allenby. Le succès de Mudowwara a vite convaincu les états-majors d'Akaba de l'intérêt du minage des trains. Le 29 septembre, le lieutenant Pisani, qui commande les troupes algériennes à Akaba, se joint à un nouveau raid conduit par Lawrence, cette fois vers le sud de Maan près de Shedia. Exaltés par la victoire de Mudowwara, les Bédouins, par centaines, vocifèrent afin d'être choisis pour accompagner Lawrence. C'est lui qu'ils reconnaîtront pour chef dans cette expédition, et non pas l'un de ces nombreux petits cheikhs. Pensif sur son chameau, Lawrence grimpe vers Batra, dans la montagne qui sépare la vallée du Wadi Akaba de la plaine de Maan. Il songe au caractère usurpateur, frauduleux presque, du rôle qu'il joue en Arabie. Les Arabes le suivent, n'écoutent que lui, le font juge de leurs querelles de clans, lui un chrétien et un Anglais ! Il a presque honte d'exercer cette fausse autorité sur ces dupes que les Anglais, en dernier ressort, entendent bien sacrifier à leur politique au Moyen-Orient.

Au début de la nuit, Lawrence atteint la voie ferrée, au point où elle traverse une vallée sur un haut remblai long de cinq cents mètres et percé de ponts. Jusqu'à l'aube, il va poser de puissantes mines à la lyddite. Deux jours plus tard seulement, s'ébranle un train venant de Maan et formé de douze wagons. Faïz abaisse la poignée de l'exploseur au moment même où la machine traverse l'arche. Tandis que l'explosion fracasse la chaudière de la locomotive, illuminant les ténèbres, le Français Pisani s'approche en courant du train. La locomotive, avec sa chaudière éclatée et son châssis fracassé, gît couchée et fumante, au milieu d'une vingtaine de cadavres turcs. Plus avides de pillages qu'accoutumés à la discipline, cent cinquante Bédouins chargent plusieurs tonnes de nourriture sur l'énorme convoi de chameaux de bât destinés au butin. Lawrence a récupéré les précieux câbles électriques. Il s'apprête à mettre le feu au train lorsque, monté au sommet d'un talus, il aperçoit une quarantaine de Turcs arrivant à la gare de Shedia. Aussitôt, deux chefs arabes le rejoignent pour le ramener vers la caravane, déjà éloignée de plus d'un kilomètre vers l'ouest.

Ce raid expérimental se révèle un succès. Lawrence a pu cacher cent cinquante Bédouins à moins de mille cinq cents mètres de la voie

ferrée, où les Turcs patrouillent chaque jour, et cela sans jamais avoir été repéré. Au retour, Pisani et d'autres émules de Lawrence, enhardis par ces premiers succès, vont transmettre aux Arabes l'art de miner. Enthousiastes, les tribus écrivent à Fayçal : « Envoyez-nous un Lurens et nous ferons sauter les trains avec. » Dix-sept locomotives seront détruites au cours des mois suivants. Lawrence se rend au Caire pour rencontrer Allenby ; il lui explique son idée de harceler les trains juste assez pour que les Turcs conservent des bataillons à Médine, afin de les isoler et de les rendre inoffensifs. Si ce harcèlement continue, il bloquera l'armée turque autour de Jérusalem tout en rendant impossible l'évacuation de Médine.

CINQUIÈME PARTIE

Rezzou sur le Yarmouk
(15 octobre-26 novembre 1917)

L'avenir de la Palestine

À la fin d'octobre, le général Allenby projette d'attaquer le front turc sur la ligne Gaza-Beersheba. Conformément aux termes de l'accord Sykes-Picot, la Palestine est destinée à passer, après le partage des dépouilles de l'Empire ottoman, sous la tutelle britannique. Pour cette raison, Allenby, secondé par le lieutenant-colonel Alan Dawnay, doit s'emparer de Jérusalem. Ces deux hommes aux caractères opposés – esprit froid et ombrageux mais politique d'une part, calme, énergie et chaleur humaine de l'autre – vont donner bien des soucis aux Turcs.

Point de passage obligé des routes traversant la vallée du Jourdain par Jéricho et Amman, la Ville sainte est un objectif stratégique prioritaire. Jérusalem est le nœud ferroviaire d'où part la ligne empruntant la passe du Yarmouk juste au sud du lac de Tibériade, ligne utilisée par les troupes turques pour venir de Syrie (voir cartes p. VI et VII). Mais cette ville est d'abord la capitale du futur État juif. Depuis la toute récente déclaration Balfour du 2 novembre 1917, le gouvernement britannique a pris position pour le mouvement sioniste international. Lord Balfour, secrétaire d'État au Foreign Office, a adressé au baron Lionel Walter Rothschild, le champion de la cause juive, cette déclaration qui constitue la première manifestation officielle de soutien du gouvernement anglais au mouvement sioniste :

> *« Le gouvernement de Sa Majesté envisage favorablement l'établissement en Palestine d'un foyer national* [national home] *pour le peuple juif, et emploiera tous ses efforts pour la réalisation de cet objectif, étant clairement entendu que rien ne serait fait qui puisse porter atteinte ni aux droits civils et religieux, ni aux droits et au statut politique dont les Juifs jouissent dans tout autre pays*[1]. »

1. Lettre du ministre des Affaires étrangères Balfour à lord Rothschild, 7 novembre 1917.

Un communiqué plus discret et plus laconique de la France, compte tenu du peu d'enthousiasme des fédérations juives françaises à l'égard de ce mouvement, a confirmé l'entente complète entre les gouvernements français et britannique en ce qui concerne l'établissement juif en Palestine. Favorable au retour des juifs en Palestine, Lawrence considère que les colons offriront à l'Orient comme un échantillon de toutes les sciences et technologies européennes et, aidés par leur talent et leurs capitaux, ne tarderont pas à faire de la Palestine un État aussi organisé qu'en Occident. Le niveau de vie de la population arabe sera relevé. La nouvelle confédération judéo-palestinienne pourra alors devenir une nouvelle puissance économique et politique comptant au sein du concert des nations.

Objectif Deraa

Aux yeux de Lawrence, le centre névralgique des Turcs en Syrie est Deraa, nœud ferroviaire, où se croisent les trois lignes allant vers Damas, Médine et Jérusalem, et donc étape obligée en direction de la Palestine du train descendant vers la vallée du Jourdain par la gorge du Yarmouk. C'est sur ce point que l'armée bédouine sera la plus efficace, car elle servira de tête de pont pour couvrir le débouché de l'armée britannique en Syrie, face aux Turcs. Ces derniers connaissant très bien le terrain, et acclimatés aux chaleurs infernales, s'y défendront avec acharnement. Seule l'armée arabe peut les battre et servir à la fois d'éclaireur et de fer de lance aux Anglais. En neutralisant le nœud ferroviaire de Deraa, Lawrence fera sa jonction officielle avec Allenby, à qui il servira ensuite d'avant-garde dans la marche finale sur Damas. De plus, la cause arabe bénéficie autour de Deraa de l'appui des tribus Rualla et Serhahin, gagnées à Fayçal. Les populations locales du Hauran et du djebel Druze implorent même Fayçal d'accourir avec ses méharistes, et garantissent la chute de Deraa. Mais Lawrence freine l'enthousiasme des Arabes : un soulèvement prématuré de la paysannerie du Nord attirerait de terribles représailles si l'attaque n'était pas soutenue par la victoire des Anglais. Or, pour le moment, cette victoire n'est nullement acquise. Il reste cependant urgent d'entreprendre une attaque du Yarmouk par un raid ciblé n'appelant pas encore la contrée au soulèvement général. Mais quelle cible choisir ? La voie ferrée de Palestine monte péniblement depuis le

fond de la vallée du Jourdain vers Deraa puis Damas. Elle contourne le lac de Tibériade en longeant le fond de l'abrupte gorge du Yarmouk. Sinueuse, la ligne franchit la rivière à plusieurs reprises par de puissants ponts reposant sur des poutrelles métalliques. Le pont occidental qui se situe non loin d'Um Keis, et le pont oriental, Tell el-Shebab, sont stratégiques. L'effet de surprise étant l'atout majeur de ce raid, Lawrence estime nécessaire de mener une approche par Deraa, mais en arrivant de la direction où on ne les attend pas, c'est-à-dire de l'est. Pour surgir par l'est des profondeurs du désert, il est nécessaire de faire un détour de huit cents kilomètres par Azrak, cette oasis située à une centaine de kilomètres à l'est d'Amman.

C'est à Ali ibn el-Hussein, chef de la tribu des Harith, que Lawrence confie le commandement d'un camp à Azrak. Ce jeune et brave chérif rassemblera sous sa bannière toute sa tribu. À partir d'Azrak, un commando formé des cinquante méharistes les plus sûrs se précipitera jusqu'à Um Keis. Cette ancienne cité grecque appelée jadis Gadara, haut lieu de la culture gréco-syrienne, connue pour ses sources thermales, est située juste au-dessus du pont le plus occidental. Ce grand pont de métal sera la première cible. Mais, c'est là un travail difficile : la destruction des grosses poutres suspendues est un art qui exige des spécialistes. C'est pourquoi Lawrence s'adjoint le lieutenant Wood, officier du génie à la base d'Akaba. Il emmène aussi quelques mitrailleurs indiens. Au dernier moment, un allié inattendu, inespéré même, demande à se joindre à lui : l'émir algérien Abd el-Kader El-Djézaïri dont le grand-père, célébrissime, a défendu Alger face aux Français. Sa famille vivait en exil à Damas depuis que l'un de ses membres, Omar, avait été pendu par Djémal pour trahison, une génération plus tôt. Sa rencontre avec Fayçal l'avait converti à la cause nationale et rallié à la bannière du prince. Abd el-Kader El-Djézaïri lui avait généreusement offert le concours des Algériens vivant sur la rive nord de la vallée du Yarmouk. Malgré un câble du colonel Brémond, qui avertit Fayçal qu'Abd el-Kader n'est qu'un espion à la solde des Turcs, Lawrence, soupçonnant les Français de partialité, l'admet sous observation. Pour sa garde personnelle, il recrute quelques jeunes gens alertes et vifs, Mahmoud, Aziz et Mustapha, tous d'autant plus empressés que la rumeur dit combien généreux il est. Enfin, Othman – appelé Ferradj dans *Les Sept Piliers de la sagesse* – et Daoud, deux Ageyl souples et toujours en mouvement, complètent le groupe.

Le 25 octobre 1917, après un dernier et splendide repas, la troupe s'engage sur la route de Gouweira, assez lentement le premier jour pour adapter les chameaux à ce nouvel environnement. À une trentaine de kilomètres d'Akaba, Lawrence s'enfonce dans la noire et profonde gorge d'Itm puis bifurque vers l'est dans une vallée de grès rose semée de tamaris qui conduit jusqu'au Wadi Rumm, lieu à la fois stratégique et d'une beauté presque surnaturelle. La troupe y arrive au crépuscule, instant magique où les falaises monumentales sont éclairées par les derniers rayons rougeâtres du soleil. Après avoir traversé la plaine de Gaa, douce comme du velours aux pieds des chameaux, Lawrence remonte le Wadi Hafira où il fait halte pour la nuit. Le lendemain, avec Awad, un jeune chamelier Sherari engagé à Rumm, il pousse une reconnaissance vers le nord, en contournant Aba el-Lissan afin de s'assurer de la somnolence des Turcs.

Marchant en tête sur la grand-route de Maan, le jeune et preste Awad prend un vif intérêt à narguer les patrouilles turques. Ayant rejoint Ali, la troupe reprend la piste à travers une série de *wadis* peu profonds coulant parallèlement au nord-est, vers la plaine de Djefer (Al Jafr). Au soir, elle débouche dans la plaine de Djefer, baignée dans la lumière laiteuse des étoiles. Soucieux, Lawrence cherche des yeux la voie ferrée qui descend de Maan vers Mudowwarra. Au voisinage de la gare de Shedia, Hassan Shah, le Djémadar, ordonne aux mitrailleurs indiens de marcher lentement en file. Puis, dans leur marche nocturne et silencieuse, les chameaux traversent en ondulant le ballast entre deux blockhaus turcs sur le remblai.

Le lendemain, après avoir marché parallèlement à la ligne en direction de Maan, la caravane éparpillée oblique vers l'est, et pénètre dans l'étrange plaine de Djefer. C'est là qu'Aouda et Zaal les attendent, camouflés dans les broussailles et les rochers pour échapper au repérage des avions turcs. Après le repas, Lawrence s'efforce avec tact de relancer l'intérêt des Arabes pour la mission contre les ponts du Yarmouk. Il tente de convaincre Zaal, qui fut autrefois l'un des meilleurs chefs de raid, mais dont la richesse a aujourd'hui quelque peu affaibli la conviction. Au même moment, des cavaliers venant de Maan s'approchent du campement. Les trente hommes de Lawrence joints aux quinze d'Aouda abattent leurs tentes et bondissent sur leurs armes, plaçant les Vickers dans des tranchées creusées par l'eau. Mais il ne s'agit finalement que d'Ali à la tête des Harith et d'Abd el-Kader, qui,

ayant passé la voie ferrée plus près de Maan, semblent arriver tout droit des lignes ennemies. À la nuit, autour du feu, les Arabes éclairés par les flammes écoutent les exhortations de Lawrence qui tente de raviver la conviction des Abou Tayi, affaiblie depuis longtemps sous la tension du labeur quotidien. De temps à autre, il tend l'oreille vers les bruits sourds comme un orage lointain que font les canons d'Allenby, qui tonnent contre la ligne turque Gaza-Beersheba, là-bas vers l'ouest, au-dessus de la plaine du Jourdain.

À l'aube du 26 octobre, au moment de quitter le camp, le chef Aouda, en serrant Lawrence contre lui, en signe d'au revoir, lui murmure à l'oreille : « Méfie-toi d'Abd el-Kader. » Puis la troupe, au pas lent des mitrailleurs indiens, encore novices sur la piste et peu habiles à monter leurs chameaux, marche jusqu'à la nuit dans l'étrange et belle plaine de Djefer. À Baïr, point de concentration de Bédouins où elle arrive le 31, la caravane est reçue par une fantasia sauvage, tourbillonnant dans la poussière crayeuse. Tandis que les coups de fusil se répercutent dans les collines avoisinantes, les Harith crient à leur chef Ali ibn el-Hussein : « Dieu donne la victoire à notre chérif Ali ! » Au soir, sous les tentes noires, un grand festin est offert par Mifleh, le chef du clan local des Zebn Sukhur. Le beurre coule en abondance des mains des Bédouins Howeitat et des Beni Sakr qui en mouillent volontiers leur riz. Dans la nuit, ponctuée par les aboiements des chiens, le martèlement sourd et régulier des pièces d'artillerie d'Allenby rappelle à Lawrence son objectif lointain : le raid dans le district de Deraa. La nuit est noire lorsque, par un sentier raide, la caravane, à laquelle s'est joint le chef Mifleh et quinze des meilleurs hommes de sa tribu, reprend sa marche ondulante vers les trois pics enneigés des Tlhaithukhwat (« les trois sœurs »). Pendant les étapes, Lawrence s'infiltre volontiers dans les rangs des Beni Sakr. Il s'exerce à leur dialecte et recueille leurs histoires tribales, une gymnastique épuisante mais essentielle pour celui qui veut comprendre en profondeur les motivations des Arabes et leur politique.

Le 1er novembre à la tombée de la nuit, le groupe bivouaque au Wadi Djesha, près d'un buisson de feuillage gris-vert qui plaît à leurs chameaux affamés. Chacun entend, toujours plus clairs dans la nuit, les canons d'Allenby dont les échos amplifiés par la dépression de la mer Morte se répercutent sur les hauts plateaux. Le 2 novembre, levée tôt, la caravane débouche dans la vaste plaine du Wadi Sirhan, riche

en pâture. Les dernières crêtes que les Sukhur nomment Safra el-Djesha, sont couvertes de safran de couleur si vive que le paysage semble rayonner d'or. Au crépuscule, par un vent fort et froid, signe avant-coureur de l'hiver très rude de ces contrées désertiques, on atteint Ammari et ses mares, trop amères pour y boire. À l'aube, dans la brise faiblissante qui fait encore flotter les bannières cramoisies d'Ali et d'Abd el-Kader, en une étape courte et tout en plaine, la troupe pénètre dans la région d'Azrak, le pays de cocagne des rezzous arabes. Accueillis par la tribu Serhan, à Ain el-Beidha, à quelques milles à l'est d'Azrak, Lawrence écoute Mteir, le vieux cheik, suzerain des Serhahin, qui lui apprend que le pont occidental du Yarmouk, près d'Um Keis, est impossible à attaquer. Des centaines de soldats-bûcherons, envoyés par les Turcs, occupent en effet la région. À l'extrémité orientale de la gorge du Yarmouk, le dernier pont, celui de Tell el-Shebab, n'offre guère de meilleures chances. Les éclaireurs de pointe qui auront la mission délicate de poser les mines sous les arches du grand pont, suspendues au-dessus de l'abîme, rencontreront à leur retour des difficultés avec les villages proches alertés par le bruit, Remthé (Ramtha) et Turra (El Turra). Ils devront en outre remonter les pentes abruptes de la gorge, boueuses en hiver et cela sous le feu des Turcs. Afin de convaincre les Serhahin de le suivre malgré les dangers et les faibles chances de réussite de l'opération, Lawrence se lance alors dans un discours sur la mort et la vie exaltant l'humilité et l'honneur de la défaite, plus grande parfois qu'une victoire assurée. Ses paroles planant dans la fumée du feu mourant au-dessus des yeux fascinés, fixés sur l'orateur, pénètrent si profondément l'âme simple des Bédouins, que les Serhahin, retrouvant leur ardeur éclatante, décident comme un seul homme d'accompagner Lawrence. Dès l'après-midi, la caravane est en selle. Quelques crêtes la séparent encore du lieu mythique d'Azrak, encore tout imprégné de l'histoire des rois bergers primitifs, de leurs guerres et de leurs chansons d'amour :

« Ce serait pour Ali sa première vision d'Azrak, et nous nous pressâmes de gravir la crête rocheuse, très excités, parlant des guerres, des chansons et des passions des rois bergers primitifs, aux noms ressemblant à de la musique, qui avaient aimé cet endroit, et des légionnaires romains qui avaient langui ici en garnison dans des temps encore plus reculés. Puis le fort, bleu sur son rocher au-dessus

des palmiers bruissants, avec les fraîches prairies et les sources d'eau brillante, nous apparut. D'Azrak, comme de Rumm, on disait "Numen inest". Tous deux étaient magiquement hantés, mais, alors que Rumm était vaste, plein d'échos et semblable à Dieu, le silence insondable d'Azrak baignait dans l'histoire des poètes errants, des champions, des royaumes perdus, de tous les crimes, de la chevalerie et la magnificence morte de Hira et Ghassan. Chaque pierre ou brin d'herbe irradiait du demi-souvenir de l'Éden lumineux et soyeux qui avait disparu si longtemps auparavant[1]. »

Le dernier mamelon de lave passé, apparaît soudain l'exubérante palmeraie. Ali se penche et s'écrie : « De l'herbe ! » Il saute à bas de son chameau et s'en va bondissant de joie parmi les roseaux jusqu'aux sources. Mais Lawrence découvre qu'Abd el-Kader a disparu. Les bergers alentour l'ont vu partir en direction du djebel Druze. Serait-il passé à l'ennemi avec tout ce qu'il sait du raid projeté sur Deraa ?

L'échec de Tell el-Shebab

En dépit du risque de tomber dans un piège près du pont de Tell el-Shebab, Lawrence reprend sa marche serpentine vers Deraa. Les mares délicieusement limpides d'eau de pluie, dans un creux de silex vers Wadi el-Harith ou Abou Sawana, ainsi que les tendres gazelles rôties sur des baguettes de bois font oublier un moment le but de la mission. Les outres remplies, Lawrence et Fahad avancent en éclaireurs jusqu'à l'orée de la plaine de Deraa, où apparaissent bientôt les rails de la voie qu'il faudra traverser en un point dont le sol ne gardera aucune trace. Lawrence se dissimule vers Ghadir el-Abiadh un peu au-dessus de Mafrak (Al Mafraq). En observant les patrouilles turques surveillant la voie au bas de la colline, il met au point avec Ali la dernière phase du raid, la plus périlleuse. Au cours d'une seule nuit, il ira poser les mines à Tell el-Shebab, en un raid éclair de quatre-vingts milles, et sera de retour à l'aube. Les six meilleurs méharistes indiens avec une mitrailleuse Vickers, ainsi que Faouaz el-Faiz avec vingt de ses hommes, les Beni Sakr, complétés par quarante Serhahin,

1. *Les Sept Piliers de la sagesse*, Gallimard, 1992, p. 592.

formeront le groupe d'assaut final. C'est dans le silence le plus absolu que, au soir du 7 novembre 1917, le commando chemine difficilement sous les étoiles. Les chameaux, mal assurés dans le noir, tanguent et roulent sur le raide versant de la colline qui descend vers les gorges du Yarmouk. Lawrence, déjà anxieux d'ordinaire, est presque désespéré. La réussite de l'opération est-elle encore possible malgré la trahison d'Abd el-Kader ? Au loin, dans les ténèbres du nord, il distingue les lumières de la gare de Deraa, puis la colonne serrée descend dans la plaine de Remthé (Ramtha). D'abord comme un soupir, le bruit des chutes d'eau situées en aval du pont enfle progressivement jusqu'au vacarme assourdissant. Lawrence distribue aux quinze porteurs les explosifs de gélinite enfermés dans des sacs blancs, et se coule, avec Wood, l'ingénieur sapeur de la base d'Akaba, sur la pente sombre, rendue glissante par la pluie. De l'autre côté du gouffre, à soixante mètres en contrebas, sous le feu des Indiens, se profile une tente de garde, éclairée par une flamme vacillante. Lawrence rampe vers les premières poutrelles tout en surveillant la garde qui fait les cent pas à l'autre extrémité du pont vertigineux. Au moment où il se retourne pour faire signe aux porteurs d'amener l'explosif, retentit soudain le bruyant cliquetis d'un fusil. À l'instant, la sentinelle turque sursaute et tire vers la colline maintenant éclairée par la lune. Aussitôt, les Indiens répliquent et, dans la confusion, les Serhahin, effrayés, laissent tomber dans le lit du ravin leur précieuse charge d'explosifs. Tout est perdu, songe Lawrence lorsque, essoufflé, il parvient au sommet de la colline. Dégoûtés, Wood et Ali poussent les chameaux des Serhahin à coups de cravache sous le clair de lune, vers le refuge des collines.

L'attaque du train de Minifir

Au passage, les villageois de Turra et de Remthé s'éveillent et envoient quelques salves, doublées au loin par le son persistant des canons d'Allenby, qui sonnent pour Lawrence comme une faillite. Mais les Beni Sakr souhaitent venger l'échec lamentable des Serhahin. Comme il reste un sac de trente livres de gélinite, Ali s'écrie : « Faisons sauter un train ! » Laissant les blessés et les Indiens les rejoindre à Azrak, Lawrence, accompagné par Wood, qui souffre d'un début de pneu-

monie, retourne à la voie ferrée avec soixante Arabes (voir carte p. VII). Aveuglé par une averse que le vent pousse vers la vallée de Deraa, il glisse sous l'arche de maçonnerie massive d'un ponceau situé vers le kilomètre 172, dissimule sa charge sous une traverse et déroule soixante mètres de câbles le long d'un remblai de silex bordant le cours d'eau. À l'aube, les hommes frissonnent dans l'humidité. Tapis derrière le parapet formé par les chameaux dont la toison est étrangement ébouriffée, ils attendent l'instant propice. Vers une heure, ils entendent soudain le halètement d'un train qui remonte péniblement la côte. C'est un long convoi de plates-formes ouvertes où s'entassent des soldats turcs. Au moment où la locomotive franchit le pont, Lawrence enfonce quatre fois l'exploseur, sans aucun effet. Pis, sa silhouette ne manque pas d'attirer l'attention des soldats. Méfiants, les Turcs stoppent alors le train, fouillent le long de la voie mais en vain – les fils étant bien cachés – puis repartent. À l'aube, arrive à pleine vitesse un train de douze wagons de passagers, sifflant dans la courbe en pente. Lawrence, essoufflé, plonge sur son exploseur au moment où la locomotive franchit le ponceau. Il est aussitôt projeté par le souffle de l'explosion. Lorsqu'il se relève sa chemise est déchirée, son bras gauche et son pied sont en sang. Il contemple, hébété, à travers la fumée de l'explosion, la moitié supérieure du corps d'un Turc, ébouillantée et encore fumante. Ses oreilles perçoivent vaguement le tir nourri des Arabes qui mitraillent les wagons bondés de passagers. Les vêtements en lambeaux, un bras et un pied blessés, couvert d'éraflures et de sable, Lawrence remonte en clopinant vers le repli de terrain où se cachent les Beni Sakr. Les carcasses des deux locomotives ont basculé dans le trou béant laissé par le pont. Des soldats turcs jaillissent des wagons déraillés et commencent à tirer. Ils sont près de quatre cents hommes à bord. Les Arabes, en nombre insuffisant, se retirent lentement vers les collines de l'est, laissant vingt de leurs morts sur le terrain. Plus loin dans le Wadi Dhuleil, à l'abri d'un large rocher, on soigne tant bien que mal les éclopés. Faouaz el-Faiz, qui a eu la mâchoire brisée par une balle, est placé à dos de chameau dans un grand sac tandis que Lawrence distribue des récompenses pour les fusils pris aux Turcs. Le lendemain, 12 novembre 1917, la caravane entre à Arzak sous les vivats des tribus.

Séjour à Azrak (12-20 novembre 1917)

Azrak – qui est aujourd'hui une réserve ornithologique –, environnée de marais et de lave, avec ses palmeraies et ses eaux abondantes à cent kilomètres à l'est d'Amman, constituera un excellent lieu de retraite pour l'hiver (voir carte p. VII). De plus, comme cette oasis est située au cœur des terres de Nouri Shaalan, le grand chef arabe aura à cœur de la défendre contre les Turcs. Le vieux château médiéval en ruine situé à quelques milles au nord dans une palmeraie fera un bon quartier général. On le calfeutre tant bien que mal, les garçons Haurani de Lawrence couvrent les vieilles poutres de branches de palmiers, on lave le pavage, on retape la petite mosquée dans la cour, et surtout, on barde de mitrailleuses le sommet des tours. La vie au fort qui s'écoule d'abord tranquillement est ensuite marquée par la mort brutale de Wood, l'ingénieur de la base d'Akaba, terrassé par une crise de dysenterie. Une escorte emmène sa dépouille à Akaba, tandis que le reste du groupe attend, frissonnant sous les pluies d'octobre. Bientôt la nouvelle de la présence d'un détachement de l'armée de Fayçal s'est répandue alentour et les visiteurs convergent vers le fort. Tantôt ce sont des tribus bédouines, des Ruwalla, des Serhahin ou des Beni Sakr qui arrivent dans des parades fracassantes, chevaux au galop, cris rauques et coups de feu. Tantôt ce sont des marchands de Damas, des paysans ou encore des déserteurs de l'armée turque. On échange des présents, café contre vêtements de soie, riz contre couvertures, et, à force de persuasion, on entame de lentes palabres. Lawrence et Ali ibn el-Hussein convertissent les nouveaux venus à la grande cause arabe. C'est l'occasion pour Lawrence de mesurer le charme fascinant du chef des Harith, dont il brosse le portrait :

> *« Le plus grand atout de la cause de Fayçal dans ce travail au nord, c'était Chérif Ali ibn el-Hussein. Le rival extravagant des hommes des tribus sauvages dans leurs exploits les plus sauvages tournait maintenant toutes ses forces vers des buts plus élevés. Sa nature hybride faisait de son visage et de son corps de puissants arguments, charnels peut-être, mais ils étaient imprégnés de sa personnalité. Nul ne pouvait le voir sans désirer le revoir, surtout quand il souriait, ce qu'il faisait rarement, à la fois de la bouche et des yeux. Il utilisait*

consciemment sa beauté comme une arme. Il s'habillait impeccablement, tout en noir ou tout en blanc, et étudiait l'art du geste.

« La fortune avait joint en lui la perfection physique et une grâce inhabituelle, mais ces qualités n'étaient que la juste expression de ses pouvoirs. Elles manifestaient le courage qui ne cédait jamais, qui l'aurait laissé se faire mettre en pièces plutôt que de lâcher prise. Son orgueil éclatait dans son cri de guerre "Je suis des Harith", le clan de pillards vieux de deux mille ans ; ses yeux immenses, avec de larges pupilles noires tournant lentement dans le blanc, soulignaient la dignité glacée qui faisait son attitude idéale, qu'il devait toujours conquérir pour se calmer lui-même. Mais sans cesse le rire pétillant s'échappait bruyamment de lui par surprise ; et sa jeunesse, garçonnière ou féminine, son feu et son démon traversaient sa nuit comme un lever de soleil.

« Pourtant, en dépit de cette richesse, une dépression constante pesait sur lui, la convoitise inconsciente des gens simples et agités par une pensée abstraite que leur esprit n'avait pas la capacité de fournir. Sa force physique grandissait de jour en jour et recouvrait haineusement de chair cet humble quelque chose qu'il souhaitait davantage. Sa gaieté sauvage n'était qu'un des signes du vain effort de son désir. Ces étrangers obsédants soulignaient son détachement, détachement à contrecœur, vis-à-vis de ses compagnons. Malgré son grand penchant pour la confidence et la compagnie, il n'arrivait pas à trouver d'intimes. Pourtant il ne pouvait rester seul. S'il n'avait pas d'invités, Khazen, le serviteur, devait apporter les repas, qu'Ali et ses esclaves mangeaient ensemble[1]*. »*

En sécurité dans la vieille forteresse glacée, protégée par un labyrinthe de lave, Lawrence occupe les longues nuits d'hiver comme il peut. Dans la soirée, le portail fermé, les Arabes apportent le café et racontent, autour de l'âtre, des contes et des récits de batailles. Par une nuit de tempête, après la ronde d'Hassan Shah, s'élève soudain vers les tours un long gémissement étrange. Ibn Banir tendant l'oreille affirme que les chiens des anciens bâtisseurs du fort ont coutume de fouiller les tours chaque nuit à la recherche de leurs maîtres disparus. Les Arabes se mettent alors à piler plus fort le café et à chanter pour

1. *Les Sept Piliers de la sagesse*, Gallimard, 1992, p. 625.

conjurer les spectres. Pendant ce temps, les tasses de café circulent en cliquetant entre les corps allongés autour du brasier qu'un serviteur évente afin de chasser la fumée bleue vers les meurtrières.

« La citadelle de mon intégrité »

Si Lawrence est sensible aux charmes des nuits d'Azrak, il n'en reste pas moins vigilant. Le carrefour stratégique et ferroviaire qu'est Deraa, au nord d'Amman, doit être visité afin d'évaluer ses forces. Une expédition de reconnaissance des basses terres du Hauran est donc décidée. Le 14 novembre 1917 accompagné d'Ali, Lawrence gagne les ruines romaines d'Oumtaiyé, situées à vingt kilomètres au sud-est de Deraa (voir carte p. VIII). Il reconnaît un itinéraire de contournement de Deraa, cette ville étant dans l'immédiat imprenable, par Tell Arar, Sheikh Saad, Tafas et Mezerib. Lawrence se glisse à pied vers la ville de Deraa et note au passage les dépôts allemands, les barbelés et les tranchées. En cheminant ainsi, pieds nus dans la boue glacée, il supporte sans broncher la douleur physique, presque quotidienne.

Soudain, près de la gare, un sergent turc le saisit par le bras : « Le Bey veut te voir », et le fait monter de force dans la chambre du bey, un gros homme en chemise de nuit. Après l'avoir examiné un instant, le bey haletant saisit Lawrence dans ses bras et l'entraîne en arrière avec lui sur le lit. L'officier anglais qui se débat est emmené par les gardes et frappé pendant dix longues minutes avant d'être violé. Lorsqu'il tente de se relever, il est blessé d'un coup de baïonnette, traîné ruisselant de sang, jusqu'à un banc, et fouetté avec un fouet circassien, souple lanière d'un pouce s'effilant en une pointe dure comme celle d'un crayon :

> *« Pour garder mon esprit sous contrôle, je comptai les coups, mais perdis le compte après le vingtième ; je ne pouvais sentir que le poids informe de la souffrance, non pas des griffes déchirantes comme je m'y étais attendu, mais une fissure qui démembrait de plus en plus la totalité de mon être, sous l'effet d'une force trop grande dont les vagues roulaient vers le haut de mon épine dorsale jusqu'à se parquer dans mon cerveau, pour s'y heurter terriblement les unes contre les autres. Quelque part, une pendule bon marché faisait*

entendre un bruyant tic-tac, et je m'affligeais que les coups de fouet ne fussent pas en mesure. Je me contorsionnais et me tordais, mais on me tenait si serré que mes efforts étaient inutiles. Quand le caporal eut cessé, les hommes le remplacèrent, très délibérément, me donnant tel nombre de coups, puis marquant un intervalle où ils se querellaient pour le prochain tour, se soulageaient et jouaient avec moi de façon indicible. Ils recommencèrent souvent, pendant ce qui durait peut-être seulement dix minutes. À chaque fois, pour le premier coup d'une nouvelle série, on me tirait la tête en arrière, pour que je voie comment une dure crête blanche, tel un rail, tournant lentement au cramoisi foncé, bondissait sur ma peau au moment de chaque impact, avec une perle de sang là où deux crêtes se croisaient. Tandis que le châtiment se poursuivait, le fouet tombait de plus en plus sur des marques précédentes, avec des morsures plus noires et plus humides, jusqu'à ce que ma chair tressaillît de souffrance accumulée, et de la terreur du coup qui arrivait. On triompha bientôt de ma détermination à ne pas hurler, mais tant que ma volonté gouverna mes lèvres, je n'employai que l'arabe, et avant la fin, une nausée miséricordieuse étrangla mes paroles[1]. »

Lawrence est alors jeté dans une vieille remise en bois, puis soigné par un infirmier arménien. Il reste figé dans la torpeur et le froid jusqu'à ce que l'aube filtre à travers les fentes de l'appentis. Alors, il se couvre de ses vêtements effilochés et parvient, grâce à l'Arménien, à s'évader maladroitement du réduit, pour regagner Azrak. Sur la route, il est recueilli par un Serdi sur un vieux chameau tout en os.

Déjà hypersensible et réfractaire à tout contact physique avec quiconque, il souffrira tout au long de son existence des séquelles psychiques de cette abominable agression sexuelle. Il en conservera un sentiment avilissant de déchéance mêlée de honte et de culpabilité, ainsi qu'il l'avoue dans sa lettre du 26 mars 1924 à Charlotte Shaw :

« *Vous prenez comme exemple ma nuit à Deraa. Eh bien, j'ai toujours peur qu'on me fasse souffrir : et pour moi, tant que je vivrai, la violence de cette nuit-là aura été le paroxysme qui m'a brisé, et m'a fait succomber. C'est l'opinion de l'individu. Vous ne pouvez la partager. Au sujet de cette nuit. Je ne devrais pas vous le dire, parce*

1. *Les Sept Piliers de la sagesse*, Gallimard, 1992, p. 636.

que les gens recommandables ne parlent pas de ces choses-là. J'ai voulu la faire figurer clairement dans le livre, et pendant des jours, j'ai lutté avec mon amour-propre... qui ne voulait pas, qui ne me l'a pas permis. Par crainte d'être démoli, ou plutôt pour interrompre cinq minutes une épreuve d'une souffrance qui me rendait fou, j'ai abandonné le seul bien que nous possédions en venant au monde – notre intégrité physique. C'est quelque chose d'impardonnable, une situation sans retour : et pour cela, j'ai renoncé à vivre dans la dignité, à exercer mon esprit et mes talents qui n'étaient pas négligeables. Vous pouvez dire que c'est de la morbidité : mais imaginez un peu le Préjudice causé et la façon dont je l'ai ressassé sans relâche toutes ces années. Cela pèsera sur moi tant que je vivrai, et après, s'il y a survie de notre Personnalité. Songez donc à l'errance parmi les bons fantômes d'outre-tombe qui crient "Impur ! Impur !" »

Redoutant aussi de devoir encore prêcher la révolte pendant tout l'hiver, fatigué des boutiquiers qui défilent, rampant dans sa tente, Lawrence décide de regagner Akaba. Il laisse derrière lui le gros de la troupe d'Indiens prendre ses quartiers d'hiver à Azrak sous les ordres d'Ali à qui il confie le reste de son argent. Monté avec Rahil sur ses deux meilleurs méharas, il s'élance vers le sud-ouest. Après de nombreuses chutes sur le sol détrempé, les méharistes franchissent le Wadi Gadhaf. Le chameau enfonce durement ses pieds dans les ornières d'argile rouge craquelée et séchée par le vent. Le lendemain midi, l'horizon sud scintille des pics enneigés de Tlhaithukhwat. En se tournant vers la plaine du nord vers le Sirhan, Lawrence distingue encore à plusieurs milles dans la brume les mares d'eau de pluie. Elles ressemblent à des yeux sanglants, flottant dans un mirage.

Le 24 novembre, la caravane dépasse Baïr au crépuscule. La marche de nuit est dure pour le méhariste surtout lorsqu'il traverse dans l'obscurité un terrain tourmenté au sol inégal. Le chameau évitant au dernier moment les cahots du sol n'a plus cette marche ondulante que le corps du méhariste peut suivre sans à-coups. À l'aube du lendemain, Lawrence passe par Djefer où il retrouve Aouda. Enfin, accablés de fatigue et de souffrances, les deux hommes débouchent à l'entrée basse de la vallée du Wadi Rumm, tout illuminée dans la gloire du soleil matinal. Puis, remontant la vallée, Lawrence rejoint le Wadi Itm qui le conduit à Akaba où, à la limite de la résistance, il arrive le 26 novembre à minuit.

1. Les frères Lawrence.
Les cinq frères Lawrence sont réunis sur cette photographie datée de 1910. De gauche à droite : Thomas Edward, Frank Helier, Arnold Walter, Montagu Robert et William George.
Crédit : Bodleian Library, University of Oxford.

2. Lawrence d'Arabie à Wejh en 1917.
Lawrence a troqué l'uniforme britannique contre une robe de soie blanche, avec une cordelière de tête mecquoise or et écarlate, vêtement caractéristique de l'aristocratie chérifienne. Il est photographié à Wejh en 1917.
Crédit : L'Illustration.

3. Fayçal et deux officiers britanniques en 1917.
Troisième fils de Hussein, Fayçal « réunissait dans sa personne la force du désir, la faiblesse physique et un courage toujours bouillant ».
Il est photographié ici dans sa tente en 1917 avec deux officiers britanniques.
Crédit : L'Illustration.

4. Lawrence et Fayçal au milieu des chefs de tribus arabes.
Au centre de la photographie, Fayçal, avec à sa droite Lawrence, accueille les différents chefs de tribus arabes.
Crédit : L'Illustration.

5. Le chérif Aouda.
Marié 28 fois, blessé 13 fois, ayant tué 75 hommes au combat, arabes ou turcs, Aouda abou Tayi, chef de la tribu des Howeitat, passe pour le guerrier le plus valeureux du désert. Pastel d'Eric Kennington, 1922.

6. Lawrence et Aouda.
Grand, le visage passionné et tragique, Aouda personnifie la vaillance guerrière.
Son nez puissamment busqué, ses yeux noirs éloquents,
sa barbe taillée en pointe en font l'archétype du chef de tribu du Hedjaz.
Crédit : L'Illustration.

7. L'entrée du général Allenby à Jérusalem.
Le 11 décembre 1917, Lawrence participe à l'entrée solennelle du général Allenby et des armées britanniques dans Jérusalem, « l'événement le plus mémorable de la guerre » selon lui. Peinture anonyme.
Crédit : Bridgeman-Giraudon, archives Charmet.

8. Fayçal en 1918.
Après la prise de Damas, le chérif Fayçal mène une intense campagne diplomatique en Europe. En 1919, il se rend en France pour participer à la conférence de la Paix.
Crédit : Bodleian Library, University of Oxford.

9. Lawrence dessiné par Augustus John.
Lawrence adorait ce croquis réalisé en 1919 par Augustus John dans son appartement parisien. Il le fera figurer sur le frontispice d'une édition des *Sept Piliers de la sagesse*.
Crédit : Bridgeman-Giraudon, archives Charmet.

« Un moment suprême »

Après quelques jours passés à Akaba, Lawrence s'envole vers Suez puis sur le front de Palestine, à Sher (entre Gaza et Bersheba), où Allenby a installé son quartier général. C'est là qu'il apprend une nouvelle décisive : après avoir investi Jaffa le 16 novembre, le généralissime britannique vient de s'emparer de Jérusalem, le 11 décembre 1917. Aussitôt, Lawrence est invité à participer à l'entrée victorieuse des troupes dans la Ville sainte :

> « *Plus tard m'arriva l'ordre urgent de me rendre immédiatement en Palestine par air. Croil m'emmena à Suez en avion. De là, je me rendis au quartier général d'Allenby, au-delà de Gaza. Il était si débordant de victoires qu'il me suffit de déclarer brièvement que nous avions échoué à emporter un pont du Yarmouk, les misérables détails de l'échec restant cachés. Pendant que je me trouvais encore avec lui, arriva un message de Chetwode, disant que Jérusalem était tombée ; et Allenby se prépara à y faire une entrée officielle telle que l'imagination universelle de Mark Sykes l'avait organisée. Allenby fut assez bon, quoique je n'eusse pas contribué au succès, pour laisser Clayton m'emmener ce jour-là comme officier d'État-major. Son État-major personnel me para de ses vêtements de rechange jusqu'à ce que je ressemble à un major de l'Armée britannique. Dalmeny me prêta des écussons rouges, Evans sa casquette galonnée, si bien que je portais les colifichets de mon grade durant la cérémonie à la porte de Jaffa, ce qui fut pour moi le moment suprême de la guerre*[1]. »

À cette occasion, Lawrence qui a déjà reçu l'ordre du Bain pour sa victoire d'Akaba – il refusera toujours de porter cette décoration – est nommé lieutenant-colonel au début de 1918 en attendant d'être décoré du DSO *(Distinguished Service Order)*, après la bataille de Tafileh.

Cependant, le front britannique entre Jérusalem et Ramleh se heurte pour l'heure à une forte résistance des Turcs retranchés sur les pentes des montagnes et pourvus d'une puissante artillerie. Pour cette raison,

1. *Les Sept Piliers de la sagesse*, Gallimard, 1992, p. 648.

Allenby, qui pense investir Jéricho en février, demande à Lawrence de pousser les trois mille hommes de Fayçal vers le nord en remontant la rive orientale de la mer Morte. Si Jéricho est prise, l'armée arabe pourra alors abandonner Akaba et occuper la rive orientale du Jourdain avant le printemps 1918. Heureux d'avoir arrêté avec Allenby sa stratégie pour l'hiver, Lawrence regagne Akaba où il arrive le jour de Noël.

SIXIÈME PARTIE

La campagne de la mer Morte

Opération contre Tafileh (10 janvier-4 février 1918)

La rumeur des exploits de Lawrence a fait le tour du pays. D'abord intrigués puis contrariés, les Turcs sont maintenant furieux, ils n'hésitent pas à mettre à prix la tête du remuant officier britannique : vingt mille livres vivant, dix mille mort. Prudent, Lawrence recrute alors une garde personnelle de quatre-vingt-dix combattants, grossie de hors-la-loi. Parmi eux, se distingue un jeune homme venu de la tribu des Ageyl, à la peau très sombre et aux longues nattes brillantes tombant sur les joues, répondant au nom d'Abdullah et surnommé « le détrousseur ». Il lui est envoyé par un capitaine de Fayçal, avec ce seul commentaire : « irrespectueux mais fidèle. »

Ces Ageyl, qui constituent la majorité des gardes de Lawrence, forment l'élite de l'armée de Fayçal. Leur résistance et leur connaissance du désert en ont fait des combattants de premier plan, qui exigent un bon salaire. Lawrence les paie six livres par mois mais fournit le chameau, le plus souvent des chamelles choisies parmi les plus robustes et les plus rapides, ce qui rend le service enviable. Les méharistes sont capables de se préparer en une demi-heure pour une expédition de six semaines, prêts à n'importe quel exploit, à n'importe quel risque. Si le lien qui les unit à leur chef est fait de subordination corporelle, ils n'en gardent pas moins une grande indépendance d'esprit, les Ageyl pouvant à tout instant quitter leur maître. La souffrance au combat est leur plus grand honneur et leur attachement à la cause en fait des combattants sans égaux. Ils n'en sont pas moins querelleurs et chicaniers : chaque jour, parmi les trente tribus auxquelles appartiennent ces hommes, des querelles de sang éclatent pour des bagatelles. À leur contact, Lawrence qui, pendant ses années de vagabondages archéologiques précédant la guerre, s'était longuement entraîné à la vie errante des Bédouins du désert, finira par devenir aussi endurant et téméraire qu'eux. Moins résistant que ses compagnons à la chaleur, il les surpasse cependant par l'énergie et la motivation.

La campagne qui s'ouvre vise à prendre les villages commandant l'extrémité sud de la mer Morte, autour de Tafileh (voir carte p. VI). Pendant que les Anglais marquent le pas sur la ligne Ramleh-Jérusalem, les Arabes gagneront le nord de la Syrie, jusqu'à la jonction avec l'aile droite britannique au sud de la mer Morte, lorsqu'elle arrivera de Jéricho.

Le 20 janvier, le chérif Nassir attaque la gare de Hesa défendue par deux mitrailleuses et un canon de montagne. Sous l'assaut furieux des Beni Sakr, les Turcs, jetant leurs armes, se réfugient dans la salle des guichets. Les sept wagons livrent un étrange butin de mets délicats, de sucreries et de tabac qui étaient destinés aux officiers de Médine. Ce coup de main réussi, les montagnards de Pétra marchent à leur tour, malgré le brouillard givrant, en direction de Shobek. La garnison turque mise en pièces ou en fuite, sans armes ni bagages, ils s'emparent des provisions et du vieux fort de Montreale, bâti par les croisés.

Après Hesa et Shobek, Tafileh, perché sur le bord rocailleux d'un ravin qui commande la route descendant du plateau vers le Jourdain tout proche, tombe sous les coups réunis des chérifs Nassir et Aouda. Après quoi, Zeid, le demi-frère de Fayçal, accompagné de Djaafar Pacha, son conseiller militaire, prend possession de la contrée. Ce dernier établit aussitôt une position défensive sur la berge sud du grand ravin de Tafileh, qui borde la gorge profonde du Wadi Hesa. Les Turcs revenus à la charge avec neuf cents fantassins, une centaine de cavaliers et vingt-sept mitrailleurs sèment la panique dans Tafileh. Mais, à la nuit, Lawrence, afin de soutenir les paysans luttant contre les Turcs, envoie dans la vallée des cavaliers pour répandre le bruit de son arrivée. Abdullah part en avant-garde sur la falaise avec deux mitrailleuses Hotchkiss, et refoule les troupes turques derrière la route menant à Kerak. Lawrence, entouré de sa garde personnelle à laquelle se sont joints quatre-vingts cavaliers, lâche quelques rafales occasionnelles pour retarder les Turcs et gêner leur déploiement. Voyant l'ennemi tâtonner, il se souvient des principes du général Bonaparte – le mouvement est la clé de l'art de la guerre – et envoie aussitôt Rassim et ses quatre-vingts cavaliers envelopper l'aile gauche hésitante de l'ennemi, derrière la crête de silex. Au moment où la rougeur glacée du soleil disparaît au-delà de la vallée du Jourdain, les Turcs, laissant leurs armes lourdes, fuient en désordre vers les ravins du Wadi Hesa. Seuls cinquante

d'entre eux parviendront à la voie ferrée. Épuisés tant par le froid que par la bataille, les Arabes doivent encore lutter contre une épouvantable tempête de neige, pour ramener leurs blessés. Après cette journée à Hesa, l'hiver devient trop rude pour s'aventurer plus loin de Tafileh. Le plateau de neige durcie par le froid de la nuit est balayé par les rafales d'un vent glacial qui met la peau à vif. Dans un abri sommaire miteux et puant, Lawrence essaie de surmonter son dégoût en lisant *La Mort d'Arthur*. Mais la misère confinée devenant très vite insupportable, il décide, le 2 février, de descendre à Akaba pour y chercher les fonds nécessaires à l'offensive de printemps.

Accompagné de quatre méharistes, Lawrence gagne Rashidia puis traverse le torrent de Shobek pour arriver à Odroh le 4 février par un temps froid et pluvieux. Les pauvres chameaux gelés enfoncent leurs sabots dans le sol boueux, glissent et s'effondrent plusieurs fois. Ne trouvant plus sa route dans le brouillard, Lawrence, à la limite de l'épuisement, les fait coucher en groupes compacts, la croupe face au vent, ainsi que le font traditionnellement les caravanes prises dans la tempête. Blotti en boule serrée contre le flanc de sa chamelle, Lawrence, bien décidé à faire taire ses souffrances jusqu'à l'aube, regarde le ciel livide rempli de flocons de neige. Dès l'aurore, reprenant sa route avec courage, il marche en tirant sa chamelle sous une grêle verglaçante dans la direction d'Aba el-Lissan. Puis, misérable et fiévreux, il atteint la passe de Shtar et descend vers la plaine rouge de Gouweira.

Convoyage de fonds dans la tempête (6-18 février 1918)

C'est avec joie que Dawnay et Joyce apprennent les succès de Tafileh et de Hesa. Ils n'en éprouvent pas moins un brin de jalousie pour la chance insolente de Lawrence, alors que leur propre expédition sur Mudowwara, quinze jours auparavant, avait été un cuisant échec. Fayçal expédie d'Akaba trente mille livres d'or ainsi que la chamelle de Lawrence, nommée Wodheida, une bête de course si bien dressée par les Ateibah que Lawrence peut la monter tout en lisant confortablement un livre. Lawrence désigne aussitôt deux méharistes Ateibah et Howeitat qui emporteront chacun deux sacs de mille livres dans leurs sacoches. Et la troupe prend vaillamment la longue route de Tafileh… (voir carte p. VI).

Jusqu'à Aba el-Lissan, seul le vent glacial et le sol encroûté de verglas gênent les chameaux, avant qu'une colline de boue les arrête net. Les chamelles blatèrent face à l'obstacle que les hommes doivent franchir, pieds nus sur le verglas. Vers 9 heures, épuisés, ils disposent les chameaux en phalange puis se glissent entre leurs flancs qui, comme la coque d'un navire, les isole de la tempête. Le lendemain midi par un temps crépusculaire, on atteint les ruines d'Odroh. Parvenus là, les Bédouins s'arrêtent, exténués. Lawrence décide de continuer seul vers Shobek distant seulement de dix milles. Mais la croûte de glace finit par céder sous ses pas. Il est précipité dans une fondrière, suspendu dans le vide au licol de sa chamelle. L'excellente Wodheida, bête pleine de bon sens, recule lentement, tirant ainsi son cavalier d'une bien fâcheuse situation.

Lawrence poursuit sa route et parvient enfin à Shobek. Avec ses cinquante kilos d'or, il fait son entrée dans la ville, se courbant sous la voûte basse de la poterne médiévale. Accueilli par Abd el-Mayin, le chérif qui commande les deux cents hommes de garnison, il se voit offrir un thé chaud et épicé. Il reprend la route de Tafileh. Au bout de trois heures difficiles, Wodheida, fatiguée, tombe dans un trou de neige où elle reste immobile, prise de tremblements :

« La chamelle et moi eûmes traversé la plaine en trois heures, allure merveilleuse ; mais nos ennuis n'étaient pas terminés. La neige était bien telle que mes guides l'avaient dit, et cachait complètement la piste qui serpentait à flanc de colline entre murs et fossés, et piles de roches en désordre. Il m'en coûta des souffrances infinies pour suivre les deux premiers tournants. Wodheida, fatiguée d'enfoncer jusqu'à ses genoux osseux dans une matière blanche inutile, commença à flancher sensiblement. Cependant, elle grimpa encore un bout de chemin raide, mais ce ne fut que pour rater le bord de la piste, là où il y avait un remblai. Nous tombâmes ensemble de quelque dix-huit pieds dans un amoncellement de neige gelée profond d'un mètre. Après la chute, elle se releva en gémissant et resta immobile, prise de tremblements.

« Quand des chameaux mâles se dérobaient ainsi, ils mouraient sur place, après des jours ; et je craignais d'avoir maintenant trouvé la limite de l'effort pour les chamelles. Je plongeai dans la neige jusqu'au cou devant elle et essayai de la remorquer, en vain. Puis

je passai un long moment à lui frapper l'arrière-train. Je montai en selle, et elle s'assit. Je sautai à terre, la fis lever et me demandai si peut-être l'amoncellement de neige n'était pas trop épais. Je lui taillai donc une belle petite route, d'un pied de large, trois de profondeur, et dix-huit pas de long, me servant comme outils de mes pieds et mains nus. La neige était si gelée en surface que j'y mettais tout mon poids, d'abord pour la briser, puis pour l'écoper. La croûte, coupante, m'entailla les poignets et les chevilles jusqu'à ce que le sang coulât, et le bord de la route fut bientôt longé de cristaux roses ressemblant à de pâles, très pâles, morceaux de pastèque[1]. »

À l'approche de la nuit, la grande solitude des hautes collines rappelle à Lawrence que sa noble bête pourrait s'effondrer ici sans espoir d'aucune aide. Et dans cette hypothèse, s'il continuait la marche seul, qu'adviendrait-il de ses six mille souverains d'or, qu'il serait obligé de laisser sur place ? Soudain, il aperçoit le village senoussi de Rasheidiya au pied d'une pente abrupte. Son approche au galop déclenche des cris de joie parmi les Bédouins, toujours séduits par les bêtes fougueuses et les cavaliers audacieux. Une quinzaine de milles plus loin Lawrence entre dans Tafileh le 19 février, heureux de remettre à Zeid un peu d'argent.

Le découragement

Le lendemain, en dépit des rafales de neige, il pousse une reconnaissance en direction de Kerak. Au niveau du Wadi Hesa, il aperçoit au loin la vallée du Jourdain où résonne le canon anglais. À son retour, une mauvaise nouvelle l'attend : Zeid lui déclare n'avoir plus d'argent, prétextant qu'il a payé les hommes des tribus voisines, notamment le cheik de Tafileh. Mais Lawrence n'est pas dupe, il sait que de telles sommes ne doivent être versées qu'après les combats. Faute d'argent, il doit désormais accomplir un voyage par Beersheba vers le quartier général britannique.

Pendant que Lawrence remportait sa première bataille rangée contre les Turcs à Tafileh, Allenby faisait reculer le front ennemi de Jérusalem

1. *Les Sept Piliers de la sagesse*, Gallimard, 1992, p. 711.

à Jéricho, ville qui tombe le 21 février. C'est le jour même où, par une pâle matinée printanière, Lawrence accompagné de quatre méharistes s'élance vers les ravins escarpés qui mènent à la vallée du Jourdain. Du bord des falaises, l'eau de la fonte des neiges étire de longs fils d'argent à travers la tapisserie déjà verte qui recouvre leurs flancs abrupts. Les hommes font une courte halte à Bouseira, minuscule village accroché à un éperon surplombant l'abîme, pour plonger, aussitôt après, vers le fond surchauffé du Wadi Dhalal. Au moment où la nuit envahit l'étroite gorge du torrent, les chameaux barbotent dans l'onde rapide pour calmer les tremblements nerveux de leurs longues pattes. Après avoir descendu mille cinq cents mètres, il reste maintenant à en regagner près de mille sur le versant de la Palestine. Il n'y a pas âme qui vive, dans ce paysage étrange de collines stérilisées par le sel du Jourdain, qui s'étirent en vagues figées et vaguement grises sous la demi-lune. Rien, si ce n'est au loin le feu de camp d'une section d'automitrailleuses britanniques.

À Beersheba, Lawrence rencontre son ami Hogarth. Aussitôt, il lui fait part de sa rancœur accumulée depuis longtemps, et de son cuisant échec auprès de Zeid. En dilapidant les subsides apportés par Lawrence, le propre frère de Fayçal a compromis toute la campagne de la mer Morte. En outre, voilà dix-huit mois que la responsabilité de Lawrence pèse chaque jour davantage sur ses épaules sans jamais recevoir d'ordres positifs du quartier général, si ce n'est de simples requêtes. Parcourant chaque jour soixante-quinze kilomètres à travers des déserts chauffés à blanc, risquant sa vie à chaque raid – il a été blessé lors de ses cinq dernières actions –, entraîné au mépris du corps, il pourrait supporter encore volontiers ces soucis. Mais un mal plus profond le ronge. Continuant à jouer un rôle d'hypocrite, il lui est devenu presque insupportable de cacher à ses amis arabes que leur cause pèsera d'un poids négligeable auprès des puissances alliées, l'Angleterre et la France, au moment du partage des restes de l'Empire ottoman. Ce rôle trompeur et criminel, après les morts des combats de Hesa, et son pouvoir excessif lui font maintenant peur. Sa volonté, son enthousiasme de rêveur éveillé se sont émoussés au contact de la sordide réalité politique.

Lawrence est emmené par Hogarth au mess des officiers, où l'attend impatiemment Clayton. N'aspirant plus qu'à un rôle obscur, il demande à être relevé de ses fonctions mais Clayton refuse tout net.

Dans cette phase cruciale de la guerre, le général Allenby a impérieusement besoin de l'aide des Arabes sur son flanc droit, lequel s'appuie sur le Jourdain. L'armée arabe est en effet indispensable pour désorganiser les garnisons turques de la ligne du Hedjaz, telles que Maan et Deraa. Coupées de Médine, les troupes turques se sentiront prises entre deux feux, au moment où Allenby franchira le Jourdain en direction d'Amman. Les paroles de Clayton font mouche. Revenant sur sa démission, Lawrence décide de reprendre son rôle. Il se voit aussitôt informé du plan d'opérations qui consiste à briser le verrou de Maan et à couper Médine des armées turques. L'octroi immédiat de sept cents chameaux de bât donnera aux rezzous la mobilité et la portée nécessaires pour encercler Maan, tandis qu'Allenby traversera le Jourdain afin d'occuper Salt. Dans une seconde phase, Allenby percera au-delà de la mer Morte vers Amman et l'on avisera alors de la coopération à demander à Lawrence et aux quatre mille réguliers de Fayçal.

Informé dès le retour de Lawrence, le 21 mars, Fayçal réorganise son armée sur des bases financières nouvelles. Outre les sept cents chameaux de bât, Allenby a ouvert un crédit de trois cent mille livres à Lawrence. De plus, il a placé à la direction de la section de renseignement de l'état-major d'Akaba Alan Dawnay, à la fois authentique soldat et homme cultivé et imaginatif. Au camp d'Aba el-Lissan, Fayçal et Djaafar s'emploient à calmer leurs hommes qui réclament une attaque directe et immédiate sur Maan, bien que leur artillerie soit, selon Joyce, insuffisante. Leur lâcher la bride sur ce point – faute impardonnable dans le cadre d'une armée européenne – répond au caractère spécifique de l'armée bédouine, où il n'y a ni discipline ni subordination. Volontaires comme les grognards de Bonaparte de l'armée d'Italie, et résolus à battre le Turc, ils n'en demeurent pas moins libres à tout instant de reprendre la route du pèlerin ou celle de leur foyer.

Une reconnaissance dans les Atara (2-18 avril 1918)

Accompagné de ses gardes du corps, Lawrence quitte Aba el-Lissan le 2 avril 1918 avec un proche de Fayçal, Mirzouk el-Tikhemi, et deux mille chameaux du Sirhan. Il doit d'abord traverser la ligne de chemin de fer vers Themed, le principal point d'eau des Beni Sakr (voir

carte p. VII). De là, sous la protection de leur cavalerie, il ira à Madeba où il installera son quartier général. Il ne restera plus ensuite qu'à faire sa jonction avec Allenby, qui depuis Salt se replie sur Jéricho. Sous les rayons encore pâles du soleil printanier, on oublie déjà presque les tempêtes glacées des semaines précédentes. Au crépuscule, la troupe traverse la ligne de chemin de fer en silence au nord de la vieille gare de Ghadir el-Hadj. Au moment où la chamelle de Lawrence aborde le ballast, un soldat turc surgit hagard de l'ombre d'un ponceau où il devait dormir. Son pistolet braqué sur le jeune Turc à l'air effrayé, Lawrence lui dit : « Dieu est miséricordieux » ; puis il tourne le dos. Le lendemain, 4 avril, la caravane parvient dans le Wadi el-Djinz, une région de mares affleurant l'argile, entourées de maigres buissons, qui permet une bonne halte de nuit pour hommes et bêtes. Deux jours plus tard, l'Atara est enfin en vue, avec les tentes de Mifleh, et des Beni Sakr, auxquels Lawrence expose son plan. Pour opérer la jonction avec Allenby, il faut traverser la voie ferrée à Themed et de là percer jusqu'à Madeba pendant que le généralissime britannique progressera sur la route Jéricho-Salt. En attendant le moment favorable, les Bédouins de Lawrence patientent sur la colline d'où l'on aperçoit les vallées parcourues de larges bandes d'herbes hautes. Lorsqu'il apprend qu'Allenby, repoussé par Jamel Pacha, est en retraite vers Jérusalem, Lawrence se décide à marcher vers le sud non loin de la voie ferrée abandonnée, en progressant par bonds, de colline en colline, afin d'éviter toute surprise.

Près de Fairaifra, à la vue d'une patrouille de huit Turcs sur une draisine, Lawrence ordonne l'attaque. Othman (Ferradj), n'écoutant que sa fougue, s'élance aussitôt vers le ponceau où viennent de s'abriter les Turcs. Mais l'un d'eux, dissimulé sous l'arche, décharge sur lui son fusil, lui causant une terrible blessure à travers la poitrine. Le jeune Bédouin du Nedj, sentant la mort venir, demande qu'on l'achève, afin de ne pas tomber entre les mains de l'ennemi. Le lendemain, 12 avril, parvenu au Wadi el-Djinz, Lawrence bifurque à droite en direction d'Odroh. Des explosions accompagnées d'éclairs semblent provenir de Djedune et de Semna, sorte de monticule en forme de croissant qui couvre Maan. Alors qu'il galope en direction de Semna, Lawrence croise un chameau avec une civière, portant Mouloud Pacha, l'un des meilleurs officiers de l'armée qui dirigeait l'attaque de Semna. « Oui, Lurens Bey, je suis blessé, mais Dieu soit loué, nous avons pris Semna », murmure le vieux chef.

À Semna, Nouri Saïd, qui a pris le commandement après l'évacuation de Mouloud, raconte qu'il s'est emparé de la gare de Ghadir el-Hadj et a détruit un millier de rails. La ligne est donc désormais interrompue au nord et au sud de Maan. Fayçal s'étant replié sur Ouheida, Lawrence l'y rejoint au sommet d'une colline. Fayçal, déjà renseigné par Dawnay, le reçoit les bras tendus en criant : « Plaise à Dieu, c'est bon ? » ce à quoi Lawrence répond : « À Dieu appartiennent la louange et la victoire ! » Le lendemain, les Arabes tentent de resserrer leur étau autour de la gare de Maan mais la partie se révèle plus difficile que prévu. En dépit des assauts de Djaafar Pacha qui foudroie la gare de son artillerie massée sur la crête sud, en dépit des charges de cavalerie menées par Nouri Saïd jusque dans les entrepôts de la gare, les assauts des Arabes sont sans cesse repoussés par la puissance de feu des mitrailleuses turques. Épuisé, Djaafar se replie le 18 avril sur les collines de Semna, pendant qu'une colonne de vivres turque venue d'Amman réussit à pénétrer dans Maan.

Mission spéciale sur la gare de Tell Shahm (18-22 avril 1918)

La ville de Maan assiégée n'étant pas encore mûre pour l'assaut final, Lawrence se joint à Dawnay, qui s'apprête à livrer sa première bataille en automitrailleuse. La cible est la gare de Tell Shahm au sud de Maan, à mi-chemin de Mudowwara (voir carte p. VI). Campé entre Maan et Tell Shahm, l'officier de carrière a méticuleusement disposé son ordre de bataille : automitrailleuses Rolls alignées au cordeau, Arabes en soutien derrière une colline et sentinelles en avant-postes, la mitrailleuse prête à entrer en action. Selon le plan minutieux de Dawnay, à 10 h 30, les fourgons 1 et 2 démoliront les ponts A et B. La gare sera prise à 11 h 30. La précision amuse Lawrence, qui sait fort bien que les Arabes ne disposent pas de montre. Néanmoins l'opération se déroule comme prévu. Les ponts A et B s'effondrent sous dix tablettes d'explosifs. Tandis que les Bédouins du chef Hazara s'emparent de la gare de Tell Shahm, Lawrence et Hornby en Rolls-Royce blindée descendent la voie ferrée en faisant sauter ponts et rails sur leur passage. Après une résistance honorable des Turcs, le 22 avril, Tell Shahm tombe aux mains des Bédouins de Lawrence. Deux cents fusils, quatre-vingt mille cartouches, des vivres et des vêtements, tel

est le butin du pillage. Après cette prise mémorable, l'attaque de Ramleh à vingt-cinq kilomètres au sud ne sera qu'une formalité. Ainsi les cent cinquante kilomètres de voie entre Maan et Mudowwara sont détruits avec leurs quatre gares principales, Ghadir el-Hadj, Shedia, Tell Shahm et Ramleh ; néanmoins, Mudowwara résiste encore. Les opérations immédiates étant achevées, Lawrence regagne Akaba puis Suez pour organiser avec le général Allenby la suite des opérations.

SEPTIÈME PARTIE

Un ultime élan

Deux mille chameaux pour Lawrence. Réflexions stratégiques. (15 mai-11 juillet 1918)

Le 15 mai 1918, Lawrence se rend au quartier général. Après avoir été accueilli par Dawnay, il rencontre le général Allenby. Ce dernier lui explique aussitôt que l'armée britannique qui occupe maintenant la ville de Salt, située au sud de la mer Morte, va avoir besoin de la diversion des Arabes. Il s'agit de réussir, après trois échecs successifs, le franchissement du Jourdain, bien défendu par les Turcs, entre Jéricho et Amman. Si Allenby veut conquérir Damas au mois de septembre suivant, il est indispensable que toutes les forces arabes disponibles remontent vers Amman, afin de paralyser la garnison turque et couvrir l'armée britannique lors de sa traversée du Jourdain entre Jéricho et Salt. Deux ou trois mille fantassins arabes pénétreront dans le pays des Beni Sakr pour joindre Allenby. Dans le même temps, la Royal Air Force maintiendra sur toute la région d'Amman une pression maximale, visant à paralyser le chemin de fer du Hedjaz.

À l'heure du thé, Allenby en vient à évoquer la brigade méhariste impériale du Sinaï. Il regrette de devoir la supprimer afin d'utiliser ses hommes en renfort des troupes montées. Feignant l'indifférence, Lawrence l'interroge : « Qu'allez-vous faire de leurs chameaux ? » En riant Allenby réplique : « Demandez à Q. [sir Walter Campbell], le quartier-maître général chargé de l'intendance. » Lawrence se permet donc de demander à sir Walter Campbell, un Écossais de haute naissance, s'il pourrait récupérer ces deux mille bêtes. Mais le quartier-maître général refuse. Le soir, Allenby s'étant mis à parler chameaux, sir Walter Campbell, sans doute pour désamorcer par avance les prétentions de Lawrence, fait valoir qu'avec la dissolution de la brigade méhariste, l'armée récupérera des chameaux de bât. Allenby demande alors à Lawrence ce qu'il en ferait lui, ce à quoi le colonel anglais répond : « Mettre mille hommes à Deraa le jour où vous le voudrez. » Le généralissime est convaincu. Lawrence a

gagné. Avec ces deux mille chameaux, il pourra organiser sa guerre en grand seigneur.

Le dernier obstacle majeur qui barre encore le chemin de Damas est la ville de Deraa, reconnue depuis longtemps par Lawrence comme le nœud ferroviaire et stratégique le plus important de toute la région. S'il est possible par un vigoureux coup de main de neutraliser la garnison et de détruire la gare, alors la route de Damas sera ouverte. Le lendemain, ayant retrouvé Fayçal à Aba el-Lissan, il lui raconte l'affaire, pensant que son action est sur le point de s'achever. Fayçal, radieux, lui déclare : « Non, au contraire, vous resterez jusqu'à Damas, et même au-delà ! »

Pendant la préparation des bêtes pour l'offensive d'été, Lawrence s'exerce à une première opération. Le 30 mai 1918, il mène, avec Nassir et six cents Arabes, un raid sur la gare de Hesa à mi-chemin entre Maan et Amman (voir carte p. VI). À l'ouest, sur le plateau, il compte sur le soutien des tribus de Tafileh. Mais l'aviation turque réagit avec brutalité, organisant le bombardement systématique de la vallée. Nassir a mis ses Bédouins dans une caverne entre deux rochers de calcaire surgis du flanc de la colline. Chacun a le sentiment d'être pris au piège. Les Arabes se tassent à leur poste de combat avec l'intention de vendre cher leur vie.

L'idée de se battre au corps à corps déplaît à Lawrence, qui craint tout contact physique. Plus que la mort ou la défaite, il redoute d'être touché. Troublé, il demande conseil en chuchotant à Nawaf, le frère de Faouaz el-Faiz, le chef des Beni Sakr. Avec d'infinies précautions, l'Arabe l'entraîne en rampant derrière le rideau de la tente où somnolent deux chameaux accroupis, entravés aux genoux et sellés. Guidé par Nawaf jusqu'à la voie ferrée, Lawrence se fraye finalement un chemin jusqu'à Baïr, puis à Akaba. Là, avec Fayçal, il réfléchit à son plan de campagne. Laissant un millier d'hommes pour contenir Maan, un raid de mille méharistes attaquera le secteur de Deraa. Enfin, le reste, soit trois mille fantassins, rejoindra Allenby à Jéricho. Les Turcs seront alors contraints de retraverser le Jourdain en se repliant sur Amman. Ces opérations nécessitent le transfert à Akaba des unités restées en arrière sous le commandement des frères de Fayçal, Ali et Abdullah, qui porteront les forces arabes à dix mille hommes équipés. Or, cela ne pouvant se faire sans l'accord du roi Hussein, on craint que le vieil homme, jaloux de la réussite de son fils Fayçal, n'y mette

de la mauvaise volonté. C'est pour lever cet obstacle que Lawrence se rend au quartier général d'Allenby, le 13 juin. Là, il suggère de demander à Hussein l'envoi à Akaba de toutes les troupes qui lui restent près de Médine, avec la menace de retirer les subsides britanniques. Allenby l'informe qu'à la fin de septembre, il compte enfin attaquer Damas. Il est convenu que, dans le même temps, l'armée de Fayçal effectuera un grand raid sur Deraa avec les deux mille nouveaux chameaux. En attendant l'offensive finale d'automne, Lawrence propose de multiplier les attaques contre le chemin de fer.

La campagne d'été (11 juillet-1er septembre 1918). Le *Camel Corps*

En juillet 1918, Allenby précise encore sa stratégie qui s'inspire ouvertement de la ruse utilisée par Napoléon à la Bérézina le 26 novembre 1812, afin d'attirer les Russes au sud de Borisov, pendant qu'il franchirait le fleuve au nord, au gué de Stoudianka. Le général britannique entend rassembler son armée à Ramelegh, tandis que des simulacres de bivouacs, des tentes au rebut ou des convois de bêtes malades, seront dressés pour faire croire aux Turcs qu'il se concentre à Jéricho.

De retour au Caire le 13 juillet, Lawrence réussit à obtenir le prêt pour un mois d'un bataillon survivant de l'Imperial Camel Corps. Ces trois cents méharistes, dirigés par le colonel Robert Buxton, vont constituer une aide puissante. Une colonne de mille méharistes se concentrera à Azrak, et, de là, ira miner la voie ferrée au sud de Deraa. L'armée arabe fournira quatre cents de ses meilleurs hommes sous le commandement de Nouri Pacha Saïd.

Il reste à prendre en main le Camel Corps. Dans ce but, Lawrence rencontre Buxton à Akaba le 28 juillet. Vieux fonctionnaire du Soudan, le chef des méharistes du Camel Corps est un homme généreux et sympathique, à l'intelligence vive et souple. S'intégrant facilement aux nomades, il parle arabe et sait se montrer patient. Toutes ces qualités, jointes à celles d'un véritable chef, lui ont permis de faire du Camel Corps un outil efficace, rapide et silencieux. Le 2 août, Lawrence et Buxton franchissent ensemble l'oppressante gorge d'Itm qui monte d'Akaba vers le plateau, sous les rouges falaises du Nedjed. Avec leurs

shorts et leurs chemises blanches, leur teint couperosé, malgré deux ans passés dans le Sinaï, les deux Anglais paraissent patauds auprès des Bédouins déliés et habitués au jeûne. Laissant provisoirement Buxton au Wadi Rumm, Lawrence retourne à Akaba, accompagné de six gardes, pour rassembler soixante gardes du corps.

À son retour à Gouweira, il est appelé par Fayçal et se rend en avion à Djefer. Là, au milieu du conseil présidé par Fayçal, revêtu de sa robe de soie blanche, avec une cordelière de tête mecquoise or et écarlate, il écoute le vieux cheikh lui présenter les différents chefs de tribu. Caché comme une icône depuis des mois dans le demi-jour de la tente, Fayçal prêche la liberté nationale contre le Turc. Par ses propos enflammés, il est parvenu à convertir les chefs de tribus à cette noble cause. Entre-temps, Buxton s'est bien conduit à Mudowwara : il a dirigé sur la gare le feu précis des mitrailleuses Lewis du Camel Corps, jusqu'à ce qu'à l'aube, la garnison turque se rende avec vingt et un morts et cent cinquante prisonniers. Ayant ensuite fait sauter les puits, détruit les locomotives ainsi que deux mille mètres de rail, il a déployé ses quatre cents chameaux vers Djefer.

Pendant que le Camel Corps prend du repos à Djefer, Lawrence, de retour à Gouweira, monte une opération de reconnaissance avec Joyce. Il s'agit d'aller reconnaître l'oasis d'Azrak, en automitrailleuse cette fois, dans le but d'éclairer et d'ouvrir la piste de la mission vers Deraa. Après avoir passé le plateau d'Erha, la Rolls dévore les kilomètres jusqu'aux ravines de l'Um Kharug (voir carte p. VII). Par moments, elle peine et s'enfonce dans les sables mous des anciens lits d'affluents du Kharug, au point qu'il faut placer des brassées de broussailles sous les roues du véhicule. Délivrée, la puissante voiture franchit d'un trait le Wadi Djesha, puis musarde du côté d'Ammari, localité qui pourrait à l'avenir servir de base arrière si les Turcs obligeaient Lawrence à évacuer Azrak. Dans ce paradis d'eaux courantes, les oiseaux et les gazelles viennent s'abreuver aux mares cristallines.

Anniversaire et réflexions de Lawrence

Après avoir reconnu l'utilité d'Azrak comme base future, Lawrence revient sur Ammari. De là, après quelques éclatements de pneus sur cette piste couverte de silex, il aborde le Ras Muheivir, et enfin Baïr,

le 15 août. Le lendemain, pendant que les chameaux de Buxton se désaltèrent aux puits, avant de se lancer dans la longue marche vers Azrak, Lawrence se plaît à rêver une fois de plus à sa singulière aventure. C'est le jour de son trentième anniversaire :

> *« L'ironie était pour moi d'aimer les objets avant la vie ou les idées ; l'incongruité, de répondre à l'appel contagieux de l'action, qui met l'accent sur la diversité des choses. C'était une dure tâche d'enfourcher sentiment et action. J'avais eu un grand désir toute ma vie – pouvoir m'exprimer sous quelque forme imaginative – mais mon esprit était trop diffus pour jamais acquérir une technique. Enfin le hasard, avec un humour pervers, en me faisant jouer le rôle d'homme d'action, m'avait donné une place dans la Révolution arabe, thème épique tout prêt pour un œil et une main directs, m'offrant ainsi une issue vers la littérature, art qui comporte le moins de technique. Ce sur quoi, seul le mécanisme m'intéressa. Le mode épique m'était étranger, comme à ma génération. Ma mémoire ne me poussait pas vers l'épopée, si bien que je ne pouvais ressentir en moi-même des hommes comme Aouda, qui paraissait aussi illusoire que les collines de Rumm, aussi vieux que Mallory*[1]*. »*

Obliger les Arabes à mourir pour une cause noble mais sans récompense pour eux, n'est-ce pas leur voler leur âme ? La seule consolation, mais non la rédemption, réside dans une souffrance acceptée, au service de la cause arabe. Lawrence s'interroge : est-il le seul coupable, lui qui n'était nullement impliqué dans le processus à ses débuts ? Est-il innocent, lui qui joue maintenant le rôle principal de cette singulière aventure ? Ce sentiment d'amertume torturera comme une punition sa volonté oscillante, et ce durant toute sa mission. Cependant, il reconnaît en lui comme un désir ardent mais honteux de célébrité. Il subsiste en son âme un arrière-goût de liberté, souvenir d'un passage à Port-Saïd. Il s'y revoit chargeant du charbon sous les vapeurs le jour. Il se souvient des nuits où il dormait, roulé en boule sur le quai, bercé par la houle du canal, qui bruissait en léchant la jetée. Il parvient presque à se convaincre qu'il n'est pas un homme de création, un initiateur, qu'il se contente de suivre en essayant d'améliorer l'œuvre des autres. Il aurait voulu se reposer sur un chef capable de penser

1. *Les Sept Piliers de la sagesse*, Gallimard, 1992, p. 787.

pour lui, au lieu de ces timorés qui lui laissent les mains libres. Fayçal, avec ses contingences humaines, sa faiblesse et son ignorance, ne peut être un modèle ou un maître. Pas plus qu'Allenby dont la personnalité à l'inverse frise trop la perfection, lui qui considère comme subalternes les qualités ordinaires telles que l'intelligence ou la perspicacité. Lawrence est brusquement interrompu dans sa rêverie par l'agitation anormale du camp. Au cours d'un raid tribal, des voleurs ont emmené quatre-vingts bêtes. Lawrence monté sur sa chamelle Baha passera la nuit à les récupérer.

L'accord de Hussein

Vers midi, le 17 août, à l'approche des ruines de Ras Muheivir (voir carte p. VII), la caravane du Camel Corps forme une masse brunâtre oscillant dans la brume de chaleur. Les jeunes Ageyl, plus souples en selle, se moquent de ces hommes en uniforme kaki, brûlés par le soleil, dont l'endurance est pourtant à toute épreuve. Parvenue au Wadi Ghadaf, la caravane fait halte pour la nuit. Le 20 août, après une nouvelle marche de quarante milles, la caravane épuisée parvient vers midi à Muaggar, le point d'embuscade situé à une quinzaine de milles au sud d'Amman. Les villages sont occupés par de forts détachements turcs venus en tournée de collecte d'impôts. Dans ces conditions, la mission initiale qui consistait à détruire le pont et faire exploser quelques kilomètres de voie ferrée serait trop cher payée en vies humaines. Malgré la déception des Bédouins, il faut donc se retirer sur Azrak, à cinquante milles à l'est. Vers minuit, les ruines solitaires du palais de Karaneh défilent en ombres chinoises fantomatiques devant une grande lune ronde. L'après-midi du 21, le rezzou passe à Kussaïr el-Amra, restes d'un pavillon de chasse du roi Harith, roi berger et patron des poètes. Dans la pénombre fraîche des ruines, on déchiffre encore des restes de peintures étranges, contant les hauts faits des Ghassanides.

L'étape du lendemain révèle enfin Azrak, la reine des oasis, déserte et bercée du lent mouvement du vent dans les roseaux. Là, les hommes enterrent plusieurs tonnes de coton-poudre, en prévision de l'expédition du mois prochain sur Deraa. Après une halte de deux jours, la colonne se rend à Ammari, dans le sud. Et de là, on navigue aux étoiles

jusqu'au Wadi Djesha puis Baïr. Pendant que les chameaux du Camel Corps se désaltèrent longuement aux abreuvoirs près des puits, Lawrence fait un saut en automitrailleuse sur Aba el-Lissan où est resté Fayçal, afin de lancer le raid des deux mille chameaux sur Deraa. La grosse voiture, surmontée de sa tourelle de métal brûlant, cahote sur le tapis poussiéreux. D'Aba el-Lissan, l'officier britannique fait expédier vers Azrak les bagages, les vivres et les munitions.

Le roi Hussein n'a encore donné aucun avis clair pour l'attaque finale sur Damas. Un incident secondaire l'a rendu furieux. Djaafar Pacha, l'un des cheikhs de l'armée arabe du Nord, avait été décoré par Allenby, ce qui n'avait pas manqué de vexer le vieux chérif. Ce dernier publia une proclamation royale qui stipulait que le rang de général en chef de l'armée arabe du Nord n'existait pas. Fayçal ayant refusé de limoger Djaafar Pacha, son père l'avait exclu du commandement de l'armée arabe et remplacé par Zeid. Dans l'attente d'une solution pour calmer la rage du roi Hussein, il fallait agir, puisque l'expédition sur Deraa devait commencer dans les trois jours. Lawrence prévient par messager Nouri Shaalan qu'il sera à Azrak, à partir du premier jour de la nouvelle lune. Ensuite, il expédie sur Azrak les caravanes de chameaux de bât portant vivres et munitions. Fayçal aidé par Lawrence écrit des notes à son père, en les rédigeant aussi claires et simples que possible pour éclaircir son esprit embrumé. Lawrence, quant à lui, prend soin de supprimer toutes les insultes figurant dans les lettres de Hussein à son fils, afin de ménager la susceptibilité de Fayçal. L'obstination du vieil émir finit par être vaincue ; sa dernière dépêche, décodée le 30 août, donne le feu vert à l'ultime étape vers la conquête de Damas. Laissant Fayçal et Joyce à leur joie, Lawrence monte dans une Rolls et s'élance vers le nord afin de rallier Nouri Shaalan et ses Rualla à temps pour le rezzou contre Deraa.

Rezzou contre Deraa, le dernier verrou turc (6-10 septembre 1918)

Dès le 1er septembre, Lawrence gagne Azrak en Rolls-Royce comme un pacha (voir cartes p. VII et VIII). Il se fait l'effet, deux jours durant, d'être devenu l'un de ces généraux bureaucrates, qui ignorent ce qu'est pour le méhariste la beauté des aubes et des crépuscules :

« Nous remarquâmes à nouveau combien leur vie était facile ; le corps tendre et les muscles reposés aidant le cerveau à se concentrer sur un travail de bureau, alors que nos corps et nos cerveaux ne s'allongeaient que pour la stupeur d'une heure de sommeil, dans la rougeur de l'aube et la rougeur du crépuscule, les deux périodes de la journée où il était malsain d'avancer. De nombreux jours, nous étions en selle vingt-deux heures sur vingt-quatre, chacun prenant son tour pour ouvrir la marche dans les ténèbres pendant que les autres laissaient leur tête s'incliner sur le pommeau, dans l'oubli. Un mince oubli, car même au plus profond d'un tel sommeil, le pied continuait à presser l'épaule du chameau pour le maintenir à l'allure de route, et le méhariste s'éveillait au moindre déséquilibre lors d'un faux pas ou d'un tournant. De plus, nous étions battus par la pluie, la neige ou le soleil, n'avions que peu de nourriture, peu d'eau, et aucune sécurité contre Turcs et Arabes. Pourtant, ces mois contraints avec les tribus m'avaient permis de faire mes plans avec une sûreté où les nouveaux venus voyaient la témérité d'un lunatique, mais qui représentait en fait une connaissance exacte de mes matériaux[1]*. »*

Au passage à Baïr, Lawrence apprend que les Turcs se sont lancés à l'ouest de Hesa, dans Tafileh. Mais peu importe, ils peuvent même prendre Akaba. Maintenant que l'armée bédouine est lancée dans sa dernière ligne droite, rien ne l'arrêtera plus. Vers le 8, Lawrence arrive à Azrak où chaque groupe de Bédouins se concentre sur un minuscule aérodrome improvisé près de l'oasis. Là, on a élevé deux hangars de toile, qui abritent les deux avions britanniques chargés de couvrir du ciel l'opération. Cette brûlante fin d'après-midi de septembre attire les mouches à chameaux jusqu'à ce que la fraîcheur du soir calme les démangeaisons. Au cours de la nuit, le désert est balayé par une tempête de sable. Lawrence ne parvient pas à dormir, trop occupé à secouer sa couverture pour ne pas mourir enseveli. À minuit, le vent laisse la place aux moustiques et à leurs piqûres, jusqu'à l'aube. Mais la baignade du lendemain dans la splendeur jaillissante des mares de l'oasis fait oublier la nuit blanche. Puis, chacun s'installe autour du vieux fort à l'ombre agréable des palmiers, ou dans la fraîcheur de la

1. *Les Sept Piliers de la sagesse*, Gallimard, 1992, p. 835.

vieille tour. Lawrence récapitule les différentes phases du plan. Les Bédouins devront, dans un premier temps, marcher sur Deraa pendant que le général Allenby prendra Jéricho, et couper la voie de chemin de fer près d'Amman, pour empêcher Deraa d'être secourue. Puis ils marcheront vers la vallée du Yarmouk en contournant Deraa par le sud, comme en 1917.

Pendant trois jours, le camp d'Azrak est en pleine effervescence. Le 10, deux avions en provenance d'Akaba atterrissent ; le 11 ce sont Joyce et Stirling qui conduisent les autres automitrailleuses ; enfin le 12, Fayçal arrive, à la tête d'une armée de deux mille chameaux, à laquelle s'ajoutent des Syriens et des Druzes. Le 13, un rezzou de trois mille hommes met le cap à l'ouest vers Deraa jusqu'à la plaine dégagée située autour des ruines d'Em el-Djémal, vestiges émouvants des villes frontières romaines. Lawrence peaufine son plan. En premier lieu, il lui faut couper la ligne de chemin de fer entre Deraa et Amman afin que la garnison d'Amman ne puisse acheminer des renforts. Un petit commando commandé par Lawrence est chargé de cette besogne, pendant que le gros de l'armée campe avec Fayçal à l'est d'Oumtaiyé.

Lawrence, avec son commando composé d'Égyptiens et de Gurkha, se glisse furtivement à la faveur de la nuit vers Oumtaiyé qu'il atteint le 14 juste avant le crépuscule. De là, il gagne la voie ferrée à quatre milles à l'ouest. Il s'agit de couper la ligne de chemin de fer située au sud de Deraa. Non loin de là, dans un creux entre les collines, brillent les feux de bivouac de l'avant-garde britannique. Il est décidé que le gros de la troupe continuera vers Tell el-Shebab dans la vallée du Yarmouk. Mais, avant de partir, il faut couper la voie. Le premier pont, joli petit ouvrage de quatre-vingts pieds de longueur, explose sous l'effet de six charges de coton-poudre, ne laissant qu'un squelette d'arches chancelant. Les Rolls-Royce et leurs fourgons ne traînent pas. Malheureusement, à la première ravine, à peine à trois cents mètres de la voie, le taquet d'une lame à ressort arrière cède sous le choc. La caisse s'affaisse lamentablement sur la roue arrière, laissant en plan dans le désert quatre hommes et une tonne de matériel. Le désespoir se lit dans le regard de chacun, lorsque le conducteur, saisissant un fort madrier d'une main et son cric de l'autre, coince la lourde planche entre le châssis et la lame de suspension. L'assemblage douteux, serré avec du fil télégraphique, tient bon jusqu'à Oumtaiyé et même le lendemain jusqu'au Tell Arar.

La menace aérienne

Au matin du 15 septembre, Lawrence rattrape l'armée arabe au pied du Tell Arar dont le sommet domine toute la région de Deraa. Les Arabes viennent tout juste d'annoncer l'attaque d'une redoute turque qui garde un pont, et dévalent la pente en empruntant le lit d'un cours d'eau planté de réglisses. Après un court affrontement, le poste turc lâche prise et se rend aux hommes de Lawrence. Désormais la voie ferrée du chemin de fer de Damas est entièrement aux mains de l'armée arabe. La promesse faite au général Allenby se trouve ainsi réalisée.

Monté au sommet du Tell Arar, Lawrence peut apercevoir au sud-ouest, dans la lumière rasante du soleil matinal, la gare de Deraa, vers le sud, le point clé qui commande toute la ligne jusqu'à Médine, et, à l'ouest, la gare de Mézérib sur la voie allant vers la Palestine. Au loin vers le nord, Damas, l'objet de ses désirs, le but final de la grande lutte, constitue le dernier bastion entre les Alliés et Constantinople. Au sud, Amman, Maan et Médine sont désormais isolées, coupées des Turcs. Dans quarante-huit heures, Allenby doit, comme prévu, lancer son armée. De son côté, Lawrence qui désire s'assurer que la garnison de Deraa ne tentera plus rien, fait canonner la ville depuis le sommet du Tell Arar. Dans ses jumelles, il observe l'aéroport et constate que huit ou neuf appareils sont tirés hors des hangars. Puis, il inspecte la gare : quelques cheminots mettent les locomotives sous pression. Il faut donc accélérer l'opération de minage de la voie au nord de Deraa. Pour cela, Lawrence utilise la charge en « tulipe », technique redoutable par les dégâts qu'elle cause sur les rails. Le coton-poudre est enterré tous les dix mètres sous la traverse médiane de chaque section. La traverse d'acier formant une boîte explose alors vers le haut soulevant les rails de cinquante centimètres en les voilant fortement vers l'intérieur, et ce de manière irréparable. Six cents de ces charges commencent à être réparties sur six kilomètres de voie, lorsque les biplaces turcs décollent de Deraa. Mais, au passage du Pfalz[1], Lawrence, Nouri Saïd et leurs soldats se dissimulent dans les crevasses. Ce sont bientôt quatre chasseurs et un vieil Albatros qui viennent tournoyer en larges cercles au-dessus des collines, et lâcher leurs bombes. Les

1. Chasseur allemand mis en service en 1918, succédant aux Albatros et aux Fokker.

Hotchkiss des Arabes répliquent aussitôt. Ce vacarme ne ralentit pas les poseurs d'explosifs, que les pilotes des avions ne semblent pas spécialement prendre pour cibles, ou qu'ils distinguent mal dans la plaine saupoudrée de Bédouins et de chameaux.

Tapis dans une crevasse, Lawrence, Nouri Saïd et Joyce tiennent conseil pour préparer la suite de leur raid : couper la ligne vers la Palestine, en attaquant l'un des fameux ponts de la vallée encaissée du Yarmouk. Mais il s'agit auparavant de franchir la grande plaine ouverte vers Mézérib, et cela sous la menace aérienne turque. Au même moment, un avion anglais surgit en direction d'Azrak. Le courageux pilote produit un effet de surprise tel que les avions turcs s'égaillent sous les rafales de sa mitrailleuse. Mettant aussitôt à profit la diversion inattendue procurée par le combat aérien, Lawrence lance ses hommes vers Mézérib à travers la plaine dénudée. Au moment d'atteindre la voie, il aperçoit soudain l'avion anglais poursuivi par trois chasseurs turcs et contraint d'atterrir faute de carburant. Lawrence monte dans une Rolls-Royce, et se porte à son secours. Échappant de peu aux bombes turques, il parvient à ramener le pilote ainsi que sa précieuse mitrailleuse Lewis. Laissant Joyce en couverture au Tell Arar avec une centaine d'hommes, il réunit un petit groupe d'assaut et se glisse vers Mézérib. Mais les pilotes turcs le surprennent et le mitraillent. Lawrence est blessé d'un éclat au bras droit. Loin de perdre courage à la vue du sang qui coule, il rejette en arrière les plis de son manteau et se porte à vive allure vers la gare de Mézérib.

Les canons de campagne et les vingt mitrailleuses ont bientôt raison de la garnison turque. Avant que la gare ne soit investie, la population bédouine des villages voisins se précipite sur les restes des bâtiments. Rien ne leur résiste : portes, chambranles, fenêtres et marches d'escalier leur font un butin de plusieurs tonnes. Profitant de la présence en ce point d'un nœud du réseau télégraphique, Lawrence fait cisailler les lignes, coupant du même coup tout lien entre la tête du commandement turc à Damas et les corps demeurés en Palestine. L'armée turque, conditionnée dans l'obéissance passive, est désormais livrée au hasard, sans initiative et sans ordres. Au crépuscule du 17 septembre, après la fin du pillage, après que les Bédouins rassasiés se sont repliés à l'ombre, près d'un ruisseau, la gare est incendiée.

Il reste à tenter un raid sur le pont de Tell el-Shebab, à six kilomètres à l'ouest. Tâche difficile car la garde turque, au dire du jeune

chef du village voisin, serait des plus importantes. Or, par un coup de chance inespéré, le commandant de cette garde, qui est un Arménien, se débarrasserait volontiers de ses hommes, pour se ranger au côté des Arabes. Lawrence convient d'abord d'un plan avec lui. Puis, par une nuit noire comme la poix, il s'élance, les poches bourrées de détonateurs, vers la gorge du Yarmouk. Marchant en suivant un sentier sinueux, en longue file par deux dans l'obscurité, les hommes du Camel Corps s'efforcent de faire taire leurs chameaux. Vers le sud, ils entendent le vacarme de la chute d'eau qui couvre le bruit de leurs montures dont les selles ont été attachées de façon à éviter tout cliquetis ou craquement. Du fond de la gorge montent des bouffées d'air humide qui glacent le visage. Tandis qu'une fumée blanche s'élève au-dessus de la gorge du Yarmouk, noyant la voie ferrée sous un banc de brume, ils perçoivent le halètement caractéristique d'une locomotive. Tapis dans l'ombre, ils attendent l'aube en frissonnant dans leurs manteaux de laine. Ils découvrent bientôt que la locomotive transporte de nombreux renforts turcs et allemands jusqu'à Deraa. Dans ces conditions, le coup de main semble compromis ; il serait d'un coût trop élevé en vies humaines. De retour à Mézérib, après minuit, Lawrence, qui espère racheter son échec, décide d'envoyer un groupe couper la voie au-delà du pont, là où les pentes du talus sont désertes. Le lendemain, il se propose de rejoindre Nisib au sud de Deraa, achevant ainsi une boucle complète autour de Deraa.

En marchant plein sud vers Remthé, la caravane cherche à rester hors de vue de Deraa. Le 17 septembre, elle atteint vers 4 heures la colline de Nisib, endroit propice pour installer l'artillerie de campagne, commandée par Pisani, lieutenant français d'Akaba, qui a déjà participé à de nombreux raids. Les vingt-cinq mitrailleuses Vickers et les quatre canons sont pointés vers la gare située au bas de la pente, à deux kilomètres. L'artillerie mise en action déchiquette quelques toits et appentis de la gare. Mais Lawrence vise un objectif plus éloigné : un grand pont tenu par une redoute au nord du village. Pendant que les quatre pièces de Pisani pilonnent la redoute, il descend la colline avec son équipe de dynamiteurs pour examiner la voie. Puis, après une dernière salve de tirs, il se rend jusqu'à la redoute heureusement abandonnée par les Turcs qui n'ont pas longtemps résisté à l'artillerie de Pisani. À la hâte, Lawrence place alors des charges d'explosif contre les piliers de ce qui sera son soixante-dix-neuvième pont.

Quelques minutes plus tard, l'air est rempli de pierres sifflantes. À la nuit tombée, la caravane prend la direction d'Oumtaiyé, le camp où le reste de l'armée l'attend. Au matin du 18 septembre, après une nuit mouvementée, tourmentée par les attaques des avions turcs, le rezzou arrive enfin aux ruines d'Oumtaiyé, où Joyce attendait impatiemment le retour de Lawrence.

Après le déjeuner, Lawrence décide d'aller avec deux Rolls-Royce chasser les trois avions turcs qui viennent de se poser dans une grande prairie longeant la voie. Il fait aussitôt mitrailler la carlingue des trois engins. Deux d'entre eux décollent aussitôt. Mais les pilotes du troisième avion ne parviennent pas à faire démarrer leur moteur. Ils ont tout juste le temps de quitter les commandes et de se jeter dans la tranchée du chemin de fer avant que les balles des Anglais ne mettent l'avion en feu.

Avec la menace aérienne permanente, Oumtaiyé, à vingt-quatre kilomètres de l'aérodrome de Deraa, n'est pas une position militaire sûre. Taiyibé, situé entre Oumtaiyé et Deraa, représente aussi une proie sans défense pour l'aviation turque, à moins que le général Allenby ne fournisse un appui aérien à l'armée arabe. Dans le but de solliciter ce soutien, Lawrence fait un saut jusqu'à l'oasis d'Azrak, pour y prendre un avion de liaison vers la Palestine. Il promet à Nouri Saïd de revenir le 22 avec des avions de combat, pendant que Joyce préparera des pistes à Oumtaiyé et Um el-Sourab.

« Le plus gros aéroplane du monde ! »

À Azrak, Lawrence retrouve Fayçal et Nouri Shaalan. L'avion de Palestine vient apporter une nouvelle importante : Allenby est parvenu a enfoncer les lignes turques à Jéricho. Trois corps d'armée s'apprêtent à traverser le Jourdain en plusieurs points distincts, entre Jéricho et Amman, au sud du lac de Tibériade à la hauteur de Deraa, et enfin au nord du lac, vers Kuneitra. Une heure plus tard, Lawrence survole le quartier général d'Allenby, se pose et court se présenter au général.

Allenby lui fait part de ses intentions. Le corps néo-zélandais traversera le Jourdain vers Amman, le deuxième corps passera le Jourdain vers Deraa, et le troisième vers Kuneitra. Ces deux derniers corps, placés sous le commandement du général George de Symons Barrow et du

major-général Henry G. Chauvel, feront leur jonction au-delà du Jourdain et marcheront sur Damas. Allenby promet à Lawrence de lui envoyer deux chasseurs Bristol à Oumtaiyé. Le général Geoffrey Salmond, chef d'escadre aérienne de la RAF, garantit même un Handley-Page, si le terrain d'Oumtaiyé est assez dégagé. Cet excellent accord obtenu, il ne reste à Lawrence qu'à patienter toute la soirée dans la confortable maison blanche du quartier général, où un serveur militaire lui sert le café sur une nappe blanche. Il en conçoit quelque honte, à l'idée que ses compagnons l'attendent allongés parmi les roches du désert avec leur maigre pain sans levain. Le lendemain, à l'aube, Lawrence monte à bord d'un Bristol et, avec le pilote Ross Smith aux commandes, vole d'un trait jusqu'à Oumtaiyé. Là, il constate que l'armée arabe s'est déplacée vers Um el-Sourab à quelques kilomètres au sud, et ceci dans le but d'éviter la chasse turque, toujours menaçante.

Le 24 septembre, l'atterrissage du Handley-Page sur l'herbe d'Um el-Sourab provoque un grand émoi parmi les Arabes qui comparent l'avion à un grand oiseau et les petits chasseurs Bristol à des oisillons. Un Bédouin essoufflé, barbe grise et chemise au vent, croisant Lawrence, lui dit en levant au ciel ses bras décharnés de prédicateur : « Le plus gros aéroplane du monde ! » Les hommes déchargent de l'essence et des pièces détachées pour les chasseurs Bristol, ainsi que des rations alimentaires, du thé, du sucre, et des médicaments. Cela fait, le Handley-Page décolle et disparaît vers le sud, où il va bombarder Deraa et Mafrak. Avec les quatre mille hommes dont il dispose, Lawrence doit maintenant balayer la IV^{e} armée turque entre Amman et Damas, dès que les Anglais l'auront chassée d'Amman. L'armée arabe, conduite par Nouri Shaalan, a foi dans sa victoire. Craint et obéi, le vieux chef déborde d'enthousiasme malgré son âge respectable et sa grande fatigue.

L'horreur avant Deraa

À l'aube du 24 septembre, Lawrence et Edward Turnour Winterton, ancien membre du corps des méharistes, préparent un nouveau raid contre la voie ferrée. Ils entassent dans une automitrailleuse trente kilogrammes d'explosifs destinés à l'arche d'un pont situé au sud de la gare de Mafrak, à dix kilomètres d'Um el-Sourab. Mais ils ne tardent pas à être repérés puis mitraillés par les soldats turcs. Dans ces condi-

tions, le commando motorisé se voit contraint de faire demi-tour vers le camp. Cette nuit-là, Lawrence entend le Handley-Page larguer ses bombes de cent livres sur la gare de Mafrak. En désordre, la IV^{e} armée turque reflue maintenant d'Amman et de Mafrak en ruine vers Deraa. Lawrence propose de conduire les Arabes d'Oumtaiyé jusqu'à Tell Arar, puis de traverser la voie vers l'ouest pour atteindre Sheik Saad. De cette façon, les forces turques en pleine retraite seront coupées de Damas.

À l'aube du 25 septembre, l'armée bédouine se porte donc vers le nord, parmi les hauts chardons qui couvrent les champs fraîchement moissonnés. Une femme sur son âne désigne l'endroit où quelques minutes plus tôt un avion s'est posé, un Bristol australien qui vient d'être atteint au radiateur. À chaque pas vers le nord convergent vers l'armée de jeunes villageois à cheval. Ils veulent, pleins d'enthousiasme, être incorporés à l'armée arabe dont les rangs grossissent en une immense horde de plusieurs kilomètres. Les Bédouins entrent le 26 dans Sheik Miskin, en détruisant le dépôt d'Ezraa ainsi que la gare de Khirbet el-Ghazala qu'Aouda prend d'assaut. Les ruines de Sheik Miskin, lugubres au clair de lune, jettent un moment de trouble dans les rangs arabes, sensibles à ce monde éteint, noir et froid. Mais à l'aube du 27, l'avant-garde de Lawrence entre enfin dans Sheik Saad. On desselle les bêtes à l'ombre des figuiers et des palmiers bruissant des innombrables cris des oiseaux. Avec ses ruisseaux qui chantent entre les arbres fruitiers, l'endroit réchauffe le cœur des guerriers après deux ans d'errance dans les silex du désert balayé par le vent brûlant.

Encore un effort et ces épreuves ne seront plus qu'un souvenir. Des villages alentour, les paysans accourent pour contempler cette armée qui a déjà inspiré tant de légendes. Du haut d'un tertre surplombant les ruines, Lawrence observe au loin vers le sud quelques unités turques et allemandes menant en longe des chevaux de bât épuisés. L'ennemi semble aux abois. Bientôt, il apprend que les Allemands viennent d'incendier leurs avions et leurs entrepôts de Deraa. Un message lâché par le pilote d'un chasseur britannique signale que deux colonnes de six mille Turcs refluent de Deraa en direction de Damas. Laissant passer une première colonne de quatre mille soldats, afin de bloquer les deux mille de l'arrière-garde, Lawrence se porte à leur rencontre jusqu'à Tafas. Il y arrive au moment où les lanciers de Djemal Pacha viennent justement de s'en emparer. Courant à travers les champs

de chardons qui leur arrivent aux genoux, des Bédouins rescapés racontent, effrayés, les massacres commis par les Turcs...

Au débouché des colonnes ennemies, Lawrence déclenche le feu nourri de ses Hotchkiss, tandis que Pisani achève de semer la confusion chez les Turcs avec une volée d'obus explosifs français. Bientôt, la colonne turque en repli laisse entrevoir des scènes d'horreur : des enfants éventrés, des femmes enceintes clouées au sol par des baïonnettes. Dès ce moment, la rage des Bédouins n'a plus de limites. « Le meilleur d'entre vous m'apportera le plus de cadavres turcs ! » crie Lawrence à ses soldats. Tremblant de rage, Tallal, le cheikh de Tafas, s'élance seul avec sa jument vers les rangs ennemis en poussant son cri de guerre, mais il trébuche bientôt sous le feu des mitrailleuses, et vient glorieusement mourir sur les centaines de lances turques. « Dieu le prenne en sa miséricorde ! » s'écrie Aouda, dont le vieux cœur de lion s'éveille. Il s'avance à son tour avec ses Bédouins ivres de rage et de sang, aveuglés de sueur et de poussière.

Au coucher du soleil, les cadavres des Turcs et des Arabes jonchent le sol de la plaine. Après avoir fait exécuter cent prisonniers en mémoire des massacres de Tafas, Lawrence, Aouda et Nouri Shaalan rentrent à Sheik Saad aux derniers rayons du soleil couchant. Ne pouvant dormir cette nuit-là, Lawrence monte sur sa grande chamelle Baha et arrive épuisé à l'aube à Deraa. Déjà, les Arabes ont investi l'hôtel de ville et posté des gardes aux points névralgiques de la ville. Le général George de Symons Barrow, chef de la septième division d'infanterie, chargé d'investir Deraa, est bien étonné d'y trouver les Arabes installés comme chez eux.

Le lendemain, Lawrence se porte vers Damas, certain de faire rapidement sa jonction avec le gros de l'armée d'Allenby. Peut-être à cette occasion a-t-il rencontré et interrogé le commandant de la VII^{e} armée turque, Mustafa Kemal. Cet officier de haut rang aurait été capturé par les Arabes, alors qu'il fuyait Deraa. Mais cette rencontre improbable entre le héros de la révolte arabe et le futur fondateur de la Turquie moderne reste encore bien mystérieuse...

L'ultime marche vers Damas

Passant la nuit du 28 septembre à Deraa, vide et tranquille après le départ des soldats, Lawrence contemple rêveur le halo rouge du

soleil disparaître derrière les hautes terres du Hauran. Au nord, la victoire n'est plus un rêve. Du sud surgissent deux ans de souvenirs : Rumm la magnifique, la brillante Pétra, Azrak la lointaine et Batra l'immaculée. À l'aube, Lawrence grimpe dans le *Brume bleue*, son fourgon Rolls, et prend enfin la route de Damas. Il croise le fanion du général Barrow, qui campe près d'une rivière. Barrow qui compte rejoindre Damas en trois jours de marche forcée s'étonne de voir Lawrence sur une monture fraîche.

« Quand avez-vous quitté Deraa ?
– Ce matin.
– Où vous arrêtez-vous ce soir ?
– À Damas. »

Et sur ces mots prononcés avec l'air le plus joyeux, Lawrence s'éloigne, magnifique, dans la longue foulée de sa chamelle, laissant derrière lui le général médusé.

La colonne arabe conduite par Aouda, Nassir et Nouri Shaalan, harcèle les quatre mille Turcs en fuite le long de la voie ferrée. Prise en tenailles entre l'armée britannique et l'armée arabe, assaillie sans relâche jusqu'à l'aube par les cavaliers d'Aouda, la IV^{e} armée turque rend l'âme. Le 30, parvenu à Kiswé, aux portes de Damas, Lawrence se sent étrangement seul, dans la cohue des soldats britanniques, australiens et indiens :

« Le mouvement et les contre-courants d'une telle cohue me poussaient çà et là, sans répit, comme eux-mêmes. Dans la nuit, on ne pouvait voir la couleur de ma peau. Je pouvais marcher comme il me plaisait, Arabe sans importance ; et me trouvant ainsi parmi les miens, mais coupé d'eux, je me sentais étrangement seul. Les hommes de nos automitrailleuses étaient pour moi des personnes, à cause de leur petit nombre et de notre longue camaraderie, et aussi en eux-mêmes car, exposés des mois sans protection au soleil brûlant et au vent brutal, usés, épurés, ils étaient devenus des individus. Dans cette foule de soldatesque inhabituelle, Britanniques, Australiens, Indiens, ils se sentaient aussi étrangers et timides que moi, s'en distinguant aussi par la crasse, la sueur et l'usure qui avaient moulé sur eux leurs vêtements portés des semaines, devenus plutôt un tégument qu'une enveloppe.

« Mais les autres étaient vraiment des soldats, une nouveauté après deux ans de combat irrégulier. Il me revint à l'esprit que le secret de l'uniforme consistait à rendre une foule massive, digne, impersonnelle ; à lui donner l'unité et la raideur d'un homme bien campé. Cette livrée de mort, isolant de la vie ordinaire ceux qui la portent, signale qu'ils ont vendu à l'État leur volonté et leur corps, ont accepté par contrat une servitude non moins abjecte pour être au début volontaire. Certains d'entre eux avaient obéi à un instinct d'évasion, d'autres étaient affamés, d'autres encore assoiffés de gloire, ou du piquant supposé de la vie militaire ; mais, parmi eux tous, seuls obtenaient satisfaction ceux qui avaient cherché à se dégrader, car, aux yeux de l'homme pacifique, ils se trouvaient au-dessous de l'humanité. Seules quelques femmes lubriques sont attirées par ces habits accusateurs ; la paye du soldat, non pas moyen de subsistance comme celle du travailleur mais argent de poche, paraît le mieux dépensée quand elle lui permet de boire parfois et d'oublier.

« Les condamnés subissent une violence. Les esclaves auraient le dessein d'être libres, s'ils le pouvaient. Mais le soldat donne, vingt-quatre heures par jour, l'usage de son corps à son propriétaire, et la direction exclusive de son esprit, et ses passions. Un condamné a licence de haïr la règle qui l'enferme, et tout le reste de l'humanité hors de sa prison, s'il est avide de haine ; mais le soldat maussade est un mauvais soldat ; en fait, ce n'est pas un soldat. Ses sentiments doivent être des pions payés sur l'échiquier du roi.

« Étrange pouvoir de la guerre qui nous faisait tous par devoir tant nous avilir ainsi ! Ces Australiens, qui me bousculaient de l'épaule sans cérémonie, s'étaient dépouillés de la moitié de la civilisation avec leurs habits civils. Ils dominaient ce soir, trop sûrs d'eux-mêmes pour se montrer prudents ; et pourtant – alors qu'ils balançaient paresseusement leurs corps rapides, tout en courbes, sans jamais de ligne droite, mais les yeux désillusionnés et vieux –, pourtant, je les sentais ombrageux, creux, instinctifs, toujours sur le point de faire de grandes choses, avec la souplesse inquiétante de lames à moitié sorties du fourreau. Inquiétante, non pas redoutable.

« Les Anglais n'étaient pas instinctifs ou négligents comme les Australiens, mais gardaient avec soin une bonne tenue, le regard lent, presque moutonniers. Habillés de façon guindée, silencieux, ils allaient timidement par paires. Les Australiens se tenaient en

groupe et marchaient seuls ; les Britanniques s'accrochaient deux à deux, dans une amitié de célibataire qui exprimait l'égalité du rang, la communauté de leurs vêtements militaires. "Se tenir les coudes", appelaient-ils ça ; désir de temps de guerre de garder entre quatre oreilles les pensées assez profondes pour blesser.

« Autour des soldats, les Arabes, hommes au regard fixe et grave, d'une autre sphère. Mon devoir tortueux m'avait exilé deux ans parmi eux. Ce soir-là, j'étais plus proche d'eux que des soldats, et je m'en irritais, comme d'une honte. Ce contraste importun se mêlait au mal du pays pour aiguiser mes facultés et rendre fertile mon dégoût. Je ne voyais plus seulement la différence de race et n'entendais que la différence de langue, j'en vins à différencier les odeurs : la lourde aigreur tenace, caillée, de la sueur séchée dans le coton, sur les foules arabes, et l'odeur fauve des soldats anglais, cette aura chaude, pisseuse, d'hommes serrés dans leurs habits de laine, piquante et aigrelette, prenant à la gorge, ammoniaquée ; ardente fermentation de naphte[1]*. »*

« Damas brûle ! »

La nuit du 30 passée à Kiswé, Lawrence entreprend l'ultime marche vers Damas. Il a bien l'intention d'y faire entrer son armée avant les Britanniques auxquels il ouvre la voie. Il devra également veiller à préparer l'opinion damascène, afin qu'elle accueille les soldats de Sa Majesté en alliés. Dans la capitale, un comité secret présidé par Ali Riza, dévoué à Fayçal, est prêt à prendre les rênes du pouvoir après le départ des Turcs. Mais la ville est prise de panique. L'Algérien Abd el-Kader, qui a trahi les Arabes à plusieurs reprises, s'est emparé de l'hôtel de ville où déjà flottent ses drapeaux. Avec son frère Mohammed Saïd, il a même constitué un gouvernement provisoire. Deux groupes rivaux se partagent donc le pouvoir à Damas.

Lawrence se lance à la recherche des dirigeants du comité secret. Nassir envoie la cavalerie Rualla à la rencontre d'Ali Riza Pacha Rikabi, l'ancien maire de Damas, qui reste malheureusement introuvable. En son absence, c'est son adjoint Shoukri el-Ayoubi qui dirige le comité.

1. *Les Sept Piliers de la sagesse*, Gallimard, 1992, p. 917.

Nassir s'impatiente... Il veut pénétrer immédiatement dans la ville, mais Lawrence le persuade que cette nuit de confusion ne peut qu'être funeste à son prestige. Vers minuit, alors que Lawrence tente, en vain, de fermer l'œil, quatre mille Bédouins en armes sont déjà entrés dans Damas. Dans la nuit éclairée par les gerbes de fusées jaunes des obus, les explosions des dépôts blanchissent le ciel de flammes. La terre tremble toutes les trois minutes. Damas est en feu... Juste avant de s'enfuir, les Allemands – tel Rostopchine à Moscou en 1812 – ont mis le feu aux dépôts de munitions. En levant les yeux, Lawrence aperçoit, vers le nord, les grappes d'explosion des magasins projetées à des hauteurs terrifiantes, éclaboussant le ciel de lueurs jaunes. Malade à l'idée de voir saccagée cette capitale millénaire de l'Islam pour prix de la liberté, il se tourne vers Stirling et, levant les bras vers le ciel d'un geste significatif, il murmure : « Damas brûle. »

Pourtant, après cette nuit de cauchemar, Damas apparaît rutilante, lovée dans l'écrin des jardins verdoyants, recueillie dans le silence de l'aube. Privilège des chefs valeureux, Nassir et Nouri Shaalan entrent les premiers dans Damas. Derrière eux, à distance respectueuse, Lawrence remonte vers les bâtiments du gouvernement sur la rive de la Barada. Les Damascènes, la joie dans le regard, suivent les héros en criant leur nom jusqu'au cœur de la ville. Mais à l'hôtel de ville, Abd el-Kader s'est déjà assuré de Nassir et de Nouri Shaalan. Il se vante d'avoir, dès la veille, proclamé, face aux Allemands, Hussein roi des Arabes, et formé un gouvernement. Dehors, la foule déchaînée, dont les turbans volent en l'air, ressemble à une muraille de clameurs qui scandent : « Fayçal, Nassir, Shoukri, Ourens[1]. » Depuis un salon doré de l'hôtel de ville, Lawrence convoque Abd el-Kader tandis que Nassir rassemble ses soldats sous les fenêtres, et que la garde personnelle du colonel anglais flâne dans les couloirs. Devant l'Algérien, enfin arrivé, Lawrence prononce, au nom de Fayçal, la dissolution du prétendu gouvernement civil et nomme gouverneur militaire Shoukri, l'adjoint d'Ali Riza Pacha Rikabi au comité secret, jusqu'au retour de son chef. Puis il désigne les différents membres du gouvernement, notamment le chef de la sécurité publique et l'intendant général. La délibération est à peine terminée qu'Abd el-Kader bondit vers Lawrence la dague à la main. Mais il n'a pas le temps d'accomplir son geste, Aouda est sur lui en un instant.

1. Lawrence.

Effrayé, l'Algérien recule et emmène ses partisans à l'extérieur de la salle. Ils ne seront ni exécutés ni même arrêtés. Un assassinat politique aurait constitué un bien sombre présage à l'aube d'un État nouveau !

Les 2 et 3 octobre, Lawrence ranime la machine administrative : il met sur pied une police avec des salaires provisoires, nomme des inspecteurs pour organiser l'approvisionnement en eau et redémarrer la centrale électrique qui doit le soir même permettre d'éclairer la ville, il rouvre les hôpitaux afin de limiter les ravages du typhus et de la dysenterie. Nouri organise des équipes d'éboueurs pour nettoyer la ville. Une brigade de pompiers est réquisitionnée afin de réduire les foyers d'incendie. Une distribution de vivres est faite aux indigents et il faut résoudre le grave problème de l'approvisionnement alimentaire de la capitale, qui n'a plus de réserves que pour deux jours, sans compter les milliers de chameaux et de chevaux à nourrir. La journée du 3 passe comme une folie. Le ravitaillement est effectué, le chemin de fer du Hedjaz et le télégraphe sont réparés, la poste et l'hôtel de la Monnaie réorganisés, des mesures sont prises pour limiter l'inflation galopante. Le 3 octobre 1918, au soir, le colonel Lawrence a donné à la Syrie un gouvernement qui durera deux ans. Au coucher du soleil, l'appel à la prière des muezzins monte dans la nuit : « Dieu seul est grand ; je témoigne qu'il n'y a d'autre Dieu que Dieu et Mohammed est Son Prophète… et il est bon en ce jour pour nous, ô peuple de Damas. »

Le 4 octobre, le général Allenby fait son entrée à Damas dans sa Rolls-Royce grise. Il confirme toutes les décisions de Lawrence qui, dès ce moment, va sentir ses nerfs le lâcher. Ses deux ans de lutte sont achevés. Il ne lui reste qu'à prendre congé de l'émir Fayçal qui arrive de Deraa. Le général Allenby donne au colonel Lawrence un télégramme du Foreign Office reconnaissant aux Arabes le statut de belligérants… Après le départ de l'émir Fayçal, son compagnon de guerre, Lawrence demande à Allenby la permission de regagner l'Angleterre et lorsque le général finit par acquiescer, le colonel sent monter en lui une immense tristesse…

Les Français isolés

Après l'événement majeur de la prise de Damas, les Français ne songent qu'à recouvrer leur liberté d'action en Syrie et au Liban, zones

qui leur ont été attribuées par les accords Sykes-Picot. Dès le 7 octobre 1918, les forces navales françaises occupent Beyrouth pour assurer leur présence au Proche-Orient. Mais le 30 octobre 1918, la France n'est pas associée à la signature de l'armistice de Moudros entre les Turcs et les Britanniques. Cette humiliation jointe à la prise de Damas met les Français dans une position fort difficile, surtout du fait de l'autorité supérieure du général Allenby et de sa force de caractère. Georges-Picot, nommé haut-commissaire en Syrie, s'en plaint le 12 novembre 1918, dans une note envoyée à Stephen Pichon, alors ministre des Affaires étrangères : « Il m'appartient d'établir les administrations locales dans la zone bleue, de donner les directives et de transmettre ses ordres militaires officiels. » Mais à toute allusion concernant l'entente établie entre les gouvernements, le général répond : « Je ne connais que le War Office, dont je reçois seulement les ordres. » La nécessité s'impose donc aux Français, dès le lendemain de la signature de l'armistice allemand, d'envisager avec les Britanniques une organisation qui réponde d'avantage aux arrangements de 1916. À Beyrouth, les autorités françaises semblent ne pas être reconnues par Allenby. Les Anglais sont maîtres de la situation à tel point que certains craignent, si les affaires continuent ainsi, que la France ne soit, à court terme, exclue du Moyen-Orient.

Les Anglais tout-puissants

L'Angleterre est alors en position de force en Syrie, du fait de la modeste contribution française à l'effort de guerre au Moyen-Orient. Les Britanniques n'ont jamais négligé de valoriser un avantage acquis. Leur politique au Moyen-Orient répond donc parfaitement à leurs deux principaux objectifs géopolitiques : tenir les voie d'accès aux Indes par la Syrie, Mossoul et Bagdad et mettre la main sur les gisements pétroliers du Caucase et de Mossoul. Les hommes d'État et les financiers de la City, en dépit d'apparentes divergences entre le War Office, le Foreign Office et le Colonial Office, sont les piliers de l'immuable tradition selon laquelle, envers et contre tout, l'hégémonie britannique sur le monde doit conserver son emprise. Le temps est venu de récupérer Mossoul, lequel avait été imprudemment concédé à la France en 1916, au motif de la lutte contre le bolchevisme. La diplomatie

britannique, pour éviter toute friction avec les soviets le long de la frontière iranienne, avait cru habile à cette époque de glisser, entre sa zone d'influence en Irak et celle des Russes, la région de Mossoul, abandonnée à la France. Mais le 1er décembre 1918, la Russie étant forclose, la France perd toute raison de garder Mossoul et le Kurdistan. D'ailleurs, l'infime détachement français qui escorte le drapeau tricolore en Orient, perdu au milieu de la formidable armée d'Allenby, aurait-il pu s'opposer à un état de fait acquis ? Avec ses troupes anglo-indiennes, le général Marshall avait déjà chassé les Turcs de Mossoul depuis un mois. Désormais, il n'allait plus quitter la ville. Pour tenter de redresser cette situation désastreuse, Clemenceau se rend à Londres le 1er décembre 1918 et passe un accord avec Lloyd George. En échange du *vilayet* de Mossoul et de la Palestine, les Britanniques laissent à la France le pouvoir en Syrie tout entière et lui attribuent la part allemande de la Turkish Petroleum (25 % de la production), en Mésopotamie.

HUITIÈME PARTIE

Un rêve évanoui
(octobre 1918-1920)

La reconstruction du Moyen-Orient

Dans la foulée de la victoire de Damas, Fayçal se met aussitôt en devoir, sous le contrôle et avec l'aide du général Allenby, de chasser les Turcs hors des provinces syriennes encore occupées. Il forme pour cela une armée régulière de Syriens et d'Irakiens qui mène une série d'opérations militaires de Jaffa à Alep. Le chérif Hussein et ses quatre fils ont, après trois ans de souffrances, rempli leur part du contrat avec l'Occident. La fidélité du vieux roi et de ses fils à leur parole et à leurs alliés, quand ils refusèrent les offres d'autonomie faites par les Turcs, est maintenant un fait connu de tous. Fayçal, à Damas, exige d'être souverain dans ses territoires, avec complète liberté de choisir les conseillers étrangers qu'il voudra. En Syrie, il contrôle la plus grande part du pays à blé et les quatre villes industrielles. Il a conservé l'ancien corps des fonctionnaires civils ottomans, composé essentiellement d'Arabes, et se sent assez fort pour obtenir officiellement des Alliés un gouvernement régional sur la Syrie.

En Palestine, les Arabes espèrent que les Anglais conserveront ce qu'ils ont conquis, et désapprouvent l'indépendance juive. Fayçal entend s'opposer à un contrôle international sur ce territoire tel que le prévoyait l'accord Sykes-Picot. Il préfère au contraire que la Palestine puisse disposer d'elle-même et compte pour cela sur la résistance des paysans à toute forme d'expropriation. En Mésopotamie, Fayçal espère qu'une administration arabe sera bientôt établie, sous le protectorat britannique. Conformément aux accords Sykes-Picot de 1916, les Anglais ont admis que le corps du général Allenby reconnaîtra en Syrie un représentant du gouvernement français comme conseiller politique, véritable intermédiaire entre le commandant en chef et le gouvernement arabe. Mais le titulaire du poste, Georges-Picot, haut-commissaire français en Syrie, se heurte rapidement à l'autorité d'Allenby qui entend désigner lui-même les administrateurs militaires de la Syrie, pourtant promise au contrôle français.

Lawrence à la Conférence de la paix

Après un séjour au Caire du 8 au 14 octobre 1918, Lawrence arrive à Londres le 24, où il est reçu par le roi George V. Il refuse poliment les décorations que le souverain lui propose, afin de se désolidariser de la politique britannique envers les Arabes. Il est ensuite appelé au War Office, où il se voit chargé de rédiger un mémorandum sur la reconstruction de l'Arabie. Une nouvelle page vient d'être tournée dans la carrière extraordinaire de Lawrence qui va se consacrer au plus grand événement international depuis le congrès de Vienne en 1815 : la Conférence de la paix.

Lawrence arrive à Paris, le 9 janvier 1919, comme conseiller et interprète de Fayçal. L'émir espère alors réaliser le vieux rêve de son père, obtenir enfin l'assurance qu'un jour sera créé un grand Empire arabe, englobant la Syrie, la Mésopotamie, le Hedjaz et le Yémen sous l'influence politique et religieuse de son père Hussein, chérif de La Mecque. En attendant l'ouverture de la Conférence, Lawrence commence à rédiger, dans la résidence de Fayçal située avenue du Bois-de-Boulogne, l'histoire de son aventure arabe, intitulée *Les Sept Piliers de la sagesse*. La Conférence de la paix s'ouvre enfin le 18 janvier au Quai d'Orsay. Aussitôt monté à la tribune, Fayçal y défend noblement et avec le plus grand courage la cause de l'émancipation arabe dans un brillant discours que Lawrence traduit aussitôt en français et en anglais. Dans toutes les réunions intermédiaires de travail, consacrées à la préparation des séances officielles, devant un conseil appelé Conseil des Dix, Lawrence apporte autant d'énergie à célébrer la cause arabe qu'il l'avait fait dans le désert en dynamitant les voies ferrées ou en prenant d'assaut une garnison turque.

Les discussions portent sur les prérogatives des Français en Syrie et des Anglais en Irak. La conquête de Damas par les Arabes entre en effet directement en conflit avec les revendications françaises sur la Syrie conformes aux accords Sykes-Picot de 1916. La situation se complique d'ailleurs en raison de la jalousie du vieux chérif de La Mecque dont Fayçal n'est, en principe, que le représentant. Parcourant inlassablement les couloirs de la Conférence, Lawrence se fait l'avocat de la cause arabe auprès du président des États-Unis Thomas Woodrow Wilson, qu'il rencontre le 23 janvier. Dans un discours retentissant du 8 janvier 1918, Wilson avait énoncé un programme en quatorze

points pour servir de base aux négociations. Les cinq premiers points, de portée générale, préconisent la fin de la diplomatie secrète, la liberté des mers, le libre-échange, la réduction des armements et le droit des peuples colonisés à disposer d'eux-mêmes. Les points suivants se rapportent au règlement du conflit : restitution de l'Alsace-Lorraine à la France, création d'un État polonais indépendant. Le point n° 12 stipule : « Il faut préserver la souveraineté des parties turques de l'actuel Empire ottoman, mais aux autres nationalités maintenant sous autorité turque il faut garantir et assurer la sécurité, l'existence et la chance de développement autonome, sans ingérence préjudiciable. » Reflétant son idéalisme, Wilson propose dans son dernier point la création d'une Société des Nations, qu'il inscrira dans le traité de Versailles.

Lawrence se confie aussi à Lloyd George, premier ministre britannique dont il connaît la sympathie pour les nations opprimées. Il faut, recommande-t-il, que Damas soit la capitale d'un nouvel État syrien dont Fayçal sera le premier dirigeant. La France se contenterait, selon l'accord Sykes-Picot, de la côte septentrionale de la Syrie, de Beyrouth et du Liban. En outre, elle jouerait le rôle de conseiller politique de Fayçal. Quant à la Mésopotamie, elle formerait un autre État arabe sous mandat britannique. Au fil de ses rencontres, Lawrence, attaché à défendre l'engagement britannique envers les Arabes, tente inlassablement de battre en brèche la position des « impérialistes durs » anglo-indiens de l'India Office, représentés par sir Arthur Hirtzel, qui entendent, sous la couverture officielle du mandat de tutelle, transformer la Mésopotamie en une véritable colonie britannique.

Le 20 mars, les quatre chefs d'État, Wilson, Lloyd George, Clemenceau et Orlando se réunissent, dans les appartements du premier ministre britannique à Paris, afin de traiter du Moyen-Orient. C'est l'impasse. Clemenceau souhaite que le corps d'occupation anglais en Syrie soit remplacé par des soldats français, ce que l'émir Fayçal voit d'un très mauvais œil. S'il n'a aucune qualité officielle pour parler au nom des Syriens, Fayçal n'en jouit pas moins dans ce pays d'une aura de chef charismatique. Il a promis aux chefs de tribus nomades l'indépendance de la Syrie sans aucune ingérence étrangère. Cependant, l'accueil réservé qu'il a reçu à Londres et à Paris a changé sa manière de voir. Son rêve de fonder un grand Empire arabe semble à jamais oublié. Il ne défend plus, à la fin d'avril, qu'une Syrie où la France serait conseillère mais en vertu d'un libre contrat, à titre facultatif.

Stratégies d'influence britannique

Pendant que se déroule la Conférence, Lawrence, au grand dam des autorités françaises, mène une campagne active dans les milieux anglais et américains. Il réussit à faire admettre dans le projet de la Société des Nations, un article prévoyant que l'avis des habitants serait prédominant dans le choix du mandataire. Il en résulte pour Fayçal et son entourage un motif de réconfort et une lueur d'espoir pour l'avenir. Bien entendu, l'effet est inverse sur les diplomates du Quai d'Orsay, lesquels d'ailleurs sont divisés sur cette question. Les uns penchent pour une politique visant à décourager toute immixtion du roi du Hedjaz dans les affaires syriennes ; les autres pensent au contraire qu'il faut amener les Anglais à déclarer à l'émir, d'une manière formelle, que seule la France doit régler, de concert avec les Arabes, l'organisation de la Syrie. On murmure au Quai d'Orsay que les intrigues du colonel Lawrence sont nuisibles à la France et doivent cesser. « L'arabomane illuminé qui accompagne l'Émir Fayçal », inquiète Paris. On considère qu'il est plus arabe qu'anglais, même si le conseiller français du Quai d'Orsay pour les affaires du Levant concède que le colonel anglais a une « personnalité d'un charme étrange ».

Finalement, la politique de prudence l'emporte. Le 13 avril, sur la recommandation du Quai d'Orsay, non sans s'être longuement fait prier, Clemenceau reçoit Fayçal accompagné du colonel Lawrence. Puis le 17 avril, il adresse une lettre à l'émir :

Le gouvernement français, désireux d'assurer à la Syrie, comme à l'Arménie, à la Mésopotamie et aux autres pays d'Orient délivrés par la victoire de l'Entente, le régime de liberté et de progrès conforme aux principes dont il s'est toujours inspiré et qui sont la base des délibérations de la conférence de la Paix, déclare reconnaître le droit de la Syrie à l'indépendance, sous la forme d'une fédération d'autonomies locales répondant aux traditions et aux vœux des populations. La France est toute prête à donner son aide matérielle et morale à cette émancipation de la Syrie.

C'est en se référant aux besoins de ce pays, à l'intérêt de ses populations comme au rôle séculaire joué par la France que Votre Altesse a reconnu que la France est la puissance qualifiée pour donner à

la Syrie l'assistance des conseillers divers nécessaire pour instaurer l'ordre et réaliser les progrès que réclament les populations syriennes.

Lorsque l'heure sera venue d'élaborer des arrangements plus détaillés pour assurer la collaboration de la France avec la Syrie, ils devront être conformes à l'esprit de nos entretiens. J'ai grand plaisir, au moment de me séparer de Votre Altesse, à vous le confirmer, par écrit, et à constater une harmonie dont ne manqueront pas de s'inspirer les représentants de la France en Syrie.

Signé : CLEMENCEAU. »

À cette lettre, Fayçal répond le 19 avril 1919, en demandant l'indépendance complète de la Syrie. Il accepte toutefois que la France y exerce une certaine influence morale :

Excellence,

Au moment de mon retour en Orient, j'ai l'honneur de vous faire connaître que j'ai reçu la lettre par laquelle vous avez bien voulu m'exprimer les sentiments de liberté et d'indépendance qui vous animent envers la Syrie. Je suis heureux de saisir cette occasion pour écrire à Votre Excellence ces quelques mots, afin de vous exprimer toute ma reconnaissance et de préciser le point essentiel que vous avez touché dans votre lettre et qui me paraît mériter quelques explications.

Je me permets de rappeler d'abord à Votre Excellence que, dans la conversation que j'ai eu l'avantage d'avoir avec vous dimanche dernier, le 13 avril, je vous ai dit que la mission dont je suis chargé de la part des Syriens consiste à demander pour eux l'indépendance complète et cela sans conditions ni réserves.

D'autre part, je tiens à déclarer à Votre Excellence combien il m'a été agréable de constater, de votre bouche même, que, personnellement, vous êtes absolument d'accord avec moi sur le principe de cette indépendance et, cela, bien que certains de vos compatriotes eussent désiré voir le drapeau tricolore flotter sur les monuments principaux de Damas et d'Alep…

C'est pour cette raison que j'ai l'honneur de porter à votre connaissance les desiderata de tous les habitants de la Syrie, y compris les colonies syriennes à l'étranger […]

1° La nation syrienne demande au gouvernement français et à tous les gouvernements de l'Europe et des États-Unis d'Amérique la reconnaissance de son indépendance complète, garantie par la Société des Nations sous la forme démocratique fédérative répondant aux désirs et aux vœux des populations ;

2° Bien que la nation syrienne soit parfaitement apte à réaliser son indépendance complète, les Syriens seront heureux d'employer, dans la grande œuvre qu'ils ont à accomplir dans l'établissement de leur gouvernement futur, les conseillers, les spécialistes techniques qui seront à la charge de ce dernier ;

3° La nation syrienne, vu l'ancienne et profonde amitié existant entre elle et la nation française, attend de celle-ci le soutien dans l'obtention de son indépendance. Dans ce cas, la France verra augmenter son influence morale et développer son intérêt dans toute la Syrie.

Pendant ces tractations secrètes entre la France et l'émir Fayçal, l'Angleterre cherche par tous les moyens à soutenir le panarabisme en Syrie, au point même de menacer les accords Sykes-Picot, au motif que la France n'a guère participé à l'éviction des Turcs de Syrie, à l'exception toutefois des excellentes prestations du colonel Brémond. Mais cette justification, plus perfide que candide, ne tient pas compte du fait que l'Angleterre doit sa présence en Syrie aux sacrifices français sur les fronts de la Marne et de Verdun. La victoire de l'Entente est une et indivisible. Mais il y a mieux. La politique éclectique des Anglais voudrait qu'il y eût au Moyen-Orient deux poids deux mesures. En effet, l'entente avec le gouvernement chérifien de Syrie qu'elle entend imposer à la France ne s'applique nullement à la Mésopotamie. À Bagdad, au contraire, c'est une politique de gestion directe que les Britanniques ont imposée.

La désillusion

En Syrie, le régime chérifien installé par le colonel Lawrence et financé par le budget britannique entretient une certaine xénophobie visant expressément la France. Des pétitions à tendance antifrançaises sont signées par les soins de la gendarmerie. On refuse des passeports à des personnes soupçonnées d'organiser des manifestations franco-

philes. Toutes les passions de la foule musulmane sont exploitées contre la France qui est présentée comme la tutrice des chrétiens, spécialement des maronites, à qui elle donnerait le gouvernement du pays. Cette politique d'influence injuste, qui profite de la prolongation temporaire du corps d'occupation de l'armée d'Allenby en Syrie, empêche le retour des ingénieurs, des commerçants français confinés en Égypte, retardant ainsi le redémarrage économique du pays.

Les mois passent et l'administration française est sans cesse freinée par l'administration anglo-chérifienne, qui s'acharne par des procédés mesquins à miner son influence. Les chemins de fer, propriétés de compagnies françaises, restent indéfiniment soumis à l'autorité d'Allenby, et cela sept mois après l'armistice. De plus, les Français ne sont pas sollicités pour fournir des contingents dans les forces de maintien de l'ordre. Enfin, le 13 septembre 1919, Lloyd George soumet à Clemenceau un mémorandum sur le retrait des troupes britanniques de Syrie et la relève française. En réponse, Clemenceau adresse une missive secrète, le 10 octobre, à Lloyd George, dans laquelle il réclame le parallélisme dans les rapports des deux pays avec les Arabes du Moyen-Orient. Il rappelle la nécessité reconnue par la Conférence de la paix de confier à une puissance européenne « un mandat sur les Arabes », jugés encore incapables de gouverner eux-mêmes, aussi bien en Syrie qu'en Irak. Enfin, Clemenceau réclame le droit de traiter seul avec Fayçal, et dénonce la protection assurée par l'Angleterre à l'indépendance de l'émir dans la zone française, comme une intrusion inconciliable avec le mandat syrien de la France.

Démobilisé depuis le 31 juillet, Lawrence, conseiller technique de la délégation britannique à la Conférence de la paix, pousse Fayçal à s'entendre avec la France. Dans ce but, Fayçal et Lawrence quittent Londres, le 20 octobre 1919, pour rencontrer Clemenceau à Paris. Le 6 janvier 1920, un accord secret est signé à San Remo entre le président du Conseil français et Fayçal qui rentre à Damas afin de préparer les esprits. Cette entente provisoire, conclue en même temps que le projet de traité de paix avec la Turquie, dissimule les arrière-pensées de Clemenceau, comme en témoigne sa lettre du 30 novembre au général Gouraud, haut-commissaire en Syrie :

« Les Turcs ne commettront pas la faute définitive qui consisterait à se brouiller avec nous et à nous attaquer. Quant aux Arabes,

leurs profondes divisions intérieures, leur incapacité à suivre une politique nationale, leur indiscipline sont trop inhérentes à leur race pour qu'il y ait à redouter une alliance suivie entre eux-mêmes et avec les Turcs, pour lutter d'une manière efficace et durable contre les Français et les Anglais. »

Le 7 mars 1920, le Congrès syrien réuni à Damas proclame l'unité et l'indépendance de la Syrie et élève l'émir Fayçal à la royauté. Malgré la pression de Londres et de Paris qui l'invitent à venir s'expliquer, Fayçal se refuse à toute discussion tant que la Syrie n'aura pas été reconnue indépendante. Pourtant, le processus de mise sous tutelle du pays semble inéluctable. Du 18 au 26 avril 1920, le Conseil suprême réuni à San Remo élabore le traité de paix avec la Turquie. Il fixe les limites du nouvel État dont sont détachés les pays arabes. Les mandataires choisis par les principales puissances alliées sont la France pour la Syrie, et l'Angleterre pour l'Irak et la Palestine.

L'agitation des nationalistes syriens s'aggrave au mois de mai, malgré les efforts de l'émir pour calmer les esprits. Le 14 juillet, le nouveau président du Conseil français, Alexandre Millerand, adresse un ultimatum à Fayçal et augmente les effectifs des troupes françaises en Syrie, portant le nombre des bataillons de trente et un à quarante-huit. Regrettant le refus des conditions françaises, Millerand lance ses troupes sur Damas le 24 juillet, obtenant du même coup la défaite de l'armée syrienne et l'entrée des forces françaises dans la capitale. Le 27 juillet, Fayçal est invité à quitter la Syrie. Avant d'abandonner pour toujours le trône que Lawrence lui avait destiné, l'émir adresse la protestation suivante à la France :

Si les nations d'aujourd'hui vivaient au temps du Moyen Âge où la force seule faisait le droit et où l'épée seule tranchait les litiges, votre conduite aurait été parfaitement conforme aux lois établies. Mais si la grande guerre que nous avons menée aux côtés des Alliés, pour obtenir notre liberté et notre indépendance, a réellement atteint son but qui est la consécration du droit par le droit, et l'écrasement du militarisme, si les principes du congrès de la Paix qui a proclamé la liberté des peuples et le droit de se gouverner par eux-mêmes ne sont pas vains mots et le pacte de la Société des Nations – qu'Alliés et ennemis ont signé – abolissant la guerre et l'asservis-

sement des peuples, reste à l'honneur, la force française qui a occupé la zone est dont j'ai la direction ne peut être considérée que comme un instrument d'oppression et devra être traitée comme tel.

D'autre part, et enfin, vos actes sont contraires à la convention Sykes-Picot que les gouvernements français et anglais ont signée en 1916, aux traités conclus en fin 1915 entre le gouvernement anglais, d'une part, et S. M. le roi du Hedjaz, mon auguste père, d'une autre, à l'article 22 du pacte de la Société des Nations, aux décisions de la conférence de San Remo, aux engagements pris envers moi par l'Angleterre, au texte du traité de paix soumis à la Turquie, aux conventions conclues entre l'ancien président du Conseil français, M. Clemenceau et moi, finalement aux lois générales et à la morale internationale.

Veuillez agréer, Monsieur le Général, l'assurance de ma haute considération.

Signé : FEYSAL.

NEUVIÈME PARTIE

L'avenir du Moyen-Orient selon Lawrence (1919-1922)

La politique de Lawrence pour le Moyen-Orient. La célébrité

Le 25 juillet 1919, Lawrence achève à Paris son manuscrit des *Sept Piliers de la sagesse*, ce qui lui laisse le loisir de s'occuper pendant l'été d'un rêve caressé depuis de longues années : l'achat d'un terrain loué par Vyvyan Richards à Pole Hill (Essex), pour y bâtir le manoir destiné à recevoir leur imprimerie. Mais le succès ne tarde pas à le rattraper... Le 14 août, le publiciste Lowell Thomas lance à la Royal Opera House à Covent Garden une conférence sur la guerre au Moyen-Orient, qui fait de Lawrence une célébrité sous le nom de « Lawrence d'Arabie ». Son nom figure dans le *Who's Who* de 1921 avec la notice : « Thomas Edward Lawrence, archéologue, savant arabisant, C. B. 1917, DSO 1918. Sous-lieutenant en 1914, Lieutenant Colonel, Prince de La Mecque en 1917. » Lawrence connaît un succès fulgurant comme le rapporte Lowell Thomas dans son livre *La Campagne du colonel Lawrence* :

« Quelques jours après, il vint me voir et prendre le thé chez moi. Quand il sut que j'étais marié et que ma femme se trouvait avec moi, il parut très embarrassé et rougit beaucoup. Il me supplia de cesser de faire connaître ses exploits au public et de retourner en Amérique. Il me dit que, si je restais plus longtemps à Londres, la vie lui deviendrait impossible ; la production de mes films à Covent Garden avait eu pour résultat de mettre sur sa piste, jour et nuit, d'infernaux collectionneurs d'autographes, des journalistes, des directeurs de publications périodiques, des éditeurs, et nombre de représentants du beau sexe, qu'il redoutait davantage qu'un corps d'armée turc. Il me dit que mes quinze jours de conférences à Londres avaient eu pour conséquence de lui faire adresser vingt-huit propositions de mariage, et qu'il lui en arrivait d'autres par chaque courrier, dont la plupart passaient par Oxford. »

Le Moyen-Orient en 1920

L'année 1919 s'achève sur un malencontreux incident : la perte du manuscrit des *Sept Piliers de la sagesse* dans la gare de Reading. Liddell Hart rapporte une conversation avec Lawrence relatant les conditions de cette mystérieuse disparition : « Lors d'un voyage en train de Londres à Oxford [en novembre 1919], il entra dans le buffet de Reading, mit le sac [contenant le manuscrit] sous la table, et l'y oublia en repartant. Il a téléphoné d'Oxford une heure plus tard, mais aucune trace du sac disparu – c'était un sac de messager de banque, "l'objet dans lequel on transporte l'or". » Lawrence se voit donc contraint de réécrire entièrement et de mémoire le manuscrit. En deux mois, entre janvier et février 1920, il rédige un nouveau texte qu'il juge très vite trop consensuel, présentant la révolte arabe sous un jour trop favorable. Il décide donc de brûler ce nouveau manuscrit et d'en commencer un nouveau, le troisième depuis 1919 !

Dès le printemps 1920, la dégradation de la situation au Moyen-Orient due à la politique française plonge Lawrence dans la plus vive inquiétude. D'avril à juin 1920, il réside à Oxford, au All Souls College où il a été élu *fellow* (« chercheur boursier ») un an plus tôt. Il poursuit la rédaction de la troisième version des *Sept Piliers de la sagesse*. Pendant toute l'année 1920, s'il devient célèbre sur la scène médiatique, son arabophilie est de plus en plus contestée par une France exaspérée et soucieuse de trouver dans le protectorat de la Syrie une faible compensation à ses sacrifices à Verdun. C'est pour lui une raison supplémentaire de mener une campagne percutante de lettres et d'articles de presse où il critique la politique hésitante du 10, Downing Street et regrette la perte de prestige de l'Angleterre au Moyen-Orient. Cette politique déçoit chaque jour un peu plus les Arabes, conscients de l'excuse malhonnête invoquée par Londres du retard de la paix générale avec la Turquie, pour prolonger l'occupation militaire, en Irak.

Le traité de paix entre les Alliés et le sultan, signé à Sèvres, près de Paris, le 10 août 1920, s'inscrit dans la longue série des accords diplomatiques qui ont mis fin à la Grande Guerre de 1914-1918 entre les Alliés et les Empires centraux. Sanctionnant le traité de San Remo, il prévoit notamment le démembrement de l'Empire ottoman et l'indépendance théorique des provinces du Proche-Orient qui passent en réalité de la tutelle ottomane à celle des États européens. La Société des Nations octroie à la France un mandat sur la Syrie et le Liban pour conduire progressivement ces nouveaux États à l'indépendance. La Grande-

Bretagne reçoit quant à elle un mandat sur les nouveaux États de Palestine, de Transjordanie et d'Irak. L'Arabie devient virtuellement indépendante. Le traité prévoit aussi qu'un mandataire désigné pour la Palestine devra y établir un foyer national pour le peuple juif. Le Hedjaz est reconnu comme un État libre et indépendant. Le traité confirme à l'Italie la possession de l'archipel du Dodécanèse, dont l'île de Rhodes. Il impose la démilitarisation des détroits qui unissent la mer Égée à la mer Noire, sous la supervision d'une commission internationale.

L'Irak, cœur du Moyen-Orient

L'Angleterre dispose d'un contingent de cinquante mille hommes en Irak et de près de deux cent cinquante mille travailleurs pour les faire vivre, soit un budget de trente millions de livres par an. Que ne paierait-on pas pour tenir les puits de pétrole du Kurdistan ? Quel mal Lloyd George ne s'était-il pas donné pour les arracher à Clemenceau en décembre 1918, et pour mettre la Palestine sous mandat anglais au lieu de rester sous une direction internationale ainsi que le prévoyaient les accords Sykes-Picot de 1916 ! Mais la situation en Irak ne cesse de se dégrader. En mars 1920, chiites et sunnites organisent une série de manifestations contre l'administration anglo-indienne. Au Kurdistan, la contestation prend la forme d'une véritable rébellion qui s'étend en juin 1920 aux zones chiites du Bas-Euphrate. L'armée britannique est même repoussée du Moyen-Euphrate. En juillet 1920, un débat concernant le Moyen-Orient est organisé à la Chambre des communes. Les députés s'étonnent de voir les Irakiens prendre les armes contre l'Angleterre en dépit des bonnes intentions de son mandat. Lawrence réagit immédiatement, dans un article du *Times*, en fustigeant la politique arabe du gouvernement.

> *« Les Arabes veulent leur indépendance ; ils ont fait le sacrifice de leur vie pour chasser le Turc, dans ce seul but, et non pour devenir citoyen français ou sujet britannique. [...] S'ils sont ou non aptes à l'indépendance, il reste à en faire l'essai. Le mérite n'est point une condition de la liberté... Le gouvernement de Fayçal en Syrie a été complètement indépendant pendant deux ans et il a maintenu dans son ressort la sécurité publique et les services publics. »*

Dans cet article, Lawrence déplore qu'après deux ans d'occupation militaire un régime pacifique et civil n'ait toujours pas été fondé. Des renforts sont même attendus dans ce pays, qui porteront le contingent à près de cent mille soldats. L'avenir politique, économique et social de l'Irak dépend d'un changement de cap radical et immédiat de la Grande-Bretagne. Lawrence ne se contente pas de multiplier les critiques, il développe un véritable programme politique destiné au Moyen-Orient. Selon lui, il faut d'abord instituer l'arabe comme langue officielle et réunir un gouvernement arabe travaillant en langue arabe et non l'inverse comme cela est pratiqué depuis deux ans. Il convient aussi de remplacer progressivement les quatre cent cinquante fonctionnaires britanniques dont cent parlent arabe par des Irakiens qualifiés. Les presque cent mille soldats britanniques devront laisser la place à des policiers irakiens, puisque leur tâche est limitée au maintien de l'ordre, ce dont les militaires se prévalent pour opprimer les indigènes. Dans l'armée, il faut recruter des soldats et même des officiers arabes, ainsi que les Turcs l'avaient compris (95 % d'Arabes parmi les soldats et 60 % parmi les officiers). En lui retirant l'honneur de défendre son pays, les Britanniques ne font qu'humilier l'élite irakienne. Il s'agit enfin de lever deux divisions de volontaires entièrement irakiens depuis le général jusqu'au dernier tambour. Dans le même temps, tous les soldats britanniques ou indiens devront quitter le pays.

Dans l'esprit de Lawrence, une telle politique peut être mise en œuvre en seulement douze mois. Le Moyen-Orient tiendra alors dans l'Empire britannique la même place que le Canada ou l'Afrique du Sud. Quant au pétrole si convoité, la Grande-Bretagne pourra exiger en contrepartie de l'indépendance arabe un accès aux réserves irakiennes. En Irak aussi bien qu'en Syrie, vouloir imposer un gouvernement étranger est voué à l'échec. Le Moyen-Orient a pris conscience de son nationalisme. Lawrence estime qu'il faut négocier au plus vite et sortir du piège irakien avant d'y laisser son honneur et sa dignité. L'oppression y est plus sanguinaire que ne le croit le public ; quelques colonels y exercent en effet une autorité sans limites. Pour Lawrence, même la domination ottomane qui tuait deux cents Arabes par an était encore préférable à l'occupation anglaise qui a fait huit mille cinq cents morts dans le soulèvement de l'été 1920, autant de travailleurs dont manqueront cruellement les champs de coton, de froment ou les gisements de pétrole. L'administration coloniale qui ne profite qu'à quelques

administrateurs doit se retirer en ne laissant que des conseillers consultatifs, que d'ailleurs les Arabes seront les premiers à réclamer, dès lors qu'on leur aura donné la liberté de se gouverner eux-mêmes.

Dans un article intitulé « The Changing East » (« L'Orient qui change ») paru dans le *Round Table* de septembre 1920, Lawrence esquisse une perspective d'évolution du Moyen-Orient. Il remarque que les jeunes officiers turcs ligués contre le sultan ambitionnent d'étendre leur influence à l'est, vers la Caspienne et les Turcomans du Turkestan, à condition que la Russie les laisse faire. Dans le cas contraire, la Turquie est désormais condamnée à rester enfermée en Anatolie. Le sort des Arabes est, lui, beaucoup plus complexe. C'est, selon Lawrence, un peuple à l'esprit plus élevé, pétri de certitude, méprisant le doute, les nuances, les demi-mesures, une race instinctive et intuitive qui engendre le génie individuel, exalte l'esprit, prêche le renoncement, la pauvreté, mais non la liberté. Venue du désert, elle y retournera pour affronter la mort. Le plus important, c'est la vaste solitude, la vraie maison spirituelle de Dieu. Là seulement le Bédouin trouve la liberté. C'est ce Dieu qui réglera son combat et lui accordera l'air et le vent, le café, l'eau fraîche et les femmes.

L'aspiration à l'indépendance nationale est née dans le désert, dans les collines surchauffées du Hedjaz, les sables iridescents du Nedj. Si elle a abouti à Damas, il n'en reste pas moins que c'est Bagdad qui a toujours été dans l'histoire au cœur des États sémites. Avec ses grands fleuves et ses vastes terres irrigables, l'Irak possède d'immenses ressources potentielles en céréales, en coton et peut-être même en pétrole. Incontestablement, Bagdad assurera, comme elle l'avait fait du temps de Ninive et de Babylone, la régence du Moyen-Orient. Lawrence encourage l'Europe à ne pas tourner la tête devant cette transformation radicale du Moyen-Orient. Elle doit aider le Moyen-Orient dans ses premiers pas vers la conquête de la dignité nationale, en lui permettant d'assurer sa propre défense.

Appelé par Churchill

Nouveau secrétaire d'État aux Colonies, Winston Churchill désire lui aussi s'attacher le bouillant colonel, qu'il considère comme l'« un des plus grands princes que la nature ait faits ». Le jeune secrétaire

d'État propose aussitôt à Lawrence de devenir son conseiller pour les affaires arabes. Celui-ci accepte, non sans quelques réticences, et finit par entrer au cabinet du Colonial Office, le 18 février 1921, avec des appointements de mille six cents livres. Voilà réunis deux caractères bien faits pour se comprendre. Lawrence ne peut que s'entendre avec le brûlant orateur qui avait déclaré à la Chambre en pleine guerre des Boers : « Si j'étais un Boer en train de me battre sur le terrain – et si j'étais un Boer, je combattrais sur le terrain – je ne me permettrais jamais d'être sensible à un message de sympathie, fût-il signé par une centaine d'honorables membres de cette chambre[1]. »

Après l'exclusion de Fayçal hors de Damas le 25 juillet 1920, Lawrence a le sentiment que toutes ses pires craintes se réalisent et qu'il ne sera jamais accordé la moindre indépendance aux Arabes. Déjà quelques mois plus tôt, il avait refusé les décorations que lui proposait le souverain en lui déclarant franchement qu'il avait honte de son rôle, dans la révolte, et que l'attitude de l'Angleterre ne faisait honneur ni au pays, ni à son gouvernement. Il ne voulait pas être récompensé pour avoir trompé les Arabes et leur avoir donné de faux espoirs. Mais aujourd'hui, répondant à l'appel de Churchill, confronté à l'aggravation soudaine des émeutes en Irak, Lawrence promet de l'aider à ramener la paix au Moyen-Orient, tout en posant une condition : les promesses faites à Fayçal pendant la guerre devront être enfin tenues.

Le War Office est maintenant résigné à quitter l'Irak, dont la révolte est exacerbée par l'hostilité croissante de la Palestine, les désordres en Égypte et la rupture avec les Jeunes-Turcs nationalistes. Churchill signe alors avec l'Irak un nouveau traité plus libéral que le mandat, qui laisse aux Irakiens une plus large part dans le gouvernement de leur pays. Aussitôt, les attentats baissent d'intensité. Les rébellions ne font plus que quelques centaines de morts au lieu de milliers à chaque affrontement. Le gouvernement encore inexpérimenté voit s'accroître sa confiance. Lawrence reprend espoir, il a le sentiment que tout a changé depuis 1919.

« *Je puis m'attribuer,* écrit-il dans une lettre à son ami Robert Graves, *une part des heureux résultats obtenus en Orient par la poli-*

1. Winston Churchill. *Enfance et adolescence*, Roland Marx, Éditions Autrement, Paris, 2000.

tique de M. Winston Churchill, car je l'ai aidé dans toute la mesure de mon savoir et de mon énergie. Il a eu le courage de bouleverser une situation acquise et l'habileté de réaliser ses projets, sans luttes, ni en Orient, ni à Londres. Quand tout fut décidé, en mars 1922, je sentis que j'avais obtenu ce que je souhaitais. Les Arabes avaient la latitude de montrer de quoi ils étaient capables, de commettre des erreurs et d'en tirer les leçons. Mon but, en effet, avait toujours été de laisser aux Arabes la responsabilité de leurs actes et la liberté de se gouverner eux-mêmes. Maintenant que mon rôle avait pris fin, j'étais libre de m'engager dans l'armée, ainsi que je l'écrivis à Winston Churchill qui m'avait traité avec tant de bienveillance, comme un associé plutôt que comme chef. Il me semble, rétrospectivement, que l'œuvre que j'accomplis sous sa direction, en 1921 et 1922, compte parmi ce que j'ai pu faire de mieux et me rachète, à mes yeux, d'avoir risqué des vies entre 1917 et 1918. »

C'est lors la Conférence du Caire en mars 1921, où Lawrence est envoyé par Churchill, que va se régler définitivement le sort du Moyen-Orient. À l'issue des débats, il est décidé, avec le soutien des principaux chefs tribaux irakiens, que Fayçal sera placé sur le trône vacant d'Irak. Churchill tient enfin les promesses faites aux Arabes. Au début d'avril, Lawrence s'efforce de faire entériner ces décisions par Abdallah à Amman puis, ayant atteint son but, il résigne ses fonctions et rentre à Londres.

L'adieu à la politique

De janvier à juillet 1922, travaillant le jour au Colonial Office, Lawrence achève, la nuit, la troisième version des *Sept Piliers de la sagesse*. Le 4 juillet 1922, il envoie sa lettre[1] de démission au Colonial Office :

Mon cher Shuckburgh, il me semble que le temps est venu où je puis en toute loyauté vous offrir ma démission de la Direction du Proche-Orient. Vous vous rappellerez que ma nomination était faite

1. Lettre publiée dans le *Morning Post*, le 20 juillet 1922 ; dans *Lettres de T. E. Lawrence*, Gallimard, 1948.

sous la pression de la nécessité, parce que M. Churchill avait l'intention d'introduire des changements dans notre politique, et parce qu'il pensait que mon aide serait utile durant la période orageuse à laquelle on s'attendait.

Cela, c'était il y a dix-huit mois; mais depuis notre "changement de direction", nous n'avons pas eu, je crois, une seule perte à déplorer en Palestine, en Arabie, ou dans les provinces arabes de l'Irak. Des problèmes politiques, il en existe encore, assurément, et qui restent largement ouverts ; il y en aura toujours, mais ils s'expriment et se traitent d'une façon qui se rapproche de plus en plus des règles constitutionnelles. Depuis longtemps, il n'y a eu d'incident violent d'aucune sorte ; et bien qu'il soit stupide de montrer trop d'optimisme, je crois pourtant qu'il n'y a actuellement aucun désordre en perspective.

Ainsi que je le disais, je me considère comme ayant été nommé sous la pression de la nécessité. Il y a bien d'autres choses que je voudrais faire et c'est contraint et forcé que je suis arrivé là en premier lieu. Tant que les choses suivent un cours paisible et régulier comme présentement, je ne vois rien qui puisse justifier que la Direction me conserve mon emploi – et pas grand-chose à faire pour moi si on me le conserve. Donc, si M. Churchill le veut bien, je serais heureux de quitter un navire que je laisse en aussi bonne voie. Je n'ai guère besoin de dire que je serai toujours à sa disposition si jamais une crise se produit, ou s'il se présente quelque tâche, petite ou grande, à laquelle il puisse me convaincre que je suis indispensable.

Je tiens à vous remercier personnellement des conditions très agréables dans lesquelles j'ai travaillé à la Direction même. Sincèrement à vous.

Bien que démuni, Lawrence, fidèle à son engagement personnel, de ne jamais tirer aucun bénéfice de la révolte arabe, refuse de toucher ses appointements du Colonial Office, revenus qu'il verse à la Caisse publique. Le 20 janvier, il fait commencer la composition de son livre sur les presses de l'*Oxford Times*. La première édition privée est tirée à huit cents exemplaires. L'édition enrichie d'illustrations réalisées sous la direction d'Eric Kennington coûte treize mille livres dont dix mille payées de sa poche par Lawrence. Il ne touchera jamais un sou de son livre qui ne sera pas réimprimé de son vivant. Pour se faire

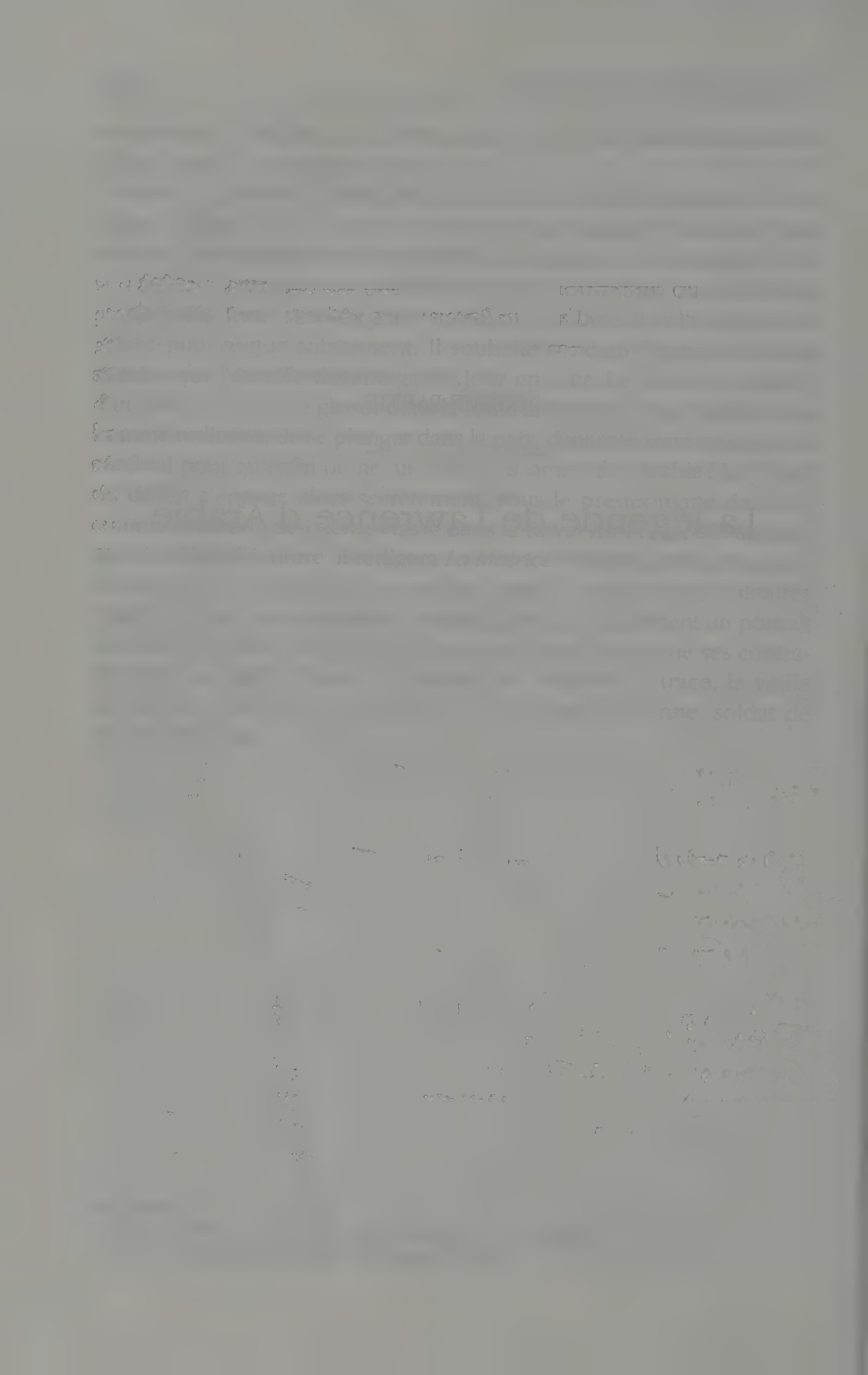
rembourser, il publie une version abrégée intitulée *La Révolte dans le désert*[1], écrite en quelques jours.

Enfin, le 17 août, Churchill accepte la démission de Lawrence. Ce départ inattendu fait grand bruit et donne du grain à moudre aux médias. Chacun veut exhiber ce héros, qui dans ses colonnes, qui dans son salon. Lawrence est entraîné dans un tourbillon qui accroît la tension, déjà forte, suscitée par le travail sur son livre. Il se laisse d'abord griser, puis craque subitement. Il souhaite soudain échapper à cette société qui l'étouffe davantage de jour en jour. Le besoin le prend, d'un seul coup, de se glisser dans la foule anonyme, dans la peau d'un homme ordinaire, de se plonger dans la paix, dans une sorte de sommeil cérébral pour qu'enfin on ne lui parle plus jamais de l'Arabie ! Le prince du désert s'engage alors secrètement, sous le pseudonyme de Ross, comme soldat de deuxième classe dans la Royal Air Force, où, talonné par son désir d'écriture, il rédigera *La Matrice*[2]. Il y retrace le processus de broyage et de laminage auquel se livrent ses supérieurs militaires pour le couler dans le moule du soldat. Il y brosse également un portrait sans concession de lui-même, de sa nature complexe et de ses contradictions. Le *Daily Express*, qui finira par retrouver sa trace, la veille de la Noël 1922, titrera son article « Un roi sans couronne, soldat de deuxième classe ».

1. T. E. Lawrence, *La Révolte dans le désert*, Payot, 1928.
2. T. E. Lawrence, *La Matrice*, Gallimard, 1955.

DIXIÈME PARTIE

La légende de Lawrence d'Arabie



L'artisan de la légende : Lowell Thomas

Cette légende qui, aujourd'hui encore, et plus que jamais sans doute depuis les guerres d'Irak, intéresse les publics les plus divers dans le monde entier, commence véritablement en août 1917. Journaliste américain, futur réalisateur de films dans les années 1920 et futur présentateur de radio réputé dans les années 1930, Lowell Thomas est l'auteur de plus de cinquante livres. Il a débuté dans un quotidien du soir de Chicago, où son art de faire des histoires fabuleuses avec des faits divers était devenu proverbial. À la mi-août 1917, des hommes d'affaires de Chicago lui offrent cinquante mille dollars pour réaliser un documentaire sur la guerre en Europe. Aussitôt, il décide de partir pour l'Europe avec son photographe Harry Chase.

Effrayé par la tournure désastreuse de la guerre sur le front occidental, et notamment les dramatiques batailles du Chemin des dames et d'Ypres, Thomas apprend l'entrée historique du général Allenby dans Jérusalem en décembre 1917, seul rayon de soleil en cette période d'orage. Il saute dans le premier avion pour le quartier général de Jérusalem où il remarque un petit homme engoncé dans un uniforme emprunté : le capitaine Lawrence. Invités trois mois plus tard, le 21 mars 1918, à Akaba et au bivouac du désert de Fayçal, Thomas et Chase réalisent de nombreux clichés de Lawrence, de Fayçal et de l'armée bédouine. Lawrence coopère bien volontiers à cette campagne de propagande du moment qu'elle offre une chance de plus de promouvoir la révolte arabe. Mais les versions divergent entre les deux hommes. Thomas prétend être resté quelques semaines, alors que Lawrence assure qu'il y a passé dix jours et que lui-même n'a rencontré Thomas personnellement que deux fois. Dans une lettre du 10 janvier 1920, il écrit à sir Archibald Murray :

Je me rends compte avec tristesse de ce que fait M. Lowell Thomas. Il est arrivé en Égypte pour le compte du gouvernement américain,

il a passé deux semaines en Arabie (je l'ai vu deux fois pendant ce temps) et c'est là qu'il a semblé m'apprécier en tant que "star" pour ce film...

Mais une si belle aventure et un si magnifique sujet ne pouvaient en rester là. Rentré aux États-Unis en 1919, avec le soutien de Percy Burton, imprésario et homme d'affaires britannique, Thomas se lance aussitôt dans une série d'articles et de conférences sur la conquête de la Palestine par Allenby, et sur Lawrence, le personnage de légende, ce héros du XX^e^ siècle. D'abord à New York puis à Londres, le succès est immédiat et considérable. Un mythe vient de naître qui remplit de gratitude le cœur du public, à l'exception notable de Lawrence qui écrit, dans sa lettre du 10 janvier 1920 à sir Archibald Murray :

De toute façon, depuis, il a donné des conférences en Amérique et à Londres, et il a écrit sur moi une série de dix articles en Amérique et en Angleterre. Ils sont puants au possible et me rendent la vie très difficile, car je n'ai ni les moyens matériels ni le désir de jouer à jet continu ce personnage de saltimbanque dont il m'affuble.

Il possède quantité de renseignements exacts, et il les relie les uns aux autres avec des histoires glanées chez les officiers, ou qui sont le fruit de son imagination. Lowell Thomas m'a demandé de corriger ses épreuves : mais sur ce point, j'ai déclaré forfait, car je ne pouvais en aucun cas en laisser passer le dixième, et c'est de ça qu'il vivait. Il m'a alors demandé quelle serait ma position au cas où il y aurait des erreurs et j'ai dit que je ne confirmerai ni n'infirmerai rien publiquement. Son truc était à mon avis du journalisme trop cousu de fil blanc pour qui que ce soit de sérieux. Si vous le souhaitez, je lui écrirai et corrigerai les remarques qui vous concernent : mais j'aimerais vous faire remarquer que je reste tranquille alors qu'il me dit irlandais, prince de La Mecque et autres stupidités, et il semble bien difficile de rectifier tout ceci. Je suis très heureux que vous m'ayez écrit car moi-même, depuis un certain temps, j'avais songé vous écrire. J'avais écrit le compte rendu de ce qui m'était arrivé en Arabie il y a quelque temps, mais on me l'a volé, et je suis donc en train de l'écrire à nouveau, d'une façon assez différente. Il me semble, à moi, impropre à la publication, mais s'il est publié, il aura un certain succès (car l'histoire est par endroits fort curieuse, et passionnante – bien des choses surprenantes se sont passées) qui durera sans doute

longtemps, et il influencera d'autres récits à venir, car il n'est pas mal écrit, et il est authentique dans la mesure où il me concerne. [...]

Veuillez m'écrire si vous désirez des modifications dans le truc de Lowell Thomas (cela va paraître sans doute sous forme de livre, et, j'imagine, en français, en arabe, en chinois et aussi en esperanto) et je veillerai à ce que ce soit fait immédiatement. Je ne le rémunère pas... mais je pourrais faire s'effondrer son château de cartes d'un coup de pied si j'en avais assez, et il faut donc qu'il se montre poli. En fait, c'est un type très bien – mais un journaliste américain en mal de scoop.

Après l'immense enthousiasme manifesté par le public lors des conférences faites à la Royal Opera House puis à l'Albert Hall, Lowell Thomas, qui devait initialement rester deux semaines, prolonge ses prestations pendant six mois, effectuant même une conférence privée pour Sa Majesté. Puis il s'envole pour l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Asie du Sud-Est, l'Inde et le Canada. Plus de quatre millions de personnes se ruent pour voir de leurs propres yeux le phénomène médiatique à la mode. La nouvelle star fait pleuvoir des millions de dollars dans la poche de l'astucieux tandem Thomas-Burton. Effrayé par cette renommée, Lawrence ne pardonnera jamais à Thomas, « cet homme vulgaire », d'avoir ainsi exploité son image. Le 16 février 1920, il écrit au colonel S. F. Newcombe :

« Dans l'histoire du monde (édition bon marché) je suis une sublimation d'Aladin, le chevalier des Mille et Deux Nuits, un pinceur de cordes du Strand Magazine. *Aux yeux de "ceux qui savent" j'ai échoué lamentablement en me risquant à un ouvrage qu'un peu plus de résolution aurait mené à son terme, ou laissé de côté. »*

Exaspéré par les aberrations mensongères des articles parus à l'automne de 1919, Lawrence s'en indignera dans une lettre adressée à Mlle Faridah el-Akle, le 3 janvier 1921 :

« Ne prenez pas trop au pied de la lettre ce qui est dit dans Asia [journal de l'*American Asiatic Society* de New York, qui avait publié des articles de Lowell Thomas sur Lawrence]. *Lowell n'est jamais, au grand jamais, allé avec moi à l'intérieur du pays (et seulement dix jours en Arabie, loin en arrière du front) ; ses histoires de combats et de chevauchées sont de seconde main. La guerre arabe était*

loin d'être aussi stupide qu'il veut bien le dire : je n'en avais pas la responsabilité et ne m'y suis même pas tellement distingué. Mais j'étais costumé, c'est pourquoi j'ai pu être une star honorable dans son film. »

Lowell Thomas persiste et signe

Le 30 août 1922, Lawrence, libéré de ses devoirs envers Churchill, s'engage dans la Royal Air Force sous le nom de John Hume Ross, aviateur, avec le matricule 352087. Il est bien décidé à fuir la presse, à se faire oublier, lui et sa gloire qui l'importune. Mais le 27 décembre, la une du *Daily Express* le fait revenir à la réalité : « Un héros célèbre de la guerre, caché sous un nom d'emprunt parmi les premières classes. » Malgré sa tentative pour disparaître aux yeux du monde dans l'anonymat du soldat Ross, la célébrité l'a une nouvelle fois rattrapé. Congédié par sa hiérarchie excédée, il est engagé comme simple soldat dans les blindés à Bovington, sous un nouveau pseudonyme, T. E. Shaw. En ne ménageant pas sa peine pour être réintégré dans l'aviation, il élit domicile, afin d'échapper aux journalistes, dans une maisonnette à moitié abandonnée du Dorset, *Clouds' Hill*, située à un kilomètre et demi du camp, qui lui servira de refuge pour le reste de ses jours. C'est là, dans cette retraite où viennent de nombreux artistes et écrivains, qu'il apprend en mai 1925, la parution de sa biographie par Lowell Thomas intitulée *Avec Lawrence en Arabie*. Le livre, tant redouté par Lawrence, allait se révéler un best-seller et faire la gloire de son éditeur, Hutchinson. Quant à Lawrence, il est furieux, comme en témoigne sa lettre du 17 juin 1925, à son ami Edward Morgan Forster, à qui il avait été demandé de recenser l'ouvrage de Lowell Thomas, publié en 1924 aux États-Unis, et en Grande-Bretagne en 1925 :

La recension de Lowell Thomas est une excellente idée, et devrait être une grosse rigolade. Je l'ai dans l'os : mais ses bonnes intentions me désarment. Il est vulgaire à souhait : il croit qu'il me rend un grand service en portant mes vertus sous les yeux du public. Il s'est pointé auprès d'Allenby, comme correspondant américain patenté, il a flairé le scoop dans notre campagne d'appoint, et il est venu passer dix jours à Akaba (1918). C'est là que je l'ai vu pour la seconde

fois, mais je suis parti à l'intérieur du pays m'acquitter d'une autre tâche. Il a enquiquiné les autres si bien qu'ils l'ont embarqué pour Pétra sur une voiture Ford, et de là, l'ont renvoyé en Égypte par voie maritime. On a farci d'histoires sur mon compte la crédulité qui lui restait. On lui a montré certains de mes rapports officiels, et il en a tiré de longs extraits ou bien des résumés. Il ne s'est bien sûr jamais trouvé sur la ligne de feu des Arabes, de même qu'il n'a jamais été témoin de coups de main ou d'expéditions en ma compagnie. Il m'est arrivé de le rencontrer à Londres par la suite, en 1920.

Voici pour ses sources. Le reste de son livre est fait d'inventions et de ragots. Une partie de ce qu'il a inventé l'a été de propos délibéré, et encore, une grande part de ce qu'il a introduit dans ses articles de revues américaines (des mensonges criants) a été retirée de l'édition américaine de son livre. Je n'ai pas vu l'édition anglaise. J'ai trouvé l'édition américaine désarticulée et démantibulée au point d'être inintelligible en tant qu'histoire de moi-même en Arabie, ou bien en tant qu'histoire de la campagne arabe passant au-dessus de ma tête. Mais je suis peut-être de parti pris. En général, il se trompe sur les détails. Ma famille n'est pas une famille irlandaise de Galway (nous étions d'une colonie élisabéthaine originaire du Leicestershire, à Meath, sans avoir eu chez nous la moindre goutte de sang irlandais) [...] et elle n'a pas d'ancêtres du nom de Lawrence (nom d'emprunt tout récent, guère plus authentique que Shaw, Ross, ou n'importe lequel de mes autres noms). Ses racontars d'école ou d'université sont des niaiseries : pareillement, lorsqu'il raconte que j'étais médicalement inapte au service, ou que j'étais enfant lorsque la guerre a commencé. On a utilisé mes services dans la section géographique de l'état-major général du ministère de la Guerre jusqu'en décembre 1914.

Je ne me suis jamais déguisé en Arabe (bien que je me sois tiré d'affaire en me faisant passer pour Circassien et que je me sois presque fait passer pour une femme voilée !).

Ma taille est 1 m 56. Mon poids 63 kg 500. Teint rubicond. Je n'ai pas été poursuivi par des comtesses italiennes.

Si vous le souhaitez, vous êtes libre de dire que je : (a) n'ai pas l'intention de retourner en Orient, (b) ne suis pas à All Souls, (c) n'élève pas de vaches dans la forêt d'Epping, (d) je n'écris pas de livres : et ne me suis pas engagé à le faire, mais que je :

(a) continue à servir dans le rang, ce qui fut abondamment diffusé dans la presse en 1922 (ceci laisse dans le doute qu'il s'agisse de la RAF ou de l'armée de Terre) ;

(b) je distribue quelques exemplaires privés de mon livre sur la guerre, écrit en 1919, et imprimé à compte d'auteur il y a des années, à mes amis et aux amis de ces amis, sous réserve de ne pas le réimprimer de mon vivant ;

(c) je me propose de publier dans le Royaume-Uni et aux États-Unis, une édition abrégée d'un tiers de l'ouvrage susmentionné, destiné à la vente publique en 1927 ;

(d) et surtout, je vous en prie, dites que la Révolte arabe a été une affaire passablement sordide, qu'aucun des protagonistes ne peut en tirer orgueil ou satisfaction : et que le dégoût que j'en éprouve se reflète dans mon refus de tirer le moindre profit de la réputation contrefaite qu'elle m'a procurée (le plus injustement du monde).

Aux pages 3 et 4, je reproduis votre recension. Je vous prie de faire quelque chose de tout à fait différent. Ai-je réellement mérité un Lowell Thomas ?

Thomas poursuivra sa vie aventureuse, multipliant les films et les émissions de radio. Il sera le premier journaliste à filmer le dalaï-lama au Tibet, et mourra en 1981 à New York à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

La légende moderne : le film

On pouvait légitimement espérer que la publication des *Sept Piliers de la sagesse* – les deux cent vingt exemplaires originaux paraissent en 1926 – allait corriger les exagérations de la presse à sensation, mais il n'en fut rien. C'est la même impuissance pour terrasser le mythe créé par Thomas, dans le cas des deux premières biographies publiées sur Lawrence, celle de son ami le poète Robert Graves, ouvrage pourtant d'excellente facture, paru en 1927, puis celle du capitaine Liddell Hart publiée en 1934, soit un an avant la mort tragique de Lawrence, sous le titre *T. E. Lawrence en Arabie et après*.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, la légende couve sous la cendre, entretenue ici ou là par une parole de Churchill pour qui

Lawrence restera l'un des grands hommes du siècle. Mais, à cette époque, une nouvelle légende envahit les cœurs, celle de Winston Churchill lui-même. En 1963, Hollywood, en plein rayonnement, se saisit du mythe de Lawrence, en la personne du réalisateur David Lean, qui obtient l'Oscar du meilleur film. Peter O' Toole, qui incarne le rôle principal – aux côtés d'Alec Guinness, Anthony Quinn et Omar Sharif –, interprète de façon magistrale un héros plus simple que le vrai, mais d'un grand charme, lui aussi pour un large public.

Le cadre chronologique et géographique

Le film contient de nombreuses erreurs chronologiques et géographiques, souvent sans aucune raison apparente. Il commence au milieu de l'année 1916, sans que rien soit expliqué ni de l'histoire essentielle de la région présentée dans *Les Sept Piliers de la sagesse*, ni de l'implication de Lawrence dans les affaires arabes depuis son arrivée au Caire dix-huit mois plus tôt. De plus, certaines scènes laissent entendre que la révolte a été conduite avec des forces arabes décroissantes dans le temps, conclusion complètement erronée, même si elle a pu être vraie, localement et temporairement. Pendant que la révolte se déplaçait vers le nord, elle s'est trouvée gonflée par des forces tribales jusqu'ici inutilisées, comme celles du Hauran, qui se sont révélées indispensables lors des dernières étapes de la campagne. L'action et les dialogues de beaucoup de scènes sont entièrement factices, comme dans celles qui évoquent les liens familiers au sein de l'armée britannique entre officier et subalterne. Le personnel militaire lui-même ne correspond pas à la réalité historique. À cette époque, aucun officier britannique correspondant au colonel Brighton n'avait été envoyé comme conseiller militaire de la révolte. L'officier responsable n'était pas le général Murray au Caire mais le général Wingate au Soudan, alors que McMahon, le haut-commissaire britannique au Caire – un intéressé du Foreign Office –, était chargé des aspects politiques.

En outre, la révolte arabe est considérée comme une « victoire vide », alors qu'au contraire les faits historiques ont eu des effets significatifs et – pour les peuples indigènes – positifs. Il était politiquement dangereux d'attiser la flamme d'un mouvement de rébellion nationaliste, même si l'approbation britannique de la révolte a aidé à la rendre respectable. Réciproquement, elle a miné la respectabilité de l'impé-

rialisme, déjà attaqué par les communistes et par le président Wilson dans ses *Quatorze points*. La guerre elle-même est présentée comme le moment privilégié de la corruption morale, moment qui ne peut donc admettre aucun « héros » positif.

L'épisode du massacre de Tafas est à ce titre significatif. Dans le film, Lawrence apparaît comme un être sadique, un homme ramené au niveau animal, alors qu'au contraire il se montra à Tafas silencieux, tragique et indigné. Cet épisode s'inscrit dans la course finale vers Damas. Lawrence chasse les Turcs du village de Tafas, où ils ont perpétré un effroyable massacre, égorgeant femmes et enfants. La description imagée mais sobre que fait Lawrence de ce spectacle tragique est digne de *La Peau* de Malaparte :

« Le village restait immobile sous ses volutes de fumée blanche, pendant que nous approchions, sur nos gardes. Quelques amas grisâtres semblaient se cacher dans les herbes hautes, étreignant le sol à la façon étroite des cadavres. Nous détournions les yeux de ceux-là, sachant qu'ils étaient morts, mais une petite silhouette s'éloigna de l'un en chancelant, comme pour nous échapper. C'était une enfant, de trois ou quatre ans, dont la robe sale portait une tache rouge sur l'épaule et le côté, le sang d'une blessure large et profonde, peut-être un coup de lance, juste à la naissance du cou.

« L'enfant courut quelques pas, puis s'arrêta et nous cria avec une force étonnante (tout était silencieux aux alentours) : "Ne me frappe pas, Baba." Abd el-Aziz, étouffant quelque chose – c'était son village et elle pouvait être de sa famille –, se jeta à bas de son chameau et, trébuchant, tomba à genoux dans l'herbe à côté de l'enfant. Ce mouvement subit effraya l'enfant, elle leva les bras et essaya de hurler ; mais elle s'effondra en un petit tas, le sang jaillissant à nouveau sur ses vêtements ; puis, je pense, elle mourut.

« Nous dépassâmes d'autres corps, hommes, femmes et quatre autres bébés morts, l'air très souillés, allant vers le village dont le silence, nous le savions maintenant, signifiait mort et horreur. Aux abords se trouvaient des murs bas de pisé, des parcs à moutons, et, sur l'un, quelque chose de rouge et blanc. Je m'approchai et vis que c'était le corps d'une femme plié en travers du mur, à plat ventre, cloué sur place par une baïonnette-scie dont la poignée se dressait en l'air de façon hideuse entre les jambes nues. Elle

était enceinte, et autour d'elle en gisaient d'autres, peut-être vingt en tout, tuées de diverses manières, mais toujours présentées avec un goût obscène.

« Le Zaagi éclata d'un rire sauvage, rendu encore plus lugubre par le chaud soleil et l'air clair de cet après-midi des hautes terres. Je dis : "Le meilleur d'entre vous m'apportera le plus de cadavres turcs." »

L'egomania de Lawrence ?

Ce que A. W. Lawrence a appelé « l'assassinat des caractères », c'est-à-dire la trahison de la vérité des personnages du film, concerne surtout la représentation de l'*egomania* de Thomas Edward, laquelle aurait atteint, selon le film, le comble de l'absurdité au moment de la révolte dans Deraa. Or, T. E. Lawrence ne déclare pas la révolte dans Deraa. Il n'est resté que deux nuits dans cette ville, qu'il souhaite d'ailleurs quitter le plus vite possible tant elle lui a laissé un souvenir pénible. La première nuit se passe avec le général Barrow, en discussion tactique sur le partage des rôles entre sa division et l'armée arabe dans la percée finale sur Damas. Au cours de la seconde nuit, il se retire sur le vieil aérodrome, près des hangars calcinés, et médite sur la campagne précédente. Il n'y a là aucune trace d'*egomania*.

Lawrence instrumentalisé ?

Le film suggère aussi que la politique du gouvernement britannique est manœuvrière, que Lawrence est un excentrique, un cynique, exploité à des fins secrètes par les Anglais et par Fayçal, sorte d'outil inconscient des Britanniques ou des Arabes. Mais il ne montre pas que Lawrence a été, pendant et après la révolte – lors de la Conférence de paix de Paris –, le conseiller principal de Fayçal. Étroitement impliqué dans les affaires du Moyen-Orient depuis le début de l'année 1915, l'officier anglais a une vue plus claire qu'Allenby des objectifs politiques britanniques, français et arabes.

« La chair n'existait pas »

Reste une question décisive : Lawrence était-il homosexuel ou hétérosexuel ? Selon l'avis de certains spécialistes, Lawrence d'Arabie était homosexuel. D'autres comme John E. Mack et Jeremy Wilson remettent en question cette idée. Sa correspondance est, à ce titre,

particulièrement éclairante. Dans sa lettre du 6 novembre 1928 à Robert Graves, il avoue qu'il n'a jamais eu de rapports sexuels :

« Votre dernière page sur la baise me laisse pantois. Ainsi que je l'ai écrit (avec, je crois, un certain courage : peu de gens admettent un degré d'ignorance aussi préjudiciable), je n'ai jamais pratiqué et n'en ai guère le désir. Selon l'observation de l'évêque, il s'agit d'une minute quarante-cinq secondes. D'après ce qu'en disent les gens, c'est éphémère, qu'il s'agisse de deux minutes quarante-cinq secondes, trois minutes quarante-cinq secondes, ou trois heures quarante-cinq secondes. Je ne crois donc pas perdre grand-chose : et puis ça doit aussi laisser une impression de saleté. Néanmoins, aucun de nous ne cherche à convertir l'autre. »

De même, six mois plus tard, sa lettre du 26 mars 1929 à Frank L. Lucas, professeur de littérature anglaise à Cambridge, révèle qu'il est étranger à la jouissance sexuelle :

« La durée de la jouissance, dans le sexe, me paraît fort douteuse. J'ai posé la question aux gars de cette chambrée (trois ou quatre sortent régulièrement avec des femmes). Ils n'en sont pas sûrs mais ils disent que tout est terminé en dix minutes et que les préliminaires – dont je ne tenais pas compte – prennent la plus grande partie des dix minutes. Quant à moi, je n'en ai pas fait l'essai, et j'espère ne pas le faire. Je doute qu'un homme puisse estimer son temps d'excitation sans chronomètre, ce qui ne saurait se concevoir autrement que de sang-froid. »

Sa lettre du 21 décembre 1927 à E. M. Forster rappelle clairement son viol subi lors de sa capture par les Turcs à Deraa en novembre 1917. « La citadelle de mon intégrité avait été irrécupérablement perdue », écrit Lawrence dans *Les Sept Piliers de la sagesse*. Il confirme avec certitude que, de sa propre volonté, il n'avait pas eu, ni n'avait l'intention d'avoir jamais personnellement de relations homosexuelles.

« Les Turcs, comme vous le savez sans doute (ou l'avez deviné à travers les réticences des Sept Piliers*), m'ont fait cela, de force : et depuis lors, je n'ai cessé, où que je fusse, de me dire en gémissant : Impur, impur. Maintenant je ne sais plus. Peut-être l'affaire se perçoit-elle sous un autre angle – le vôtre. Je crois que je ne pourrais jamais faire ça ;*

je n'ai pas seulement vu poindre en moi la pulsion qui, par sa force, pourrait me faire toucher à une autre créature ; mais peut-être qu'en me soumettant à un personnage tel que votre Mort, on parviendrait à une plus forte prise de conscience du corps – et par là une destruction plus radicale que dans la solitude, quelle qu'elle soit. »

Dans sa lettre du 13 septembre 1929 à Robert Graves, en parlant de Siegfried Sassoon, officier et camarade de Graves dans les tranchées, homosexuel comme lui, il utilise une expression qui laisse penser qu'il aime bien ce personnage *bien qu'il soit* homosexuel. En voici un extrait : « S. S. ressort bien à son avantage. J'en suis heureux, car je l'aime bien : homo et tout le reste. C'est un battant et il est généreux. Il déteste les millionnaires de sa famille. »

Si ce qui précède fait clairement justice de la légende sur la prétendue homosexualité de Lawrence, qui s'est répandue dans les années 1950 après le livre de Richard Aldington[1], qu'en est-il des relations de Lawrence avec Dahoum, le jeune ânier de Karkemish ? Comme le montre sa lettre envoyée de Karkemish le 24 juin 1911 à sa mère, Lawrence et son chef Woolley se sont pris d'amitié pour Dahoum, en raison de son intelligence très supérieure à celle des autres Arabes et de sa personnalité particulièrement attachante. Mais il ne transparaît jamais, dans aucun texte relatif à Dahoum, la moindre allusion ou connotation sexuelle. Cependant, l'admiration que Lawrence professe ingénument pour l'agilité et la beauté du corps des Bédouins, ainsi qu'elle apparaît dans *Les Sept Piliers de la sagesse*, a pu amener certains critiques à le réduire à leurs propres turpitudes. Au contraire, l'exceptionnelle aptitude physique du Bédouin représente pour lui une sorte d'idéal dans la recherche de la perfection, qu'il n'a cessé de poursuivre depuis sa jeunesse. Le rejet volontaire de toute relation sexuelle ne fait pas pour autant de Lawrence un être asexué. Voici ce qu'il dit à E. M. Forster le 8 septembre 1927, dans une lettre où il refuse de lire son roman, le fameux *Maurice* :

« Je voulais lire votre long roman et ça me faisait peur. Je le ressentais comme l'ultime donjon de votre forteresse : et que si je le lisais, je vous tenais : supposez que je ne l'aime pas ? Je suis si bizarrement constitué sexuellement. À présent, à mes yeux, vous avez raison sur

1. Richard Aldington, *Lawrence l'Imposteur*, Paris, 1954.

tous les plans : c'est parce que, tout comme moi, vous gardez tant de choses pour vous-même. Si vous saviez tout sur moi (peut-être est-ce le cas, vous êtes tellement perspicace, dirais-je "si je savais que vous saviez" ?) vous n'auriez guère d'estime pour moi. Et je n'aimerais pas avoir l'impression que j'étais en passe de pouvoir connaître quelque chose de vous[1]. »

Si les femmes lui inspiraient plutôt le respect que l'attirance physique, elles ressentaient à son égard de l'admiration et parfois même plus, comme le laisse deviner cette lettre à lady Astorg, du 26 novembre 1934, qui lui attribuait, dans un courrier précédent, certaines liaisons amoureuses :

« Pour commencer, Mme X... m'a écrit je ne sais combien de fois. Je lui ai renvoyé deux lettres. Suis-je une brute ? Mais elle veut quelque chose que je désire conserver, et elle devrait le comprendre. Il y a encore des Intouchables, Dieu merci, malgré tous les Ghandis de ce monde. »

Selon Arnold Walter, le plus jeune frère de Thomas Edward, le malaise de Lawrence face aux femmes remonte à l'enfance ou à l'adolescence. Ned vivait alors avec ses quatre frères sans relation aucune avec des jeunes filles de son âge qui auraient pu partager ses goûts ou ses passions. Plus tard, ses voyages au Moyen-Orient ne modifieraient rien, compte tenu de la condition de la femme dans ces pays.

La grande tolérance que manifestait Lawrence à l'égard de ses amis écrivains et homosexuels notoires, comme E. M. Forster, Siegfried Sassoon, Robert Graves, prête toujours à confusion, surtout auprès de ceux qui ont connu Lawrence à l'armée par exemple. En fait, la société du début du XX^e^ siècle est marquée par un certain développement de l'homosexualité en Europe, et en particulier chez les artistes et les écrivains qui, chassés par les lois répressives de leurs pays où ils encourent la prison, trouvent refuge dans les villes du Sud de l'Europe, notamment Naples et Capri. Alors qu'en France, les homosexuels risquent l'exclusion sociale, en Angleterre et en Allemagne, ils sont, en principe, passibles de la peine capitale.

1. T. E. Lawrence, *Lettres de T. E. Lawrence*, Robert Laffont, 1992, p. 784.

S'il paraît aujourd'hui acquis que Lawrence n'était pas homosexuel, quoique baignant dans une époque et un milieu artistique qui l'étaient notoirement, sa personnalité apparaît cependant complexe au-delà de toute expression. Peu incité dans ses jeunes années aux relations féminines, en raison de l'emprise morale d'une mère trop puritaine, et d'un environnement social défavorable, il en sera dégoûté devenu adulte, en raison des exemples vulgaires donnés par ses camarades militaires. Enfin, épris d'un idéal de perfection morale, esthétique et physique du corps humain, il a pu prêter au vulgaire des idées qui les renvoyaient à leur propre petitesse.

Deraa, la clé du film

Dans *Les Sept Piliers de la sagesse*, Lawrence a présenté la révolte arabe à la fois comme un triomphe pour les Arabes et une tragédie pour lui-même. Deux éléments ont contribué à ce drame personnel. D'abord, la malhonnêteté croissante de son rôle vis-à-vis des Arabes. Deuxièmement, et à un niveau entièrement différent, sa réaction au viol à Deraa. Le film présente seulement l'événement de Deraa, passant l'autre presque totalement sous silence. En fait, Lawrence a pleinement senti qu'il trahissait les Arabes plusieurs mois avant les événements de Deraa. Il s'est senti tellement coupable qu'il a décidé d'aller seul au loin à Damas, espérant être tué en chemin. Quant à « l'événement de Deraa », il était fondamentalement sexuel, donc plus commercial, que le sentiment de honte éprouvé par Lawrence, plus moral mais aussi politiquement plus dangereux. Arguant des textes d'après-guerre et de son comportement, certains auteurs ont estimé que Lawrence était masochiste, même avant la révolte arabe et les événements de Deraa, ce qui n'est nullement prouvé.

D'autres moins puristes que Jeremy Wilson, moins attachés au souvenir, répondront que le film est une création du domaine de l'art, et qu'il n'est nullement tenu de respecter le détail historique de son modèle. S'il engendre une nouvelle légende, plus belle que celle concoctée par Lowell Thomas et autres assoiffés d'argent, si elle rend à sa façon, avec ce qui est propre à son art, le souffle épique – mais sans emphase – de l'aventure qu'exprime le livre, il n'y a rien à dire. Il serait d'ailleurs temps que les grands du septième art (un Spielberg ou un autre) nous livrent une image encore plus enthousiasmante de ce héros, une vision agrémentée d'effets spéciaux, une légende qui

ferait pâlir toutes les précédentes en restant fidèle, sinon à la lettre, du moins à l'esprit de la vraie. Le contexte politique et social du monde actuel y est favorable. Jamais plus qu'à l'aube de ce siècle, tétanisé par le terrorisme, nous n'avons eu autant besoin d'un héros de l'envergure de Thomas Edward Lawrence.

ÉPILOGUE

« Les rêveurs diurnes sont les plus dangereux,
ils peuvent jouer leur rêve les yeux ouverts,
pour le rendre possible. »
T. E. Lawrence.

Dupe, comme bien d'autres de sa vocation héroïque, et par là condamné au renoncement, Thomas Edward Lawrence a-t-il été un artiste, un ascète médiéval, un grand soldat, tout en restant un enfant appelé dès le berceau par les dieux aux plus hautes destinées ? Voilà quelques pistes de réflexions que voudraient esquisser, en guise d'épilogue, les lignes suivantes...

Héros d'un marché de dupes ?

Lorsque Lawrence vient au monde, le siècle des révolutions s'achève, laissant aux hommes un besoin inassouvi de liberté, d'ambition et de gloire. Toute époque est à la recherche de sa légende d'Hercule. Napoléon entre dans l'imagerie populaire parce qu'il incarne un mythe, celui de Prométhée, lequel marque l'avènement de la conscience humaine. Prométhée avait dérobé à Zeus des semences de feu, d'où naissent les arts et l'esprit. Ce pourquoi Zeus l'avait puni en l'enchaînant à un rocher où un aigle venait lui dévorer le foie. Comme lui, Napoléon, dépassant Bonaparte, ayant donné aux nations les outils de leur émancipation, s'était vu enchaîné au rocher où un certain vautour, dénommé Hudson Lowe, se plaisait à lui dévorer le foie. La passion de l'ambition va inspirer le nouveau mythe romantique du siècle finissant. Stendhal et Julien Sorel rêvent d'être Napoléon, comme

Byron et Hugo poussent leurs héros romantiques vers des rêves de gloire toujours inaccessibles. Napoléon n'avait-il pas dit qu'il donnait aux hommes la gloire, que Dieu leur donnait l'égalité, et quant à la liberté, c'était le prix à payer pour le reste. Si la gloire est une ambition confuse, la liberté, cette autre aspiration inassouvie du siècle impérial, est une idée parfaitement claire. Le peuple veut la liberté, l'ouvrier veut échapper à la prison de sa machine, le bourgeois sait qu'il est prisonnier de l'argent, l'artiste peste à la fois contre la démocratie et la bourgeoisie, son ambition étant tout entière dans la beauté, dans l'art. Tous ces affamés de liberté ont besoin d'un nouveau héros, d'un aventurier qui l'incarne, comme un être inclassable mais libre, un homme en perpétuel voyage, qui observe en spectateur l'ordre réel du monde.

L'aventurier est un nomade, aux horizons vastes mais confus. Hernan Cortés ignore tout du Mexique, si ce n'est qu'il en espère beaucoup d'or. Le hasard reste le maître des gentilshommes de fortune. L'aventurier est le fils de Prométhée mais il joue un jeu de dupes. S'il sort vaincu de son aventure, c'est la déchéance ; s'il en sort vainqueur, c'est pour être porté en triomphe, adulé, avalé par cette société au-dessus de laquelle il voulait être. Telle est la contradiction intrinsèque de qui a l'ambition des cimes. Celle de Flaubert dans le domaine de l'art, celle du grand navigateur, lorsqu'il termine un tour du monde à la voile, celle de Lawrence en Arabie, vainqueur sur le plan militaire, vaincu et trahi sur le plan politique et moral.

Lawrence, artiste ?

Prosateur d'exception, si Lawrence sait aussi bien « sévigner » que Rilke ou Flaubert, il est aussi l'auteur d'une traduction de l'*Odyssée*. Son livre-testament, *Les Sept Piliers de la sagesse*, se devait d'être à la hauteur de l'épopée dont il dit : « J'ai été emporté d'abord par l'appel de la liberté », cette épopée exaltante et généreuse célébrant tout ce qui fait la beauté du monde. La poésie étudiée de la narration résulte du principe cher à Flaubert selon lequel ce qui donne l'éclat au style, c'est la correction. Peu satisfait du texte, pourtant déjà réécrit de mémoire après la perte du premier manuscrit, Lawrence brûle au chalumeau la deuxième version. Imprégné de l'idée qu'il n'y a de beau que le

mot, que la pureté du son, il rédige un troisième manuscrit qui transfigure les paysages, comme autant d'instants de lyrisme pur, entre deux dynamitages. Après tout, fallait-il ne raconter qu'une révolte dans le désert ? Non, car, Lawrence, tout comme Flaubert, croit plus en l'art qu'en l'histoire. Il est Suétone plus que Tacite, Michelet plus que Thiers. La relecture des *Sept Piliers de la Sagesse* ne lui inspire-t-elle pas ces mots : « Je ne me pardonne pas de ne pas être un artiste parce qu'il n'y a rien de plus noble au monde. » Dans l'art comme dans l'action, Lawrence méprise la médiocrité. Il reprend toute phrase qui ne lui semble pas mûre, chaque paysage qui lui paraît négligé. Périsse la Grèce plutôt qu'un principe, et ce principe, c'est l'art avant toute chose. Les paysages désormais plantés de main de maître, son récit linéaire, tendu, fait défiler devant eux les portraits fugitifs de ses compagnons du désert. L'irrationnel de ces Bédouins désarçonne en lui le chevalier lisant *La Mort d'Arthur*, sur son chameau aux longues enjambées déhanchées. Comment croire qu'Aouda ait négocié dans son dos avec les Turcs ? À quoi bon continuer ce jeu de dupes si Zeid dilapide le trésor de guerre qu'il lui a confié ? Que penser de la trahison de l'Algérien Abd el-Kader ?

La conclusion du livre et du récit approchant, l'enthousiasme juvénile des premiers jours laisse place à la fatigue, au doute, à la déception, puis à la honte et enfin au dégoût et à l'humiliation. Après l'action, devenu aux yeux du monde l'avocat de la révolte et de son ami et compagnon Fayçal, il l'est aussi de sa propre cause et de son destin. Il serait par trop dérisoire de céder à la fatalité. D'où son engagement à l'appel de Churchill qui sonne comme un dernier chant d'espoir. L'Angleterre peut-elle encore faire droit à sa promesse, respecter son honneur ? C'est cela seul qui lui fait supporter son aversion de la bureaucratie, sa lassitude d'être rattrapé par sa légende, le mythe du héros dont la foule a besoin pour exorciser les échecs de la Grande Guerre. Hélas, ce dernier espoir sera vain et pour fuir la honte et la légende, Lawrence, méprisant les honneurs, refusant les récompenses, distribuant ses gains, ira se cacher sous le matricule d'un homme de troupe, affublé d'un nom d'emprunt. Tout ce en quoi se résumait sa vie n'est plus désormais que l'expression grandiose du néant humain. Il se réfugie alors dans la littérature, dont l'ambition date de ses jeunes années, dont le goût lui est venu en écrivant. Il écrira *La Matrice*, qu'il considère dans sa correspondance comme supérieure aux *Sept Piliers*

de la sagesse, sur le plan artistique. Que n'aurait-il pas écrit s'il avait vécu ?

Lawrence, ascète et religieux ?

En marge du récit principal des *Sept Piliers de la sagesse* surgissent, régulières comme des cantilènes médiévales, des contritions, sortes de douleurs vives et sincères d'avoir failli, lesquelles viennent moins de la crainte du châtiment, que d'un sentiment d'amour. C'est la flagellation perpétuelle de son orgueil, de sa soif de gloire, secrète et réprimée par le mépris de son moi pensant et agissant. Il s'ensuit une auto-humiliation par le refus, et par la réprimande. N'est-ce pas là ce qu'on nomme l'ascétisme ?

Sur la fin, Lawrence ne voit plus dans son dévouement à la cause de Fayçal qu'une œuvre pie, d'avance déshonorée par les politiciens de Londres et de Paris, et par lui d'avance trahie. Il se dégoûte, il se trouve lamentable. La confession de ses fautes et la honte de ses échecs traduisent le regret de n'être pas « Lawrence d'Arabie », même sans les paillettes de Lowell Thomas. Il se meurt du regret de n'avoir pas répondu par une haute personnalité à l'appel d'un grand destin. À ce comportement monacal, il y a une cause profonde et lointaine.

Dès le berceau, le jeune Ned est nourri d'intransigeance calviniste, enveloppé dans la vertu puritaine et envahissante de sa mère Sarah Junner, laquelle partira en 1925, avec l'aîné Robert, comme missionnaire en Chine. Il subit toute la culpabilité d'une mère qui porte le péché de sa vie conjugale illégale, comme un immense fardeau, une servitude religieuse se traduisant par le rejet des biens terrestres, quels qu'ils soient, argent, gloire ou plaisir physique. Pour lui, l'ascétisme et la recherche de la pureté deviennent des valeurs sans lesquelles l'existence n'a pas de but.

Le pouvoir lui est indifférent. N'a-t-il pas offert sa démission à Allenby, après que Zeid eut dilapidé les fonds de guerre ? Plus tard à Damas, il refuse le poste de second personnage du royaume. Les plaisirs rabelaisiens de ce bas monde – bonne chère, jeu, sexe – sont étrangers à ce spartiate végétarien, qui, comme sa mère, ne boit ni ne fume. Ne serait-ce qu'aborder ces sujets avec ses compagnons le révolte… Le corps n'est qu'une dégradation de l'âme. « Étant à moitié

poète, je n'accorde que peu de valeur aux choses de ce monde », écrira-t-il à un politicien du Colonial Office en novembre 1919. Les seuls plaisirs qu'il s'accorde sont ceux du rafraîchissement et de la purification corporelle dans l'eau des sources. Quant aux choses du sexe, nous pensons l'avoir suffisamment expliqué dans ce livre pour ne pas y revenir, elles n'existent pas pour lui, qui ne supporte pas le moindre contact d'un autre corps humain. La tentation de saint Antoine, qui, depuis Breughel jusqu'à Dali, en passant par Flaubert, a fourni l'un des mythes les plus anciens de la religion chrétienne, reste pour lui lettre morte.

Le renoncement

À partir de juillet 1919, date de sa démobilisation, Lawrence va payer l'idéal de liberté de tout un peuple par l'enchaînement prométhéen à son propre destin. Le ciel de Londres n'a pas la gloire de celui du Wadi Rumm, mais la couleur douteuse d'un pot de chambre mal rincé. Lawrence est redescendu au niveau de l'ordinaire mesquinerie des politiciens, fidèles à leurs us, robustes imbéciles, éternels comme la médiocrité. Il continuera cependant à livrer combat en faveur de Fayçal, sur les restes moribonds de ses mobiles de départ. Mais le plan de règlement politique de Churchill échoue, rejeté par le roi Hussein qui veut la suprématie sur tous les chefs arabes. Le vieillard orgueilleux sera chassé par Ibn Saoud en 1924, triste fin de carrière pour l'instigateur de la révolte arabe.

À dater de son retour du Hedjaz, voyage qu'il qualifie de « plus abominable que j'aie jamais fait », Lawrence, désespéré, va désormais, par autodestruction, tendre chaque jour à sa ruine. À trente-trois ans, vivre lui paraît tout à coup un métier pour lequel il n'est plus fait. De sorte que, pour ne pas vivre, il se plonge dans l'art à corps perdu. Travaillant de jour bénévolement pour Churchill au Colonial Office jusqu'à ce que ce dernier le libère de ses obligations en février 1922, il achève et remanie, la nuit, la troisième version des *Sept Piliers*. Moins grand que Flaubert par l'écriture, il dénigre comme lui sa propre création, son « bidule », qu'il n'entend ni publier, ni même faire lire à qui que ce soit. Désabusé de la vie qu'il a vécue, comme Flaubert au même âge l'est de celles qu'il a rêvées, il pense à se faire gardien de phare,

mais y renonce aussitôt. Insomniaque et angoissé, il redoute de n'avoir rien à faire et, tel un avaleur de clairs de lune, tout à penser. Il ira dans l'aviation, le seul domaine où, selon lui, il reste encore une petite place pour l'aventure humaine, pour le loisir de la méditation et de l'écriture. C'est ainsi que s'évanouit, dans le renoncement et l'anonymat, le « plénipotentiaire du grand sceau d'Angleterre[1] », le faiseur de royaumes, l'ami de Churchill qui avait dit de lui : « C'est le plus grand prince que la nature ait fait. »

Lawrence, un grand soldat ?

Bien qu'il ait écrit le 17 août 1922 à Bernard Shaw : « Je ne suis pas le moins du monde un soldat digne de ce nom », Lawrence est plus fin tacticien qu'il ne l'avoue. N'a-t-il pas élevé au plus haut degré l'art de la ruse, en retournant contre l'ennemi l'atout même qu'il croyait détenir : la voie de chemin de fer du Hedjaz ? Il le prouve encore en inventant les forces rapides d'intervention de la guerre éclair, lesquelles vont prendre Akaba et Deraa par surprise. Fin stratège, n'est-il pas général à sa façon, lorsqu'une nuit de méditation douloureuse au camp d'Abdallah il prend la décision téméraire d'abandonner Médine aux Turcs, sur ses arrières ? Médine dépendant du cordon ombilical de la ligne du Hedjaz, c'est ce cordon qu'il fallait couper, et cette seule idée l'a rapproché de Marlborough plus que du maréchal Foch. Allenby n'avait-il pas répondu à qui lui demandait si Lawrence ferait un bon général : « Un très bon général sûrement pas, mais un excellent commandant en chef. » Le colonel Lawrence aurait pu être sans doute cet aide de camp intelligent qui eût retenu l'attention de Napoléon un siècle plus tôt. Mais Napoléon aurait-il décelé dans ce soldat une grandeur échappant à l'analyse, une conscience, un engagement au sens sartrien du terme ?

Voilà qui souligne la complexité, la variance du personnage, dont l'engagement ne sera plus dès lors qu'il ne pourra être total. Son indifférence pour la politique est aussi marquée que son dégoût pour la tribune, métiers auxquels Churchill, passé maître en ces deux savoirs, n'avait pu éduquer son fugace apprenti. Et pourtant selon Liddell Hart : « Il est plus digne que quiconque du pouvoir. »

1. Titre sous lequel il avait tenté de convaincre Hussein.

Enfance, mère du destin ?

La jeunesse de Lawrence ne semble-t-elle pas l'avoir préparé, comme un bourgeon précieux que le doigt de la providence avait désigné pour un destin unique ? Ses facultés naturelles d'esprit, son courage, son goût instinctif pour les Croisades et pour l'Orient le marquent, au berceau, du sceau du chevalier désigné pour mener la première anticroisade de l'histoire du monde. Son génie précoce s'exprime dès l'enfance, comme celui de Flaubert qui, à quinze ans, écrit les *Mémoires d'un fou*. Ils ont trois passions communes, propres à l'adolescence, quand l'étonnement du cœur sent sa première pulsation. C'est la quête intransigeante de l'absolu en morale, de la passion en poésie, de la pureté en art. Si pour être le jeune Fabrice de Stendhal, ou le jeune Werther de Goethe il ne lui a manqué que l'amour, c'est que l'enfant, éloigné des femmes qu'il était, a survécu dans l'âge d'homme. Et pourtant, n'est-ce pas justement la survivance de l'enfant dans le héros qui forge les plus grandes destinées ?

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de T. E. Lawrence

LAWRENCE, *Les Sept Piliers de la sagesse*, trad. Charles Mauron, Payot, Paris, 2002.

LAWRENCE, *La Révolte dans le désert*, Payot, Paris, 1928.

LAWRENCE, *Dépêches secrètes d'Arabie / [Le Rêve anéanti] / Lettres de T. E. Lawrence à E. T. Leeds, Lettres de T. E. Lawrence*, trad. Maurice Larès, coll. « Bouquins », Robert Laffont, Paris, 1992.

LAWRENCE, *The Odyssey of Homer*, traduit par T. E. Shaw, Milford, Londres, 1935.

LAWRENCE, *The Letters of T. E. Lawrence*, édition de David Garnett, Jonathan Cape, Londres, 1939 ; *Lettres de T. E. Lawrence*, Gallimard, Paris, 1948.

LAWRENCE, *Correspondence with Bernard and Charlotte Shaw, 1922-1926*, sous la direction de Nicole et Jeremy Wilson, Castle Hill Press, 2000.

LAWRENCE, *La Matrice*, trad. Étiemble, Gallimard, Paris, 1955.

LAWRENCE, *Crusader Castles*, Clarendon Press, Oxford, 1988.

LAWRENCE, *Guérilla dans le désert*, postface d'Olivier Rolin, Mille et Une Nuits, « La petite collection », Paris, 1997.

LAWRENCE, *Carnet de route*, 1911, Edifra, Paris, Beyrouth, 1994.

LAWRENCE, *Men in Print : essais littéraires*, Jil Silberstein, « Dans l'amitié de Lawrence », La Table Ronde, « Miroir de la Terre », Paris, 1988.

LAWRENCE, *Les Textes essentiels de T. E. Lawrence*, Gallimard, « Idées », Paris, 1981.

Ouvrages sur Lawrence ou sur son époque

Richard ALDINGTON, *Lawrence l'Imposteur*, Amiot-Dumont, Paris, 1954.

George ANTONIUS, *The Arab Awakening*, Lebanon Book Shop, Beyrouth, 1969.

Hannah ARENDT, *L'Impérialisme*, Fayard, Paris, 1982.

Flora ARMITAGE, *Lawrence d'Arabie : le Désert et les Étoiles*, Payot, Paris, 1962.

Bertrand D'ASTROG, *Aspects de la littérature européenne depuis 1945*, Éd. du Seuil, Paris, 1952.

Philippe AZIZ, *Le Défi du monde arabe : Histoire secrète de son réveil*, Famot, Genève, 1976, t. I.

Charles BAUDOUIN, *Le Triomphe du héros*, Plon, Paris, 1952.

Jacques BENOIST-MÉCHIN, *Lawrence d'Arabie, ou le Rêve fracassé*, Clairefontaine, Lausanne, 1961.

Jean BÉRAUD-VILLARS, « L'Affaire T. E. Lawrence », *La Table Ronde*, 11/1954, p. 105-109.

—, *Le Colonel Lawrence, ou la Recherche de l'absolu*, Albin Michel, Paris, 1955.

Jacques BERQUE, *Les Arabes d'hier à demain*, Paris, Éd. du Seuil, 1969.

Peter G. BIETENHOLZ, *Historia and Fabula : Myths and Legends in Historical Thought from Antiquity to the Modern Age*, E. J. Brill, Leyde-New York, Cologne, 1994.

Ronald BLYTHE, *The Age of Illusion : England in the Twenties and Thirties : 1919-1940*, Hamilton, Londres, 1963.

Léon BOUSSARD, *Le Secret du colonel Lawrence*, Mont-Louis, Clermont-Ferrand, 1941.

Édouard BRÉMOND, *Le Hedjaz dans la guerre mondiale*, Payot, Paris, 1931.

R. F. BURTON, *A Personal Narrative of a Pilgrimage to El Medinah and Mecca*, Londres.

BASSILLAC, J. LEGRAND, *Chronicle of World War II*, Longman, Londres, 1990.

Winston CHURCHILL, *Les Grands Contemporains*, Gallimard, Paris, 1939.

Gilbert F. CLAYTON, *An Arabian Diary*, University of California Press, Berkeley, 1969.

Gustave COHEN, « Affaire Aldington contre Lawrence d'Arabie », *Hommes et Mondes*, 3/1956, p. 487-497.

Céline DEBAYLE, *Sur les traces de Lawrence d'Arabie*, Séguier, Toulouse, 1989.

Elliot DOOLEY, *Lawrence d'Arabie*, Edito-Service S.A., Genève, 1981.

Charles Montagu DOUGHTY, *Travels in Arabia Deserta*, trad. Jacques Marty, introd. T. E. Lawrence, éd. François Pouillon, Paris, Payot, « Petite Bibliothèque Payot. Voyageurs », 2001, nouv. éd. augm.

Jean DUVIGNAUD, « Le Colonel bousillé », *La Nouvelle Revue française*, 7/1965, p. 113-121.

Claire-Éliane ENGEL, *Profils anglais : Romanciers de guerre*, La Baconnière, Neuchâtel, 1946.

René ÉTIEMBLE, *Hygiène des lettres*, NRF, Paris, 1958, t. I et III.

Ferdinand FOCH, *Des principes de la guerre*, Paris, Conférences à l'École de guerre, 1900-1908.

FORSTER, *Two Cheers for Democracy*, Edward Arnold, Londres, 1951.
—, *Abinger Harvest*, Edward Arnold, Londres, 1953.
Sigmund FREUD, *Essais de psychanalyse,* Paris, Payot, 1968 (1re édition, 1905).
Pierre FRÉDÉRIX, « T. E. Lawrence », *La Revue de Paris*, 8/1949, p. 110-125.
Matila-C. GHYKA, « Hamlet en Arabie », *La Revue de Paris*, 1/1936, p. 48-71.
Robert GRAVES, *Goodbye to All That*, Penguin, Londres, 1957.
—, *Lawrence et les Arabes* : suivi d'une sélection de lettres de T. E. Lawrence, trad. Jeanne Roussel, préface et chronologie Roger Stéphane, Paris, Payot, « Voyageurs », 1990 ; « Petite Bibliothèque Payot. Voyageurs », 2002.
Robert GRAVES et Basil Henry LIDDELL HART, *T. E. Lawrence to His Biographers*, Cassell, Londres, 1965.
Robert GRAVES et Alan HODGE, *The Long Weekend : a Social History of Great Britain, 1918-1939*, Cardinal, Londres, 1985.
André GUILLAUME, *Lawrence d'Arabie*, Paris, Fayard, 2000.
Henry Somer GULLETT, *The Australian Imperial Force in Sinaï and Palestine, 1914-1918*, Angus & Robertson, Sydney, 1923.
Khalid HAJI, *Lawrence d'Arabie, ou l'Arabie de Lawrence*, Paris, L'Harmattan, « Comprendre le Moyen-Orient », 2001.
—, *L'Expérience du désert chez Lawrence d'Arabie. Géographie, politique, poétique, sagesse*, thèse de doctorat, Paris.
H. R. HALL, « T. E. Lawrence », *Oxford High School Magazine*, Oxford, 1935.
D. G. HOGARTH, *The Penetration of Arabia* et *The Life of Charles Doughty*, Londres, Lawrence and Buller, 1904.
Antoine HOKAYEM et Marie Claude BITTAR, *L'Empire ottoman, les Arabes et les grandes puissances*, Les Éditions universitaires du Liban.
Antonin JAUSSEN et Raphaël SAVIGNAC (RR. PP.), *Mission archéologique en Arabie, à Jérusalem et au Hedjaz*, 2 vol., Société des fouilles archéologiques, 1909.
Lawrence JAMES, *The Golden Warrior. The Life and Legend of Lawrence of Arabia*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1990.
—, *Imperial Warrior. The Life and Times of Field-Marshall Viscount Allenby, 1861-1936*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1993.
Bichara KHADER, *Histoire de la Palestine*, 2 vol., Tunis, Maison tunisienne de l'édition, 1976-1977.
Élie KEDOURIE, *In the Anglo-Arab Labyrinth. The McMahon-Husayn Correspondence and Its Interpretation*, Cambridge,
—, *England and the Middle East : the Destruction of the Ottoman Empire : 1914-1921*, Bowes and Bowes, Londres, 1956.

Phillip KNIGHTLEY et Colin SIMPSON, *Les Vies secrètes de Lawrence d'Arabie*, Robert Laffont, Paris, 1969.

Maurice LARÈS, *T. E. Lawrence, la France et les Français*, Service de reproduction des thèses, Lille, 1978.

—, *T. E. Lawrence avant l'Arabie : 1888-1914*, Paris, L'Harmattan, « Comprendre le Moyen-Orient », 2002.

—, *Lawrence d'Arabie et les châteaux des croisés*, 1980, Paris (Université Paris-4-Sorbonne, UFR d'anglais [Association des médiévistes anglicistes de l'enseignement supérieur], 1980).

Henry LAURENS, *Lawrence en Arabie*, Gallimard, Paris, 1992.

Arnold W. LAWRENCE (éd.), *E. Lawrence by His Friends*, Jonathan Cape, Londres, 1954.

—, *Letters to T. E. Lawrence*, Jonathan Cape, Londres, 1962.

Christophe LECLERC, *Lawrence d'Arabie : écrire l'histoire au cinéma*, Paris, L'Harmattan, 2001.

—, *Avec T. E. Lawrence en Arabie : la mission militaire française au Hedjaz, 1916-1920*, préface de Maurice Larès, Malcolm Brown, Paris, L'Harmattan, « Comprendre le Moyen-Orient », 1998.

Jacques LEGRAND, *Lawrence d'Arabie*, présentation Jean-Loup Julien, Tressilac, Chronique, « Chroniques de l'histoire », 1997.

Basil Henry LIDDELL HART, *Colonel Lawrence : the Man behind the Legend*, Dodd, Mead & Company.

—, *Histoire mondiale de la stratégie*, Plon, Paris, 1962.

—, *T. E. Lawrence in Arabia and After*, Jonathan Cape, Londres, 1965.

Frank MCCONNEL, *Storytelling and Mythmaking : Images from Film and Literature*, Oxford University Press, New York, 1979.

John E. MACK, *A Prince of Our Disorder*, Oxford University Press, Oxford, 1990.

André MALRAUX, *Œuvres complètes*, t. II, *Le Démon de l'absolu*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1996.

Louis MASSIGNON, *Opera Minora*, PUF, Paris, 1969, t. III.

Jacques MERCANTON, *Œuvres complètes*, vol. 10, *Ceux qu'on croit sur parole : essais sur la littérature européenne, domaine anglais : Suliva Beach, V. Woolf, T. S. Eliot, Lawrence d'Arabie, James Joyce, domaine allemand : Rilke, Thomas Mann*, Vevey, Aire, 1985.

Jeffrey MEYERS, *The Wounded Spirit : a Study of « Seven Pillars of Wisdom »*, Brian and O'Keeffe, Londres, 1973.

—, *T. E. Lawrence : a Bibliography*, Garland, New York, 1974.

Pierre MOINOT, *T. E. Lawrence en guerre : le choix de la servitude*, Quai-Voltaire, Paris, 1994.

Elizabeth MONROE, *Philby of Arabia*, Faber and Faber, Londres, 1973.
Vincent-Mansour MONTEIL, *Lawrence d'Arabie : le lévrier fatal, 1888-1935*, Hachette, Paris, 1987.
Konrad MORSEY, *T. E. Lawrence und der arabische Aufstand 1916/18*, Biblio Verlag, Osnabrück, 1976.
Suleiman MOUSSA, *Songe et mensonge de Lawrence*, Sindbad, Paris, 1973.
Jukka NEVAKIVI, *Britain, France and the Arab Middle East, 1914-1920*, Athlone, Londres, 1969.
Anthony NUTTING, *Lawrence d'Arabie*, Fayard, Paris, 1962.
Philip M. O'BRIEN, *T. E. Lawrence : a Bibliography*, University Printing House, 1988.
Victoria OCAMPO, *T. E. : Lawrence d'Arabie*, Gallimard, Paris, 1947.
Harry St. John PHILBY, *Forty Years in the Wilderness*, Robert Hale Lmtd, Londres, 1957.
Lucien POIRIER, *T. E. Lawrence, stratège*, préface Gérard Chaliand, La Tour-d'Aigues, Éd. de l'Aube, « Monde en cours. Stratégie », 1997.
PRITCHETT, *The Tale Bearers*, Random House, New York, 1980.
Herbert READ, *A Coat of Many Colors*, Routledge, Londres, 1945.
Vyvyan RICHARDS, *T. E. Lawrence*, Duckworth, Londres, 1939.
Denis DE ROUGEMONT, « Prototype T. E. L. », *La Table Ronde*, 1/1952, p. 32-45.
André ROUSSEAUX, *Littérature du vingtième siècle*, Albin Michel, Paris, 1953, t. IV et VI.
Alfred Leslie ROWSE, *Les Homosexuels célèbres dans l'histoire, la littérature et les arts*, Albin Michel, Paris, 1979.
Jean-Paul SARTRE, *Étude sur l'aventurier*, préface à Roger Stéphane, *Portrait de l'aventurier*.
Martin SEYMOUR-SMITH, *Robert Graves : His Life and Work*, Holt, Rinehart and Winston, New York, 1982.
George Bernard SHAW, *Too True to Be Good*, dans : *The Complete Plays of Bernard Shaw*, Hamlyn, Londres, 1965.
James T. SHOTWELL, *At the Paris Peace Conference*, Macmillan, New York, 1937.
Docteur SIMON, « Une campagne au Hedjaz », *La Revue de Paris*, 8/1918, p. 64-88.
Yannick SNOECKX, *T. E. Lawrence et sa légende*. Publié sur Internet à l'adresse suivante : *http://www.unige.ch/lettres/istge/memoires/lawrence/Titre.html*
Roger STÉPHANE, *Portrait de l'aventurier : T. E. Lawrence, Malraux et von Salmon*, Sagittaire, Paris, 1950.

Desmond STEWART, *T. E. Lawrence*, Hamilton, Londres, 1977.

Ronald STORRS, *Orientations*, Nicholson & Watson, Londres, 1945.

Stephen Ely TABACHNICK et Christopher MATHEWSON, *Images of Lawrence*, Jonathan Cape, Londres, 1988.

Lowell THOMAS, *The Boy's Life of Colonel Lawrence*, Hutchinson, Londres, 1927.

—, *La Campagne du colonel Lawrence (Arabie déserte 1916-1919)*, Payot, Paris, 1933.

Sylvain VENAYRE, *La Gloire de l'aventure : genèse d'une mystique moderne, 1850-1940*, Paris, Aubier, « Collection historique », 2002.

Voyages d'écrivains : *Balzac, Barrès, Baudelaire, Bernanos, Céline, Cendrars, Claudel, Fitzgerald, Hemingway, Lawrence d'Arabie, London, Proust, Rimbaud, Simenon, Stendhal,* préface d'Hervé Bentegeat, Paris, Plon-Le Figaro, 2002.

Robert WARDE, *T. E. Lawrence : a Critical Study*, New York et Londres, Garland, 1987.

Jeremy WILSON, *Lawrence of Arabia. The Authorized Biography of T. E. Lawrence*, Londres, Heinemann, 1989 ; *La Biographie autorisée de T. E. Lawrence*, trad. Maurice Larès, Jean-François Moisan, Paris, Denoël, 1994.

—, *Lawrence of Arabia*, Sutton Pub Ltd, 1998.

Harry V. F. WINSTONE, *Gertrude Bell*, Quartet Books, Londres, 1980.

Robert WOHL, *The Generation of 1914*, Harvard University Press, Cambridge, 1979.

Leonard WOOLLEY et T. E. LAWRENCE, *Le Désert de Sin*, Payot, Paris, 1937.

Hubert YOUNG, *The Independant Arab*, Murray, Londres, 1933.

Paul ZWEIG, *The Adventurer*, Basic Books, New York, 1974.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos 7

Première partie : La jeunesse (1888-1914) 11

Deuxième partie : Archéologue et agent de renseignement au Moyen-Orient (1914-1916) 33

Troisième partie : Le début de l'offensive (janvier-mai 1917) 63

Quatrième partie : Vers Akaba (7 mai-6 juin 1917) 83

Cinquième partie : Rezzou sur le Yarmouk (15 octobre-26 novembre 1917) 113

Sixième partie : La campagne de la mer Morte 131

Septième partie : Un ultime élan 143

Huitième partie : Un rêve évanoui (octobre 1918-1920) 169

Neuvième partie : L'avenir du Moyen-Orient selon Lawrence (1919-1922) 181

Dixième partie : La légende de Lawrence d'Arabie 193

Épilogue 209

Bibliographie 217

Cet ouvrage a été imprimé par
l'imprimerie Corlet à Condé-sur-Noireau
pour le compte des Éditions du Félin
en novembre 2005.

Kiron Espace, une résidence pour l'Art
www.kiron-espace.com

ÉDITIONS DU FÉLIN
KIRON ESPACE • 10 rue La Vacquerie • 75011 Paris
Siège administratif et bureaux :
Tél. : 01 44 83 11 30 • Fax : 01 44 83 11 50
Site internet : www.editionsdufelin.com
E-mail : infolefelin@kiron-espace.com

Imprimé en France
Dépôt légal : novembre 2005
N° d'impression : 87878

REJETÉ
DISCARD

Beaconsfield
3 3872 00556 7675

Grâce à une étude cartographique inédite, **Alain Fillion** suit les traces du célèbre aventurier et écrivain Thomas Edward Lawrence, archéologue, cartographe, puis agent de renseignement britannique et champion de l'indépendance arabe, au cœur du Moyen-Orient, entre 1916 et 1918. Il étudie les rapports de force géostratégiques de cette région convoitée par les puissances occidentales et retrace, presque au jour le jour, l'épopée de Lawrence d'Arabie, du Hedjaz à Akaba et du Yarmouk à Damas. Il nous révèle enfin la portée géopolitique des œuvres de cet officier britannique qui a pressenti les conflits qui déchirent aujourd'hui le Moyen-Orient.

Alain Fillion

Ingénieur de l'École centrale puis diplômé d'économie politique, an[cien] conseiller au Plan, il est l'auteur de divers rapports sur les stratégies et les p[er]spectives économiques de la France, ainsi que d'ouvrages de géopolitiqu[e] d'histoire, notamment *La Chute de Bagdad, chronique d'une guerre controver[sée]* (L'Harmattan), *Napoléon vu par ses intimes* (Éditions historiques Teissèd[re] et *La Berezina* (France Empire).

P7-CIN-432

La collection « Aux sources des conflits »

En croisant histoire et géopolitique, les titres de la collection plongent le lecteur aux sources des conflits contemporains. Moyen-Orient, ex-Yougoslavie, Kurdistan, Caucase, Afghanistan, Cachemire, Colombie, Afrique centrale... Les différentes zones de tensions sont étudiées à la lumière de la recherche historique grâce à une analyse précise des acteurs et des enjeux géographiques, économiques, sociaux et culturels.

aux sources des conflits ( )

le félin KIRON

CDE/SODIS 11/05 958178-4 Prix : 19,90 €

9 782866 456139